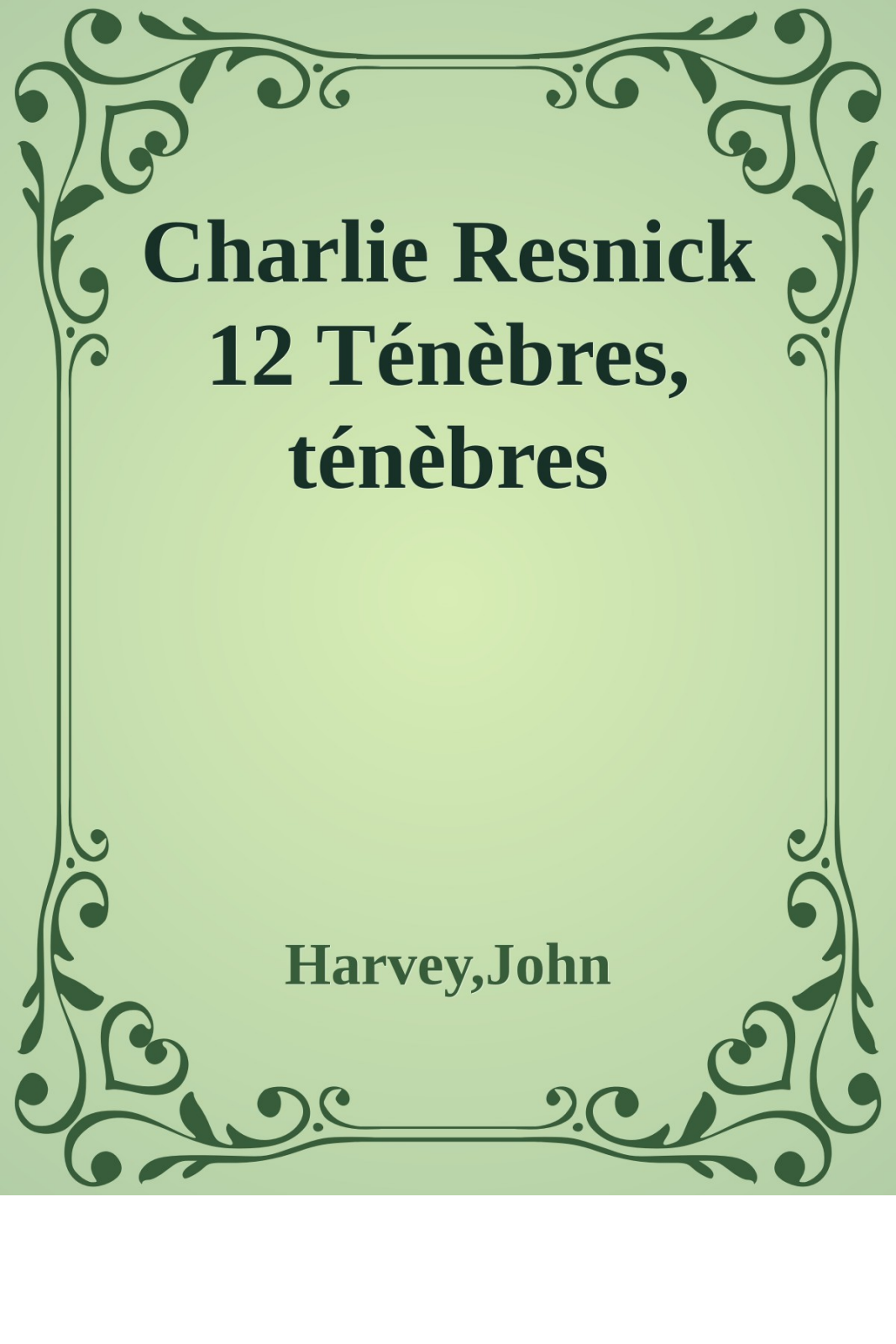


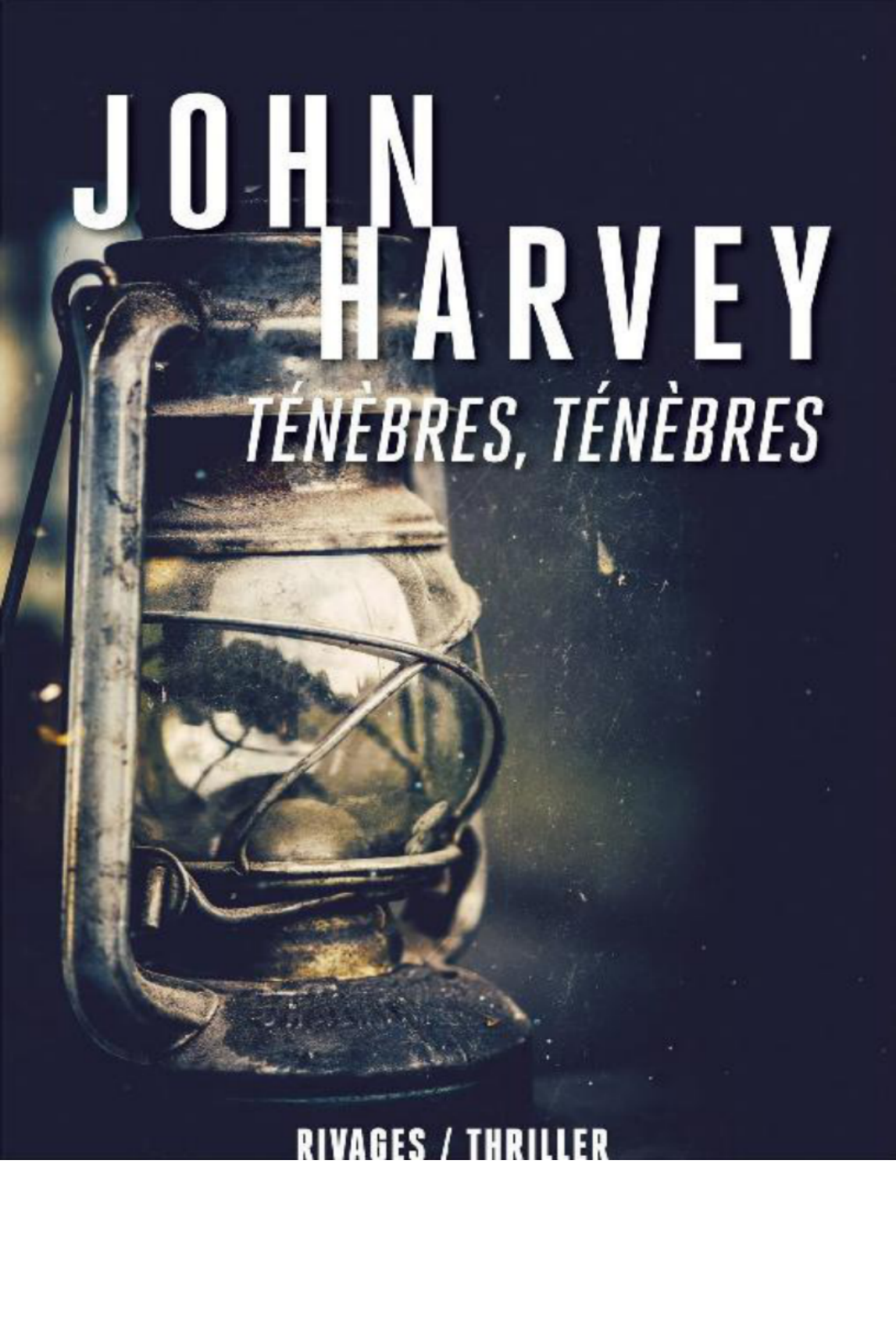
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

# **Charlie Resnick 12 Ténèbres, ténèbres**

**Harvey, John**

VISIT...

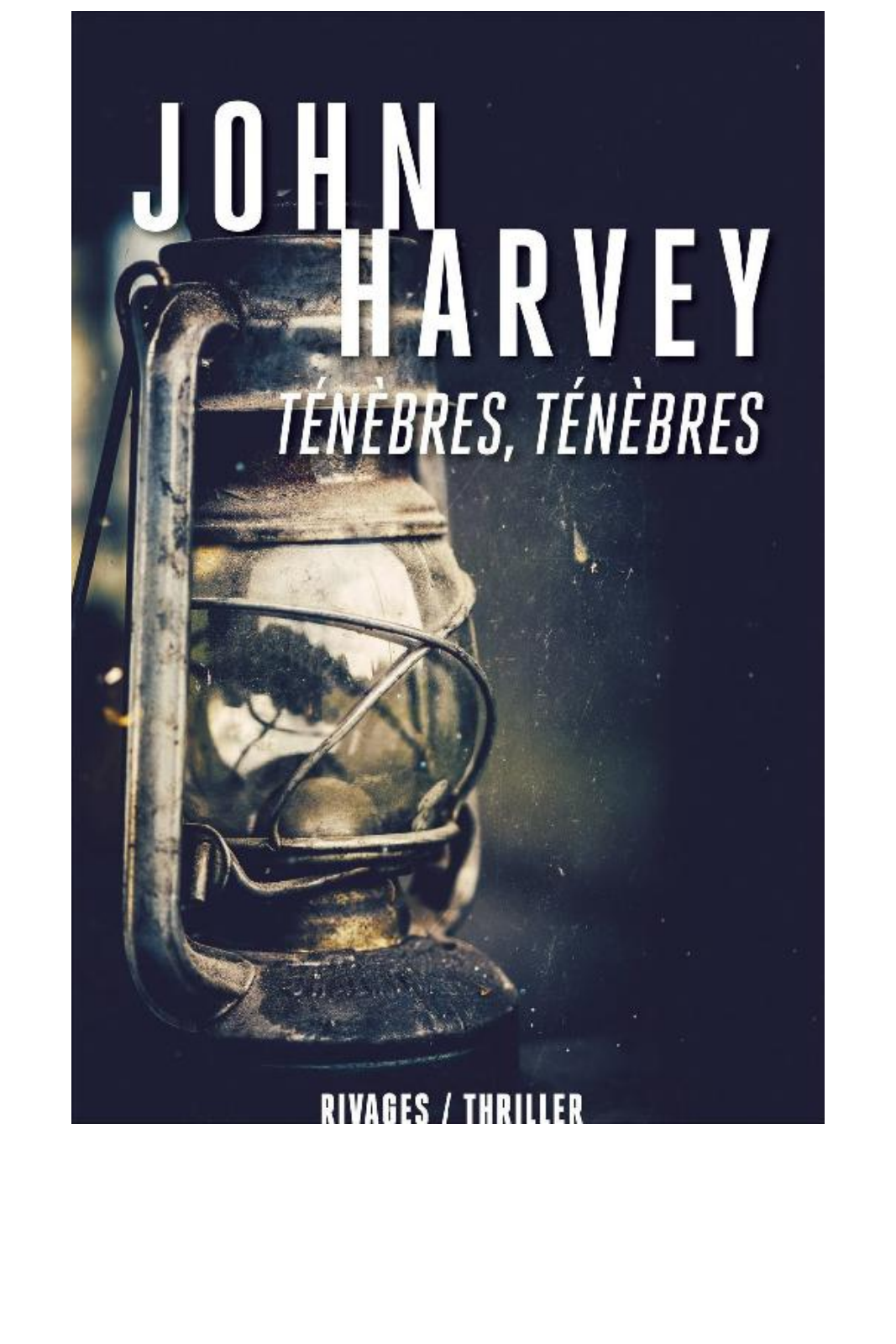
LANZAROTE  
*Caliente*.COM



# JOHN HARVEY

*TÉNÈBRES, TÉNÈBRES*

RIVAGES / THRILLER



# JOHN HARVEY

*TÉNÈBRES, TÉNÈBRES*

RIVAGES / THRILLER

## Présentation

En 1984, à Bledwell Vale, la rage gronde chez les mineurs grévistes qui affrontent le gouvernement Thatcher. Jenny Hardwick fait partie des manifestants alors que son mari, un « jaune » continue d'aller chaque jour au casse-pipe. Après une énième dispute conjugale, Jenny disparaît.

Trente ans plus tard, Charlie Resnick est en fin de carrière. La découverte du cadavre de la femme disparue le ramène à son passé. A une époque troublée durant laquelle, jeune policier fraîchement promu au grade d'inspecteur, il dirigeait une unité chargée de surveiller les grévistes. Alors une dernière fois, le vieil inspecteur mène l'enquête. Comme un retour aux sources qui est aussi un cri de colère.

John Harvey, créateur du mythique inspecteur Charlie Resnick, est l'un des grands noms de la littérature policière britannique. Son roman *Cœurs solitaires* a été distingué par le *Times* comme l'un des 100 meilleurs romans policiers du <sup>xx</sup>e siècle. Il a obtenu le Diamond Dagger pour l'ensemble de son œuvre. Il vit aujourd'hui à Londres.

JOHN HARVEY

## Ténèbres, ténèbres

Traduit de l'anglais  
par Karine Leclercq

RIVAGES/THRILLER

Collection dirigée par François Guérif

**RIVAGES**

ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES, PARIS  
[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Titre original : *Darkness, Darkness*  
Couverture : © Getty Images

© John Harvey, 2014  
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2015  
pour la présente édition

ISBN : 978-2-7436-3395-0

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

*À François Guérif*



Il neigeait depuis un moment déjà lorsque la première voiture s'ébranla. Les flocons tombaient en longs traits obliques, d'abord à peine visibles, puis de plus en plus épais. La neige s'amoncelait dans les coins et contre les murs, s'insinuait entre les briques, les tuiles et les pièces d'automobile qui rouillaient à l'arrière des maisons et dans les jardins indigents. Elle recouvrait tout. Le ciel d'un gris de plomb, bas, implacable.

Quand le cortège s'éloigna de la petite rangée de pavillons mitoyens, on n'y voyait pas grand-chose, les flocons adhérant aux vitres, la lueur pâle des phares absorbée par la blancheur environnante, les bruits assourdis.

Resnick se trouvait à l'arrière de la troisième voiture, à côté d'un homme solennel en costume râpé, sans doute un ancien collègue de Peter Waites à la mine. La femme âgée au visage pincé assise à l'avant devait être une parente, une tante peut-être, ou une cousine. Pas sa sœur, en tout cas, car celle-ci était dans la première auto, juste derrière le corbillard, en compagnie de Jack, le fils de Peter. Jack venu exprès d'Australie avec ses deux grands fils, mais sans son épouse, qui n'avait pas accroché avec son beau-père l'unique fois où ils s'étaient rencontrés et s'accommodait fort bien des quinze mille kilomètres entre eux.

C'était Jack qui lui avait fait cet aveu la veille, lorsqu'ils s'étaient retrouvés autour d'une pinte pour évoquer leurs souvenirs, remontant à l'époque où il était jeune policier sous les ordres de Resnick, à Canning Circus.

« Il n'était pas facile, mon paternel.

– Possible », avait admis Resnick.

Ils étaient au Black Bull, à Bolsover, le pub de Bledwell Vale étant fermé depuis longtemps et le village lui-même presque à l'abandon.

Rasé, hormis quelques bâtiments isolés et la rangée de maisons des Charbonnages où Peter Waites avait vécu presque toute sa vie d'adulte.

« J'aurais aimé vous y voir.

– Tu ne t'en es pas si mal tiré.

– Certainement pas grâce à lui.

– Tu es dur. Un jour comme aujourd'hui. »

Jack secoua la tête.

« Inutile de se mentir. C'est ma mère qui m'a poussé, qui m'a encouragé à viser plus haut. Paix à son âme. Sinon, il m'aurait envoyé à la mine au moment où je quittais l'école. Et où est-ce que je serais maintenant ? Au chômage, à toucher les allocs avec les paumés du coin. Ou dans un centre d'appels d'une zone industrielle en carton-pâte, au milieu de nulle part. »

À peine vingt-quatre heures qu'il était là et déjà l'accent refaisait surface, comme une résurgence au goût de rouille.

Inutile de discuter. Resnick leva son verre et but. Ce que Jack Waites disait au sujet de son père n'était pas faux, pas entièrement. Peter était aussi dur et coriace que le front de taille sur lequel il s'était échiné trente ans durant, jusqu'à la fermeture de la mine, à l'issue d'une grève chancelante qui avait vaillamment tenu pendant douze mois, manquant de déchirer le pays.

Resnick avait rencontré Peter Waites au début des événements, et, malgré leurs différences, ils avaient sympathisé. Waites, l'une des voix les plus déterminées en faveur de la cessation du travail, et également l'une des plus bruyantes au portail de la mine, criait sa colère à ceux qui tentaient de franchir le piquet.

« Jaune ! Jaune ! Jaune ! »

« Dehors ! Dehors ! Dehors ! »

Promu inspecteur depuis peu, Resnick dirigeait une équipe de renseignements, chargée de recueillir des informations sur les meneurs, d'évaluer l'importance du soutien de la population et de prévenir, dans la mesure du possible, toute escalade dangereuse. Dès les premiers débrayages, les mineurs du Nottinghamshire s'étaient révélés moins engagés que ceux des comtés voisins, traînant les pieds, ce qui obligeait Peter Waites et ses amis à crier d'autant plus fort pour les rappeler à l'ordre.

Autour d'eux, les esprits s'échauffaient : poings levés, vitres

brisées, jets de pierres. Resnick avait décidé qu'il était temps de faire connaissance.

« Hé bé, vous avez pas peur, vous ! » s'était écrié Waites quand le policier, feutre cabossé sur la tête et imperméable ceinturé pour braver la pluie, un déluge à vous donner envie de construire une arche, l'avait abordé au pub.

« Vous savez qui je suis ?

– Vous êtes pas les seuls à avoir des yeux dans le dos.

– Ravi de l'apprendre », répliqua Resnick en lui tendant la main.

La garde rapprochée de Waites se raidit, cinq ou six gars autour de lui au comptoir, puis se relâcha lorsqu'il accepta de la serrer.

« C'est ma tournée.

– Dans ce cas, mettez-la pour tout le monde, dit l'homme à la gauche de Waites. On est fauchés. C'est la grève. Je sais pas si vous êtes au jus ?

– D'accord. »

L'un des mineurs cracha par terre et sortit. Les autres ne bougèrent pas. Des plaisanteries fusèrent, pas méchantes, puis, après avoir commandé et payé sa tournée, Resnick alla s'asseoir avec Waites à une table dans le coin, tous les yeux tournés vers eux.

« Vous embêtez pas pour rien, ça marchera pas.

– Quoi ?

– Nous deux, en tête à tête. Comme si vous m'aviez dans la poche. Me faire passer pour un jaune, un mouchard qui fait ami-ami avec les flics. Vous voulez bousiller ma réputation ? Si c'est ça, vous auriez pu économiser une tournée. C'est de l'argent jeté par les fenêtres. »

Resnick secoua la tête.

« Il ne s'agit pas de ça.

– Il s'agit de quoi, alors ?

– Un avertissement.

– Un avertissement ? se hérissa l'autre homme. Vous avez le culot de...

– Il y a de plus en plus de mineurs qui viennent du sud du Yorkshire pour grossir votre piquet...

– Et après ? On est en démocratie, ils ont le droit de...

– De lancer des pavés contre les fenêtres ? D'incendier des voitures ?

– On n'a rien vu de tout ça chez nous.

– Pas encore. Mais ce n'est qu'une question de temps.

– Pas tant que j'aurai mon mot à dire.

– Écoutez, fit Resnick, posant une main sur le bras de Waites. Si ça continue, avec les piquets volants de plus en plus nombreux qui vont de mine en mine, qu'est-ce qui va se passer, à votre avis ? Vous croyez qu'à Londres on va nous laisser régler ça tout seuls ? Entre nous ? Il y a déjà des renforts policiers extérieurs, trop. Mais si vous ne levez pas le pied, ils vont rappliquer des quatre coins du pays. Du Devon, de Cornouailles. Du Hampshire. De Londres. C'est ce que vous voulez ? La cavalerie qui débarque de Londres en agitant son gros bâton ? »

Waites planta son regard dans le sien.

« C'est une chose de débouler ici, de montrer son visage, là, je dis rien, je m'incline. Mais nous menacer...

– Je ne vous menace pas, Peter. Je vous dis ce qui est, c'est tout. »

Leste malgré son gabarit, Resnick s'était déjà levé. Waites prit son verre vide, le retourna et le frappa sur la table.

Le policier se dirigea vers la porte sous une bordée d'injures.

L'intérieur de l'église était froid et austère : murs peints à la détrempe, coussins d'agenouilloirs usés jusqu'à la corde et bancs cirés ; un Christ aux membres sinueux au-dessus de l'autel, le visage plissé et le regard fixe. Le cantique « Reste avec nous, Seigneur ». L'hommage du pasteur à un homme dévoué aux autres, bon époux et bon père ; un discours creux malgré tout. Une nièce endimanchée se leva et lut un poème qu'elle avait écrit à l'école, bafouillant parfois dans le silence. L'ancien mineur qui se trouvait dans la voiture avec Resnick se souvint que Peter Waites et lui avaient commencé à la mine le même jour, deux couillons inexpérimentés qui attendaient la cage pour descendre dans l'obscurité.

Resnick imaginait que Jack Waites allait parler, mais il resta résolument assis, la tête baissée. L'assemblée se leva sans entrain pour entonner le chant final et les porteurs s'approchèrent du cercueil.

Tandis que la foule sortait en procession, Resnick se remémora un épisode en compagnie du défunt. C'était quelques années plus tôt, un soir où ils s'étaient retrouvés au pub habituel de Waites. Il avait arraché le filtre de sa cigarette avant de l'allumer d'un geste de défi.

« J'ai les poumons foutus, de toute manière. Ça fera pas une grande différence, quoi qu'ils racontent. Et puis, tout ce que je voulais,

c'était la voir crever, l'autre garce, et danser sur sa tombe. Maintenant, je peux mourir. »

« L'autre garce » : Margaret Thatcher. Celle qui aux yeux de Peter Waites était responsable de la débâcle des mineurs. Depuis l'échec de la grève, il n'avait jamais pu se résoudre à prononcer son nom. Même lorsqu'il leva son verre à sa mémoire haïe le jour de sa disparition.

« Morte dans son lit au Ritz. Ça en dit long, pas vrai Charlie ? »

Derrière le cercueil, les chaussures de Resnick laissaient de profondes empreintes dans la neige.

Un merle indifférent picorait avec optimisme le sol gelé près de la tombe ouverte. Au-delà, rien ne saillait, hormis le mur du cimetière, seulement la terre et le ciel à perte de vue.

Tandis que le cercueil s'enfonçait dans la terre, un petit groupe qui ne s'était pas mêlé aux autres entreprit de déplier une bannière rouge, noir et or : les couleurs de la NUM, l'Union nationale des mineurs.

« C'est quoi ce bordel ? s'emporta Jack, furieux. Qu'est-ce que vous fabriquez ?

– À ton avis ? répliqua l'un des syndicalistes.

– Je t'écoute.

– On rend hommage à un camarade.

– Hommage mon cul ! Pas de ça ici, pas question.

– Papa, fit son aîné, le tirant par la manche. Papa, non. »

Jack l'écarta.

« Si vous vouliez lui rendre hommage, il fallait le faire quand il était vivant. Il s'est retrouvé au chômage pendant près de trente ans, le pauvre idiot, et tout ça grâce à votre syndicat, qui a aidé le gouvernement à mettre l'industrie à genoux...

– Raconte pas de conneries...

– Des conneries ? C'est la vérité. Vous et Scargill, ce fumier bouffi d'orgueil, vous leur avez livré les mineurs sur un plateau d'argent et vous étiez trop aveugles pour le voir.

– Je ferais attention à ce que je dis, à ta place, intervint un autre homme, montrant le poing.

– Ah ouais ? Et il est où, à présent, Scargill, hein ? Il pète dans la soie à Londres, dans son bel appartement qui doit coûter au syndicat plus de trente mille livres par an. Pendant que mon père, lui, il vivait dans une baraque des Charbonnages qui tombait en ruine. Et maintenant vous voulez déplier une putain de bannière en son

honneur ?

– Jack, intervint Resnick, s’approchant de lui. Laisse tomber.

– Heureusement que ton père est déjà dans la tombe, riposta l’homme de la NUM. Sinon, il en mourrait de honte.

– Va te faire foutre ! lança Jack Waites d’une voix tremblante. Allez tous vous faire foutre ! »

Il avait les larmes aux yeux. Ses deux fils s’étaient détournés.

Les syndicalistes le défièrent du regard quelques instants, avant de battre en retraite et d’appuyer leur bannière un peu plus loin contre le mur du cimetière, sous les flocons à présent intermittents, tristes mues tournoyant lentement dans le ciel.

Resnick soupesa la poignée de terre dans sa paume, puis la laissa glisser, noire entre ses doigts.

## 2

Comme un certain nombre de localités rurales du nord du Nottinghamshire, Bledwell Vale était un village champignon né à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, qui devait son existence à l'essor du charbon et du chemin de fer. En 1895, la société propriétaire de la mine acheta un terrain et bâtit sans tarder quatre rangées de douze maisons, toutes équipées du gaz et de l'eau courante, avec des fosses d'aisances et des trous à compost au fond du jardin. Peu après l'arrivée des mineurs et de leurs familles, on vit apparaître une chapelle méthodiste et une école. Des jardins ouvriers. Un centre social. Une ligne secondaire reliant le village à la houillère. Un pub.

Entre les deux guerres, les toilettes sèches furent remplacées par des toilettes à eau et le gaz, par l'électricité, plus moderne. Puis, après la nationalisation en 1946, le National Coal Board rénova encore les logements, installant des salles de bains et des W.-C. à l'intérieur des maisons.

Le meilleur des mondes.

Si les mines les plus rentables du Nottinghamshire ne figuraient pas sur la liste initiale des fermetures à l'origine du mouvement social en mars 1984, Bledwell Vale se savait condamné à terme. Moins de six mois après la fin de la grève, alors que les hommes, méfiants, avaient repris le travail, la mine fermait une bonne fois pour toutes.

Ou une mauvaise fois.

À la mort de Peter Waites, il ne restait qu'une rangée de maisons, les jardins ouvriers avaient depuis longtemps disparu, et le quai de la gare était presque indiscernable sous les herbes folles. Quant à l'école et à la chapelle, on les avait dépouillées de tout le plomb et le bois vendables ou utilisables. Si certaines villes avaient connu une renaissance – à Arkwright Town, juste de l'autre côté de la frontière du Derbyshire, une cinquantaine de logements avaient été construits

en remplacement de ceux qui avaient été rasés, et les gens n'avaient eu qu'à traverser la route avec armes et bagages pour emménager –, Bledwell Vale n'aurait pas de seconde chance.

Lorsque les pelleteuses et les bulldozers arrivèrent afin de terminer leur œuvre, la terre sur la tombe de Peter Waites était encore noire et fraîchement remuée, les fleurs n'avaient pas été dispersées par le vent.

Au matin du troisième jour, en nettoyant les décombres de la dernière maison de la rangée, le conducteur de l'engin JCB découvrit sous l'extension à l'arrière du bâtiment des ossements qui, même à ses yeux profanes, ne pouvaient être qu'humains. Un squelette en parfait état.

Resnick se rendit à la salle de bains pieds nus, Dizzy, le seul de ses chats encore vivant, se faufilant entre ses jambes. Le félin patienta tandis qu'il se douchait, s'essuyait et s'habillait. En vieillissant, le chasseur féroce et acharné, qui rapportait de ses expéditions dans les jardins voisins des mulots et des musaraignes, plus rarement un rat et une fois carrément un lapereau, offrandes qu'il déposait avec fierté aux pieds de Resnick, était devenu un animal domestique presque casanier, ralenti par l'arthrite, qui attendait le retour de son maître et le suivait d'une pièce à l'autre.

« Ça arrive même aux meilleurs d'entre nous, dit Resnick, se penchant pour caresser le chat derrière les oreilles. Hein, vieille fripouille ? »

Resnick n'avait jamais été un adepte du grand écran, mais, depuis qu'il était à la retraite, il avait l'habitude de regarder la télévision l'après-midi, veillant à sortir pendant les publicités pour les monte-escaliers et les mutuelles santé, qui avaient le don de le mettre hors de lui, revenant avec un autre thé – le café désormais strictement rationné – juste à temps pour voir Columbo résoudre le crime ou, s'il s'agissait d'un vieux western, John Wayne s'éloigner dans un soleil couchant en Technicolor. Son préféré – il l'avait vu trois fois entre Noël et Pâques – était *La Charge héroïque*, à la fin duquel Wayne, dans le rôle du capitaine Nathan Brittles sur le point de partir à la retraite à contrecœur, est rattrapé par un émissaire de l'armée qui le supplie de reprendre du service à la tête des éclaireurs avec le grade de lieutenant-colonel.

Seulement dans les films.



Le grand retour de Resnick avait été moins prestigieux.

Un appel téléphonique reçu alors qu'il venait de déjeuner d'un sandwich, écoutant Monk explorer au piano tous les aspects les plus inattendus de « Smoke Gets in Your Eyes ». Un abrupt jeune homme des ressources humaines l'informant que, en réponse à sa demande, il y avait actuellement un poste à temps partiel pour un citoyen réserviste au commissariat central de North Church Street, à Nottingham. Depuis quelques mois – d'abord trois jours par semaine, puis quatre et maintenant presque à plein temps –, Resnick interrogeait donc des témoins, prenait des dépositions et effectuait diverses corvées administratives, s'efforçant de garder en mémoire qu'il n'avait plus de statut réel, plus d'autorité, aucun pouvoir d'arrêter qui que ce soit.

Parfois, un policier qui enquêtait sur une affaire venait le trouver pour sonder ses souvenirs, allait même jusqu'à demander son avis. Mais le plus souvent, il ne la ramenait pas et se concentrait sur sa tâche, aussi insignifiante soit-elle. Tant que ça tenait en respect les monte-escaliers...

En ce moment, il était chargé d'examiner les circonstances entourant un incident qui s'était produit dans le centre-ville, une rixe nocturne au cours de laquelle un étudiant de vingt-deux ans avait été grièvement blessé. Témoin d'une dispute bruyante et potentiellement violente entre un habitant du quartier et sa compagne, l'étudiant avait demandé à la jeune femme si elle avait besoin d'aide et tenté de s'interposer. Les tourtereaux s'étaient alors alliés contre lui et, appelant leurs acolytes à la rescousse, lui avaient administré une telle raclée que le garçon se trouvait à présent au Queen's Medical Centre, dans le coma. Deux hommes et une femme avaient été inculpés pour coups et blessures volontaires, mais la liste des chefs d'accusation risquait de s'allonger en fonction de ce qu'il découvrirait.

Ce jour-là, Resnick était censé interroger de nouveau la dizaine de témoins qui s'étaient présentés spontanément, chacun avec sa version des faits et son opinion concernant l'identité du responsable.

Alors qu'il mordait dans son second toast, il jeta un coup d'œil à l'horloge. Encore cinq minutes, dix au maximum, et il devrait se mettre en route. Sauf en cas de très mauvais temps, il avait pris l'habitude de faire à pied le trajet entre son domicile et le centre-ville, une vingtaine de minutes d'un bon pas dans Woodborough Road. Une

petite marche : rien de tel pour fouetter le sang, réveiller son vieux cœur et se dérouiller les membres.

« De l'exercice, Charlie, voilà ce qu'il vous faut », avait insisté un divisionnaire qui l'avait coincé à son pot de départ, à la salle Masson de Meadow Lane, le stade de Notts County.

« Le corps et l'esprit, lui avait-il dit, le menaçant de son index. Le corps et l'esprit, bordel ! »

Cinq ans de moins que Resnick. Un mois plus tard, le pauvre bougre tombait raide mort : rupture d'anévrisme, l'irrigation du cerveau coupée.

L'horloge affichait 8 h 7 à présent, et Resnick, qui cirait ses chaussures, fit une pause pour monter le son de la radio. Le chef de la police répondait à des questions sur les conséquences d'une réduction budgétaire supplémentaire de vingt pour cent.

« Cela ne va-t-il pas priver la population du comté d'une protection adéquate ? demandait le journaliste. La rendre plus vulnérable ? Se traduire par une augmentation des cambriolages et de la criminalité en général ?

– Pas si je peux faire ce que j'ai prévu.

– C'est-à-dire ?

– Utiliser les effectifs existants et les ressources dont nous disposons de manière plus rationnelle. Supprimer les sinécures, faire la chasse à ceux qui restent planqués derrière leurs bureaux et les envoyer au front. »

Bon courage, pensa Resnick.

Vérifiant qu'il avait tout ce dont il avait besoin – portefeuille, monnaie, clés –, il se souvint qu'il avait oublié ses lunettes à côté du lit, avec la biographie de Duke Ellington qu'il lisait en ce moment, quelques pages chaque soir avant de s'endormir.

Ses lunettes récupérées, il s'assura que la porte du jardin était fermée et éteignit la lumière de la cuisine ; la radio, en revanche, il la laissait pour décourager les voleurs et tenir compagnie au chat. Il remonta son col contre le vent. La météo avait prévu de la pluie, une dépression arrivant par l'ouest.

« T'es en retard, ce matin, Charlie. Ça ne te ressemble pas. »

Andy Dawson, le sergent chargé de l'enquête, l'attendait à côté de l'entrée principale, une pochette en papier kraft à la main. Resnick

s'était arrêté au marché couvert du centre Victoria pour avaler un double expresso, et au diable les conséquences.

« Deux nouveaux témoins. Ils viennent de se manifester.

– Ils ont pris leur temps.

– Des vacances réservées en Floride. Plus important qu'un gamin sous assistance respiratoire. Ils seront là vers 10 heures. »

Il lui tendit la pochette. Un flic de la vieille école qui était entré dans la police peu après Resnick et ne se fiait à rien, tant que ce n'était pas couché sur papier. De préférence en triple exemplaire.

« Au fait, Charlie, Bledwell Vale, tu avais un copain là-bas, non ? Un type qu'avait un fils dans la police à une époque ?

– Avait, c'est le mot. Pourquoi ?

– Ils sont en train de tout raser, t'en as sans doute entendu parler. Pas trop tôt, si tu veux mon avis. En tout cas, on a découvert un squelette humain. Derrière une des baraques. Et apparemment, ça faisait un bout de temps qu'il moisissait là, ce macchabée. Je me disais juste que ça t'intéresserait peut-être. L'autopsie est prévue pour demain après-midi. »

Resnick hocha la tête et poussa la porte de la salle d'interrogatoire. Poussière et air vicié. Il ouvrit la fenêtre sur Shakespeare Street, laissant entrer le bruit des voitures qui roulaient trop vite en direction de Mansfield Road.

*Ça faisait un bout de temps qu'il moisissait là, ce macchabée.*

Il y avait trop de gens qui mouraient, songea Resnick. Trop de morts. Et il était bien possible qu'il connaisse le macchabée en question.

### 3

Si sa mémoire à court terme le trahissait de plus en plus souvent – il était tout à fait capable de se rendre au supermarché Tesco Metro et de s'apercevoir en arrivant qu'il avait oublié pourquoi il était sorti trente minutes plus tôt –, sa mémoire à long terme, elle, fonctionnait toujours parfaitement. Sans hésitation, il pouvait se rappeler les noms et les visages de tous les policiers avec qui il avait travaillé à Canning Circus et ailleurs, de tous ses supérieurs hiérarchiques les bons comme les mauvais, du matin où il avait enfilé son uniforme pour la première fois jusqu'au soir de sa retraite. Il pouvait réciter les noms des meilleurs joueurs de Notts County, passé en première division sous la houlette de Neil Warnock en 1991 – Steven Cherry, Charlie Palmer, Alan Paris, Craig et Chris Short, Don O'Riordan, Paul Harding, Phil Turner, Dave Regis, Mark Draper et Tommy Johnson –, et, si on voulait remonter plus loin encore, de tous les membres du Duke Ellington Orchestra qu'il était allé voir au Free Trade Hall de Manchester en novembre 1969, l'année où, jeune agent, il faisait ses premières rondes. Et il se souvenait du nom de la femme qui avait disparu pendant la grève des mineurs en 1984 : Jenny Hardwick.

Il l'avait vue à deux reprises. La première fois, c'était au début du mouvement, une réunion au centre social des mines, à laquelle il avait assisté dans l'espoir vain de désamorcer une situation de plus en plus explosive.

Les relations entre grévistes et policiers, entre les habitants de villages comme Bledwell Vale qui continuaient à travailler malgré les menaces et ceux qui les huaient et les injuriaient, étaient proches du point de rupture, quand elles ne le franchissaient pas carrément. Lorsqu'il avait tenté d'intervenir, on l'avait chahuté, l'obligeant à se taire en dépit des exhortations au calme de Peter Waites.

Waites lui avait présenté Jenny après, ainsi que quelques autres.

Mais elle se détachait du lot. Cheveux bruns, taille moyenne, des traits affirmés et pas que jolis – ses yeux bleu-gris lumineux, intenses –, elle n'avait pas hésité à dire son fait à Resnick.

La seconde fois, c'était à l'occasion d'un meeting en plein air, à Blidworth, assez tard dans l'année pour que son haleine blanchisse l'air quand elle parlait. Juste avant, il avait été question des épreuves et des privations subies par les grévistes, de mettre un terme à la débâcle et d'accepter, peut-être, les dernières propositions des Charbonnages. Mais le mot conciliation n'appartenait pas au vocabulaire de Jenny Hardwick. Lorsqu'elle était montée à la tribune, elle s'était adressée aux épouses et aux mères présentes, et elle leur avait dit sans ambiguïté que c'était leur devoir de persuader ceux de leurs proches qui travaillaient encore de poser les outils pour rejoindre le mouvement.

Soutenue par les cris d'encouragement de la foule, elle commençait à prendre de l'assurance quand un mineur au visage maculé de poussière après une journée sous terre avait vacillé en direction de l'estrade, lui hurlant de fermer sa gueule et de rentrer à la maison ; à sa place.

« Ma place, elle est ici, avait-elle répondu. Et je n'en bougerai qu'à la fin de la grève, quand les mineurs auront gagné ! »

Sous les quolibets, la tête baissée, le contestataire s'était éloigné en claudiquant, laissant Jenny goûter les applaudissements.

Resnick ne l'avait jamais revue, n'avait plus entendu parler d'elle jusqu'à la fin de l'année, quand il avait appris la rumeur par l'un de ses hommes infiltrés. Elle s'était enfuie, au dire de certains, rien de surprenant dans la mesure où son mari et elle appartenaient chacun à un camp et s'adressaient à peine la parole : en tout cas, c'était ce qui se racontait. Lorsqu'elle fut enfin déclarée disparue, bien trop tard, il y eut une enquête, uniquement à l'échelle locale, discrète. À ce moment-là, on avait d'autres chats à fouetter, des affaires plus urgentes à régler. On ne trouva rien. Aucune trace.

Elle a fichu le camp et bon débarras, aurait lancé le mari au pub du village. Mais il avait quelques verres dans le nez et cela ne voulait pas dire grand-chose.

Les enfants, trois, tous âgés de moins de onze ans, étaient restés quelque temps avec leur père, qui avait fini par les envoyer chez leur grand-mère, sur la côte de la mer du Nord, près de Mablethorpe : des

glaces s'ils étaient sages, des ânes sur la plage, du bon air ; quand il ne faisait pas trop mauvais, on pouvait même entrapercevoir la mer.

Hormis quelques témoins affirmant l'avoir vue ici ou là, des allégations jamais confirmées, on n'avait rien sur l'endroit où elle avait pu aller, l'endroit où elle pouvait être à présent.

Jusqu'à aujourd'hui ? se demanda Resnick.

Pour l'instant, il préférerait garder ses hypothèses pour lui, ne pas la ramener. Attendre la suite.

L'autopsie était un processus long et minutieux, quelles que soient les circonstances de la mort. Et, après toutes ses années sous terre, il n'y avait aucune raison de se presser. Les dimensions ainsi que la forme des hanches et de la ceinture pelvienne leur donnèrent le sexe de l'individu. Le fémur les renseigna sur sa taille, la boîte crânienne sur ses origines ethniques. Enfin, les clavicules pas totalement soudées au sternum et l'absence d'épines osseuses sur les vertèbres leur fournirent un âge approximatif.

Selon le rapport du médecin légiste, il s'agissait du squelette d'une femme blanche, âgée de vingt-quatre à vingt-huit ans, qui mesurait environ un mètre soixante-cinq et avait séjourné entre vingt-cinq et trente ans sous terre.

On releva les traces de deux fractures du radius distinctes, la première remontant vraisemblablement à l'enfance. Détail plus instructif, l'arrière du crâne était très abîmé. Des dommages antérieurs à la mort, expliqua le légiste, les os se brisant différemment selon qu'ils soient vivants ou secs.

Un choc brutal, avait-il conclu, un coup, peut-être plusieurs, porté à l'aide d'un objet contondant qui avait selon toute probabilité causé le décès.

Cependant, hormis des hypothèses et des présomptions, on n'avait rien permettant d'identifier le squelette avec certitude. L'examen de la mâchoire indiquait un traitement du canal dentaire et la présence d'une couronne en porcelaine, mais il n'allait pas être facile de mettre la main sur l'historique médical de Jenny. Sur les trois cabinets dentaires du coin, l'un avait fermé quinze ans plus tôt, les lieux à présent occupés par un particulier, et on ignorait si les dossiers avaient été entreposés ou détruits, le deuxième avait déménagé à l'autre bout du comté, après Retford, et, du fait de ce déplacement, ses

archives complètes ne remontaient qu'à 1998, enfin, le troisième cabinet faisait désormais partie d'un vaste complexe qui accueillait également une clientèle privée et promettait, dans une brochure sur papier glacé, le blanchiment de l'émail, des appareils invisibles, des facettes de porcelaine et le meilleur de ce que pouvait offrir la dentisterie esthétique moderne pour avoir un sourire éclatant.

« Oh non ! s'écria la secrétaire médicale lorsqu'on l'interrogea. Il y a trente ans ? Non, ça m'étonnerait. Tout est informatisé. »

Son expression indiquait clairement qu'elle avait du mal à concevoir quelque chose qui soit à ce point plus vieux qu'elle.

L'un des associés, un Chinois à l'accent impeccable, école privée puis université de Buckingham, se montra plus obligeant. Tout ce qui se rapportait à l'ancien cabinet avait été rangé dans des cartons entreposés au sous-sol. Bien sûr, il ne pouvait rien garantir...

Après plusieurs heures de fouille, ils exhumèrent une pochette décolorée qui sentait le moisi, humide au toucher : une série de dossiers à peine lisibles, parmi lesquels une radio de plusieurs plombages et un traitement du canal dentaire sur la première molaire de la mâchoire inférieure droite.

Ce qu'ils cherchaient.

Le nom et l'adresse en haut de la pochette d'une écriture nette mais presque délavée : Jennifer Elizabeth Hardwick, 7 Station Row, Bledwell Vale, Nottingham.

Jennifer Hardwick.

Jenny.

Perdue et retrouvée.

Apprendre qu'il avait deviné juste ne procura aucune joie à Resnick. Il aurait préféré, et de loin, que Jenny Hardwick, attirée par la promesse de lendemains plus radieux, ainsi que certains l'avaient insinué, se soit installée ailleurs, dans une autre ville – voire un autre pays – avec une nouvelle identité, peut-être une nouvelle famille, une nouvelle vie.

Se forçant à se concentrer sur son travail, il passa en revue la liste des témoins dont on avait pris la déposition, notant au passage ceux qu'il serait peut-être utile de réentendre.

Le couple parti en vacances en Floride avait fourni ce qui dans un premier temps semblait une preuve irréfutable : une série de

photographies prises d'en face avec un téléphone portable, sur lesquelles on voyait l'un des accusés donnant un coup de pied dans la tête de l'étudiant qui gisait le long du trottoir. La distance et la mise au point étaient telles, cependant, que n'importe quel avocat un tant soit peu compétent n'aurait aucun mal à les faire invalider devant un tribunal. Pendant ce temps, l'hôpital discutait avec les parents du jeune homme du moment où il faudrait envisager de débrancher le respirateur artificiel.

En ce qui concernait Jenny Hardwick, le coroner avait dû être informé et, conformément à la procédure, il allait ouvrir et ajourner l'enquête judiciaire, en attendant les résultats de l'investigation criminelle sur les circonstances de sa mort, une tâche qui serait confiée soit aux Affaires non élucidées, un service basé près de Hucknall, soit à la Lutte contre le crime organisé, régionalisée depuis peu, qui mutualisait des effectifs de quatre comtés – le Nottinghamshire, le Leicestershire, le Derbyshire et le Northamptonshire – et dont le siège se trouvait à Hyson Green, pas très loin à pied si l'on marchait d'un bon pas, de l'autre côté de Forest Fields.

D'une manière ou d'une autre, cela ne le concernait pas.



Jenny se dégagea avec précaution du bras lourd de son mari pour ne pas le réveiller. Elle était presque libre quand il se tourna vers elle avec un grognement, des relents de bière s'échappant de sa bouche ouverte. Alors, soulevant d'un geste vif le bras de Barry, elle s'assit au bord du lit et ôta le tee-shirt qui lui servait de chemise de nuit.

« Où tu vas ? demanda-t-il d'une voix empâtée par le sommeil.

– Nulle part. Rendors-toi.

– Quelle heure il est ?

– Il est 5 heures, à peu près. Et quart.

– Reviens te coucher.

– Je ne peux pas. Dors. »

Il se laissa retomber avec un soupir et ferma les yeux.

Le plancher était froid sous ses pieds.

Elle passa un jean, deux pulls l'un sur l'autre, une paire de grosses chaussettes. Elle entendait des gens dehors, des voix étouffées, les premiers hommes en route pour la mine, le piquet du jour.

Le temps de trouver ses bottes et de les enfiler, son mari ronflait. Dans la chambre du fond, les trois enfants dormaient à poings fermés : le petit dernier, Brian, tétait son pouce avec des bruits de succion, Mary était agrippée à un vieil ours pelé qu'elle tenait par son unique oreille, et Colin, allongé sur le dos, la bouche ouverte, ronflait légèrement ; la réplique de son père en miniature.

Jenny descendit rapidement l'escalier et se glissa hors de la maison.

Les toits des voitures garées le long de la rue luisent de givre. Son souffle gris dessine des volutes dans l'air. Devant elle, une porte s'ouvre sur un homme, son visage un instant illuminé par la lumière du vestibule : un inconnu. Un peu plus d'une dizaine de mineurs venus

du Yorkshire pour épauler les grévistes sont logés au village depuis une semaine, d'autres dans les localités voisines ; certains campent même dans les champs, à ce qu'on raconte. Depuis que la police bloque les routes et renvoie tous les véhicules se dirigeant vers le sud, la stratégie a changé : arrêter les convoys de coke et de charbon, obliger le Nottinghamshire à débrayer, c'est toujours une priorité. Plus de cinquante pour cent des mineurs du comté, presque soixante en fait, refusent de soutenir la grève et continuent d'aller au travail. Parmi eux, le mari de Jenny, malgré tous les arguments qu'elle lui a fournis.

Ils sont plus nombreux à présent qui marchent à ses côtés, des hommes surtout, mais aussi quelques femmes, des visages familiers qu'elle a croisés au pub, au centre social, à la sortie de l'école.

L'une d'elles avec un fichu serré sur la tête oblique vers elle, lui touche le bras.

« Jenny, c'est toi ?

– Ou mon fantôme.

– C'est la première fois que je te vois là.

– Ma foi, je me suis dit qu'il était peut-être temps.

– Ton Barry...

– Laisse tomber. »

Il y a un bon kilomètre jusqu'au village, une route sinueuse qui grimpe doucement ; ils sont quarante ou cinquante à présent, rejoints par d'autres, des traînards, quelques-uns en voiture, mais la plupart à pied. Les lumières du carreau de la mine bien visibles devant eux et, en dessous, une rangée de policiers en contre-jour, épaula contre épaula.

Les voix autour de Jenny grossissent à mesure qu'ils approchent. La colère est palpable. Les hommes se hèlent, rient pour certains, plaisantent, mais ils sont en colère quand même. Elle en reconnaît un ou deux, Peter Waites du comité de grève, les bras en l'air, qui se détache du groupe, en tête.

« Maggie, Maggie, Maggie ! Dehors, dehors, dehors ! »

« Maggie, Maggie, Maggie ! Dehors, dehors, dehors ! »

Ils sont presque à la hauteur du cordon policier et elle voit leurs visages à présent : quelques-uns inquiets, presque effrayés en ce qui concerne les plus jeunes – elle ne s'attendait pas à ce qu'ils soient aussi jeunes, on leur presserait les narines qu'il en sortirait du lait –,

d'autres effrontés, contents d'eux, désireux d'en découdre. Mais la plupart restent impassibles et regardent par-dessus la tête de ceux qui les provoquent, les ignorant.

Un cri s'élève à l'arrière, bientôt suivi d'un second : le premier autobus transportant les hommes venus travailler arrive. Alors, comme s'ils obéissaient à un signal, les policiers avancent en ligne, repoussant la foule. Jenny prend soudain conscience de leur nombre, des renforts qui attendent derrière.

« Accroche-toi ! lui souffle une femme toute proche. Accroche-toi à mon bras. »

La première rangée se divise, les obligeant à reculer d'un côté ou de l'autre pour laisser passer les véhicules. Les gens autour d'elle résistent, la projettent en avant, un coude pointu s'enfonce dans son flanc, et, venue de nulle part, vole la première pierre.

Sous les acclamations de la foule, elle fauche un casque de policier.

« Jaunes ! Jaunes ! Jaunes ! »

« Dehors ! Dehors ! Dehors ! »

Alors que s'approche le premier bus, les poings s'abattent sur les fenêtres et les cris vont crescendo, la salive dégouline le long des vitres, les visages des hommes à l'intérieur demeurent immobiles, le regard droit devant eux ; son mari n'est pas parmi eux, il est invisible en tout cas.

« Judas ! Vendus ! »

Trois autobus en tout et rien à faire pour les arrêter.

« Salauds ! Salauds de jaunes ! »

Aussitôt, le portail se referme sur eux, et la tension s'écoule lentement, comme de l'eau à travers une étamine. Une dernière pierre, lancée en direction de la phalange policière qui bat en retraite, manque sa cible. Vidée de toute son énergie, Jenny fait demi-tour. À quoi bon ? Cela n'a servi à rien.

Mais elle sait que ce n'est pas avec cet état d'esprit qu'elle fera avancer les choses.

« Maggie, Maggie, Maggie... »

À la maison, les enfants doivent être en train de se lever.

Catherine Njoroge était kényane de naissance. Sa famille avait émigré en Angleterre lorsqu'elle avait onze ans, fuyant les violents affrontements qui avaient suivi la réélection de Daniel Arap Moi à la présidence. À l'issue d'une scolarité brillante, au cours de laquelle elle avait acquis un accent on ne peut plus britannique – un accent qui avait un peu plus de caractère depuis qu'elle vivait dans l'est des Midlands –, elle avait obtenu une mention bien en politique et en histoire à l'université de Nottingham, ratant le très bien de 0,3 point. Ne sachant que faire ensuite, quelle carrière choisir, Catherine avait tergiversé pendant des mois avant de s'inscrire à l'école de police du Nottinghamshire, qui avait une section pour les jeunes diplômés. La nouvelle ne fit pas précisément sauter de joie ses parents.

Sa mère était médecin, son père, avocat, et ils avaient d'autres ambitions pour leur fille. Une profession libérale, éventuellement l'administration ou même la politique. La diplomatie. Il avait été question qu'elle marche dans les traces paternelles. Un emploi à la mesure de son talent et de leur statut social.

Un métier noble, au sens large du terme. Son père en particulier lui avait instillé la conscience de ses responsabilités envers les moins fortunés, les moins privilégiés.

« C'est ta faute, papa, avait-elle dit, souriant devant son air désapprobateur. Tu n'aurais pas dû m'élever avec un tel sens du devoir. »

Aujourd'hui, à trente-trois ans, elle était inspectrice au service des enquêtes criminelles, le CID, où elle avait été promue dix-huit mois plus tôt. Tout récemment, elle avait été affectée à la Lutte contre le crime organisé des East Midlands. Le siège de sa nouvelle affection se trouvait à un kilomètre à peine de l'endroit où elle était jusque-là, mais elle avait dû quitter les policiers avec qui elle avait l'habitude de

travailler pour rejoindre une équipe plus disparate, qui regroupait des éléments venant de quatre comtés différents, s'adapter à un autre environnement, à une nouvelle hiérarchie.

Son supérieur immédiat était un homme du Leicestershire, Martin Picard, un inspecteur principal qui avait à tout casser deux ans de plus qu'elle, voué corps et âme à son propre avancement. Le service était dirigé par le commissaire Andrew Hastings, que Picard ne se privait pas de critiquer en douce, vingt ans d'expérience, dont quinze à Nottingham.

Ce poste à la tête d'une unité relativement puissante et prestigieuse témoignait du respect qu'il inspirait et couronnait une carrière consciencieuse. Il n'avait jamais été particulièrement dynamique ni avide de publicité. On le considérait surtout comme un policier bien organisé, digne de confiance, quoique peut-être un peu terne. Exactement ce qu'il fallait pour diriger un service qui aux yeux de certains en était encore au stade de l'expérimentation, imposé aux quatre comtés autant pour partager les compétences que par souci d'économie.

Deux jours après l'identification du squelette de Jenny Hardwick, Hastings convoqua Martin Picard dans son bureau.

« Une grosse affaire, Martin, les médias sont déjà en ébullition : le corps de cette petite, enterré depuis pas loin de trente ans. J'ai tout de suite pensé à vous.

– Pourquoi nous ? demanda Picard, méfiant. C'est plutôt du ressort des Affaires non élucidées.

– Possible. Mais vous savez qu'il est beaucoup question de la grève en ce moment, avec la Commission qui parle de réexaminer le rôle de la police à l'époque. J'aime autant vous dire qu'en haut lieu on serre les fesses. Si c'est nous qui nous en occupons, ça donnera l'impression qu'on prend les choses au sérieux. Qu'on fait le maximum. »

Un argument auquel Picard n'était pas insensible : à ses yeux, les Affaires non élucidées étaient un ramassis de croulants et de ratés, qui regardaient *Cold Case* chaque semaine, persuadés que c'était l'histoire de leur misérable petite vie.

Malgré tout, il n'était pas convaincu, et c'était visible.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Hastings. Je croyais que vous sauteriez sur l'occasion. »

Picard secoua la tête.

« Si ça ne vous embête pas, j'aimerais quand même y réfléchir un peu.

– Réfléchissez, alors, mais ne traînez pas trop non plus. »

Picard avait de bonnes raisons d'être circonspect. Si, après l'enquête sur la tragédie du stade de Hillsborough, qui en 1989 avait coûté la vie à une centaine de personnes, la Commission indépendante des plaintes contre la police enchaînait sur la grève des mineurs – et s'intéressait notamment à la « bataille d'Orgreave », un affrontement entre forces de l'ordre et manifestants qui avait dégénéré –, la situation pouvait devenir épineuse. D'autant plus qu'il était question d'accorder à la Commission l'autorité pour obliger tous ceux qui étaient impliqués, policiers et employés, à témoigner sous serment.

Si on commençait à fouiller dans le linge sale de la maison, Dieu sait ce qu'on allait dénicher. En tout cas, rien de bien blanc, c'est sûr. Il était à peine en âge d'aller à l'école à l'époque, mais peu importe : si la police sortait noircie de l'histoire, il était probable que, dans la mesure où il menait une enquête liée à la grève, il serait éclaboussé au passage.

De la part de n'importe qui d'autre, il aurait supposé un coup bas calculé, pensé que son chef voulait se débarrasser d'un bâton merdeux. Mais Hastings, il en était sûr, n'avait pas en lui une once de machiavélisme.

À moins que ?

Peut-être était-il beaucoup plus rusé qu'il n'en avait l'air.

Non, décida Picard. Je passe mon tour. Je refile le bébé.

Catherine Njoroge était à son bureau, où elle étudiait les procès-verbaux concernant la mort d'un homme de soixante-douze ans, retrouvé errant près de chez lui, avec de très graves blessures à la tête et sur le reste du corps. Trois jours plus tard, il décédait à l'hôpital. Ses fils qui vivaient avec lui, des jumeaux tous deux célibataires, avaient été arrêtés et interrogés. Jusque-là, ils n'avaient pas décroché un mot, sauf pour dire : « Pas de commentaire. »

« Parricide, c'est le terme, non ? lança Picard en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

– Mais nous n'en sommes pas encore sûrs, monsieur, n'est-ce pas ?

– Allons, bien sûr que si. De toute manière, laissez tomber. Ce n'est

plus votre problème. »

Elle le regarda, surprise.

« Une affaire qui va être réglée en deux coups de cuillère à pot. Votre équipe s'en chargera. Votre ancienne équipe. Vous avez mieux à faire. »

Elle referma le dossier.

« Jenny Hardwick. Le nom vous dit quelque chose ? »

Elle hocha la tête.

« C'est la femme dont on a retrouvé le corps, dans le nord du comté. Déclarée disparue en... quand déjà ? En 1984 ? Rien depuis.

– Exactement. Rien jusqu'à ce qu'elle réapparaisse dans son propre jardin, ou presque. »

Catherine se racla la gorge. Elle avait pris froid.

« Pardon, mais je ne suis pas sûre de bien comprendre. Je vais vous assister ? »

Picard sourit. Un sourire parfaitement photogénique, pensa-t-elle.

« Mieux que ça. »

Elle inspira profondément.

« Pourquoi moi ?

– Ça fait un petit moment que vous êtes là, maintenant. Vous avez eu le temps de vous installer, de prendre vos marques. Vous devez avoir envie de vous faire les dents sur une enquête un peu plus difficile. Montrez-nous ce que vous avez dans le ventre. Toutes ces références, tous ces éloges, on veut vous voir à l'œuvre. »

Catherine se mordit la langue pour ne pas répondre.

« Andrew et moi en avons parlé, bien sûr. Il estimait que c'était une affaire pour moi, la publicité, un gros potentiel médiatique. Mais je me suis dit : non, pourquoi pas Catherine ? Il est temps qu'elle nous fasse profiter de ses talents. »

Nouveau sourire, plus mielleux que le précédent.

Enfoiré, pensa-t-elle. Je te vois venir avec tes gros sabots. Tu crois que cette histoire va tourner en eau de boudin, avec des fausses pistes et des voies sans issue, ou qu'elle va exploser à la figure de quelqu'un. La mienne, de préférence. Jamais tu ne déléguerais sans cela. Un fiasco annoncé.

« Merci, monsieur. Je vous remercie de votre confiance. Vous êtes vraiment sûr ?

– Bien entendu. »

Il tendit la main.

« Je superviserai l'affaire, naturellement. Vous me ferez vos rapports. Comme ça, si vous avez le moindre doute...

– Merci, monsieur.

– Choisissez votre équipe. Quelqu'un avec un peu d'expérience, ça ne serait pas du luxe. Et un ou deux jeunes agents motivés, pour le travail de terrain. La Division B, Bledwell Vale fait partie de leur secteur. Des gens qui connaissent le coin, vous en aurez besoin.

– Oui, monsieur. Merci », répéta-t-elle, tandis que les mots « cadeau empoisonné » résonnaient à ses oreilles.



La première fois que Catherine Njoroge avait rencontré Resnick, elle venait de passer sergent et d'être nommée à la Brigade de répression des vols, qu'il encadrait depuis peu. Une drôle de promotion, semblait-il, un pas de côté, au mieux, Resnick ayant pendant un bon nombre d'années dirigé le CID à Canning Circus, chargé d'enquêtes criminelles autrement plus importantes. Mais, une fois de plus, la police était en pleine réorganisation et le bruit courait qu'il avait refusé un poste plus prestigieux.

« Charlie ? avait répondu un collègue de sa génération, lorsque Catherine s'était renseignée. Il a senti le vent tourner. Il vous a vus venir, les jeunes flics bardés de diplômes, pas trop son genre ni le mien. On est des dinosaures, nous autres. En tout cas, c'est ce qu'ils pensent, là-haut. Charlie a préféré prendre les devants, quitter le front avant de se retrouver dans la ligne de tir, les yeux bandés. »

« Il est au chaud avec cette jeunette de la Criminelle, le petit veinard, s'était esclaffé un autre. Quelqu'un pour prendre soin de lui sur ses vieux jours. »

Mais le sort en avait décidé différemment. Alors qu'elle rentrait chez elle tard le soir, après une réunion à Londres, Lynn Kellogg avait été tuée d'un coup de feu devant la maison où elle vivait depuis quelque temps avec Resnick. Catherine faisait partie de l'équipe qui avait enquêté sur le meurtre.

Après le drame, il était devenu une coquille vide, creuse et sèche. Ils se voyaient très rarement, mais depuis peu elle avait l'impression que la vie revenait doucement en lui, qu'une lueur occasionnelle brillait dans ses yeux.

« Charlie, dit-elle au téléphone. Vous n'auriez pas le temps d'aller prendre un café, par hasard ? »

Ils étaient assis sur un banc au bord d'Old Market Square, avec des gobelets de café achetés à un comptoir de Pelham Street. La place rénovée, repensée, comme tant de choses de nos jours. *Un espace public fluide et relaxant, dont les lignes organiques font écho au formalisme classique...* Aux yeux de Resnick, on l'avait dépouillée de tout ce qui la rendait intéressante – les parterres fleuris, les fontaines, le kiosque – pour ne laisser qu'une vaste étendue sans caractère ni trait distinctif.

Mais les bambins en bottes de caoutchouc qui patageaient dans le miroir d'eau à l'autre bout de la place ne semblaient pas mécontents, malgré le froid. Et tous ces gens, jeunes et vieux, qui partageaient les bancs alignés en tous sens étaient apparemment satisfaits de manger leur déjeuner là, de bavarder ou de simplement regarder dans le vague. Grincheux, voilà ce qu'il était devenu. Même Lynn le disait. Vieux avant l'âge.

« Ça va, Charlie ? demanda Catherine.

– Oui, pourquoi ?

– Vous semblez perdu dans vos pensées. »

Il se rappelait avoir vu une fanfare ici quelques années auparavant, des jeunes et quelques têtes plus âgées pour maintenir la discipline. Le chef d'orchestre à l'avant, prenant de temps en temps son cornet pour interpréter un solo. Une marche, du classique léger, des reprises de comédies musicales. Deux gamins, les seuls sans uniforme, un garçon et une fille serrés l'un contre l'autre, assis au dernier rang, le nez sur leurs notes, guettant leur tour. Au moment crucial, alors qu'ils portaient les instruments à leurs lèvres, un coup de vent avait soulevé la partition de la fille, qui s'était retrouvée démunie et silencieuse, tandis que son camarade se précipitait pour la ramasser.

« Some Enchanted Evening<sup>1</sup> ».

Et lui, grand benêt au cœur d'artichaut, il avait eu les larmes aux yeux.

« Ce n'est rien. Rien d'important.

– Et le travail, ça se passe bien ? »

Resnick lui adressa un sourire ironique forcé.

« Je me demandais si une affaire un peu plus stimulante vous tenterait...

– Mais encore ?

– Le corps d'une femme, retrouvé après des années...

– Bledwell Vale ?

– L'enquête, c'est nous qui en avons hérité. Et c'est moi qui suis censée la diriger.

– Félicitations.

– Picard me l'a offerte sur un plateau.

– Il doit avoir ses raisons. De bonnes raisons, je n'en doute pas. »

Catherine sourit à son tour.

« Je vais avoir besoin d'aide, Charlie.

– Je ne suis pas sûr...

– Je suis sérieuse. Je pense... j'ignore pourquoi, mais je pense qu'on m'envoie au casse-pipe.

– Qui, on ? Picard ?

– Picard, Hastings. Allez savoir. Ce ne sont que des manœuvres politiques, de toute manière. Ils flippent à cause de la grève de 1984, de ce qu'on va déterrer. L'enquête de la Commission.

– C'est peut-être pour ça qu'ils veulent quelqu'un au-dessus de tout soupçon.

– Et si ça finit par queuter, ce sera ma faute.

– Queuter ? Un terme intéressant. C'est kényan ?

– Allez vous faire voir, Charlie. »

Il rit et termina son café. Des trams se croisaient au pied de Beastmarket Hill. Le saxophoniste était à son poste habituel : il l'entendait qui jouait paresseusement « Winter Wonderland » de l'autre côté de la place, dans Angel Row.

Noël était pourtant loin.

« Marchons », dit-il.

Un drôle de couple, si on prenait le temps de les observer. Resnick était grand, en dépit de ses épaules voûtées qui lui ôtaient deux ou trois centimètres, encore massif dans son imperméable crasseux, un homme qui manifestement avait un bon coup de fourchette et ne crachait pas sur la bière. Trop d'heures passées derrière un bureau, vissé sur une chaise. Somme toute, il n'avait pas tant changé au cours des quinze ou vingt dernières années.

Catherine Njoroge était grande également, presque autant que Resnick. Un port majestueux, accentué par son long cou et la façon dont elle tenait sa tête. Elle était vêtue d'un tailleur-pantalon noir légèrement évasé et portait des bottines à petits talons. Un ruban violet dans les cheveux, un anneau d'argent à la main droite, mais

sinon aucun bijou, aucun accessoire. Des yeux en amande.

« Vous avez qui d'autre dans votre équipe ?

– Seulement vous, pour l'instant, si vous dites oui.

– Eh bien, on n'est pas sortis de l'auberge.

– Charlie, voyons. Ne vous rabaissez pas ainsi.

– Vous pensez qu'ils accepteront ? Picard et Hastings. Que je m'incruste ?

– Pourquoi pas ? En ce qui les concerne, vous ferez la même chose qu'ici. Interroger des témoins, prendre des dépositions. Le trajet sera un peu plus long pour aller travailler, c'est tout.

– Et en ce qui vous concerne ? »

Ils s'étaient arrêtés au bord du trottoir.

« Vous étiez là, n'est-ce pas, Charlie ? Pendant la grève ?

– Je dirigeais une équipe chargée de recueillir des renseignements, oui. À Mansfield. Une demi-douzaine de policiers en civil, censés se mêler aux grévistes. Ils se faisaient passer pour des gens du coin ou des journalistes, encore que ce ne soit pas nécessairement le meilleur moyen de se faire accepter. Et ils ouvraient grands les yeux. Les yeux et les oreilles. Ils avaient des caméras, parfois, vous savez, ces petits Caméscopes. On transmettait au commissariat tout ce qui pouvait être utile : un nouveau visage, quelqu'un qui donnait des instructions, relayait des ordres, organisait un piquet de grève. Et de là, ça remontait jusqu'à Londres. Jusqu'aux Renseignements. Le NRC. »

Elle le regarda avec surprise, déroutée par l'acronyme.

« Le National Reporting Centre, Bureau 1309, New Scotland Yard.

– Vous êtes en train de me dire que vous étiez à la tête d'une équipe d'agents secrets, Charlie ? De l'espionnage !

– Je faisais mon possible pour que cette partie du pays ne s'embrase pas. Une vraie guerre civile. En tout cas, c'était ce que je pensais, à l'époque.

– Et maintenant ? »

Il ne répondit pas. Ils empruntèrent Cheapside à gauche, repartant en direction du centre commercial Victoria et du commissariat.

« Il y a eu des erreurs. Des choses que nous aurions dû faire différemment ou pas du tout. Mais il faut savoir que les décisions n'étaient pas prises au niveau local. Vous me direz peut-être que ce n'est pas une excuse, en tout cas, c'était comme ça. Malgré tout, j'ai rencontré des gens bien. Dans les deux camps. J'ai assisté à

l'enterrement de l'un d'eux, il n'y a pas si longtemps.

– Et ça ne vous embête pas de retourner là-bas ? Après tout ce temps ?

– Je ne tarderai pas à le savoir. Dès que vous aurez le feu vert de vos supérieurs. »

1. Chanson tirée de la comédie musicale *South Pacific*. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Ils jouaient au chat et à la souris, voilà tout, sauf que c'était un brin plus sérieux. Des mineurs du Yorkshire, des zones les plus militantes, de Barnsley et Doncaster en particulier, qui venaient renforcer les piquets de grève dans le nord du Nottinghamshire : à Harworth, Welbeck, Bledwell Vale. Puis, dès qu'ils auraient réussi, au moins temporairement, à rallier assez d'hommes, ils s'attaqueraient au sud : Warsop, Thoresby et Shirebrook, Sherwood, Rufford et Ollerton. Surveiller ce genre d'activité relevait des attributions de l'équipe de Resnick, dont les informations, une fois transmises au siège régional, étaient recoupées, notamment avec les écoutes téléphoniques de plus en plus nombreuses, avant d'être consignées dans le rapport de la police du comté envoyé chaque matin au NRC, à Londres.

À partir de ces renseignements et des comptes rendus des autres régions concernées, on préparait une réunion pour les hauts fonctionnaires de l'ACPO – Association of Chief Police Officers – et pour le F4, le bureau de l'ordre public au ministère de l'Intérieur.

Les secteurs se répartissaient en trois catégories : Paisibles, Hostiles, Violents.

Des graphiques constamment mis à jour dénombraient les affrontements avec la police, les blessés graves et les arrestations.

Il y avait vingt-cinq mines dans le Nottinghamshire et à peine plus de deux mille policiers pour protéger les mineurs qui souhaitaient travailler – encore une majorité, quoique vacillante – et pour faire en sorte que les mines restent ouvertes.

Ce n'était jamais assez.

En mars, peu après le début de la grève, on avait appelé en renfort près de trois mille hommes venant des comtés voisins, beaucoup au sein de petites unités spécialisées – les Police Support Units –, aguerries à l'utilisation des boucliers antiémeute et des matraques. On

réquisitionna des camps militaires pour les loger.

Lorsqu'ils constatèrent que donner des instructions par téléphone n'était pas sûr, les responsables syndicaux qui organisaient les piquets volants optèrent pour les enveloppes scellées, changeant souvent de cible au dernier moment. Mais, même dans ces cas-là, il y avait moyen d'obtenir des informations : l'un des hommes de Resnick avait un arrangement douteux avec un chauffeur qui lui faisait savoir où les volontaires étaient envoyés, contre quelques billets de cinq livres.

Un autre membre de son groupe avait pour spécialité d'infiltrer les grévistes dans les pubs. Il se joignait au chœur des récriminations contre les flics, des vrais salauds, recueillant un tas de rumeurs utiles au passage.

Diane Conway, une inspectrice rattachée depuis peu à son équipe, se mêlait aux femmes de mineurs, tantôt aux côtés de celles qui encourageaient leurs hommes venus travailler sous escorte policière, tantôt jurant, crachant et injuriant les jaunes, cette vermine.

Resnick se sentait constamment en porte à faux, jamais entièrement satisfait des moyens qu'il employait, alors il se répétait que quelqu'un devait maintenir l'ordre et faire respecter la loi, se raccrochant à ce qu'il avait entendu dans les tribunes du stade de Meadow Lane. C'était un supporter de Notts County, comme lui, un mineur du coin qui continuait à pointer chaque matin : « C'est pas notre grève, Charlie, c'est pas une grève nationale non plus. C'est juste régional : le Yorkshire. Si Scargill appelle à un vote et que la majorité décide de débrayer, dans ce cas, pas de problème, j'en suis. Mais, d'ici là, j'estime que c'est mon droit de travailler et votre boulot de faire en sorte que personne m'en empêche. Et je vous dirai encore une chose : s'ils étaient venus du Yorkshire et d'ailleurs, prêts à discuter, à défendre leur position, ça se passerait mieux aujourd'hui. Mais débarquer comme ça, en force, nous balancer « jaune, jaune, jaune » à la figure, eh bien, c'était couru, ça a foutu tout le monde en rogne. J'en connais certains qu'auraient peut-être rejoint la grève, sauf que là, ils sont dégoûtés. Maintenant, espérons que les jambes de Pedro Richards vont pas le lâcher et qu'il tient à l'œil leur putain d'ailier, parce que sinon, on est dans la mouise. »

Mi-mars, en semaine, à la fin d'une journée banale, Resnick reçut un appel de l'un de ses hommes qui se trouvait à Ollerton.

« Ça va être chaud, ici, patron. Le piquet, ils sont environ deux cents, voire plus.

– Je croyais qu'on leur avait barré la voie à Clumber Park.

– Ben, peut-être, mais ils sont là. Certains sont venus à travers champs. Par des petites routes, allez savoir. Ils veulent arrêter l'équipe de nuit. Déterminés. En face, les gars de chez nous doivent être aussi nombreux. Et les projectiles volent. Briques, bouteilles, morceaux de bois. C'est en train de dégénérer. Il y a autant de gens pour encourager les mineurs que de grévistes pour les insulter, peut-être même plus. »

Resnick entendait la clameur enfler dans le fond, des vociférations saccadées et des cris en réponse.

« Restez à l'écart », dit-il, mais on avait déjà coupé la communication.

Il n'eut pas d'autres nouvelles avant plusieurs heures. Un des mineurs du Yorkshire, un dénommé David Jones, était tombé sous une pluie de projectiles, alors qu'il tentait avec d'autres de chasser un groupe de jeunes du coin qui s'étaient attaqués à leurs voitures garées dans la rue principale.

Les rapports préliminaires indiquaient qu'un pavé l'avait atteint à la poitrine et qu'on l'avait emmené aux urgences de l'hôpital de Mansfield, après lui avoir donné les premiers soins sur place.

« Filez là-bas, dit Resnick à Diane Conway. Tout de suite. »

Elle le rappela à minuit vingt-cinq : Jones avait été déclaré mort quatorze minutes plus tôt.

Bien qu'il n'ait jamais été porté sur la religion, Resnick avait prononcé une courte prière pour qu'il n'y ait pas d'escalade, une prière pour un jeune homme qu'il ne connaissait pas, n'avait jamais vu.

Lorsque la nouvelle se répandit, les grévistes rappliquèrent à Ollerton par tous les moyens possibles et on fit venir d'autres renforts policiers. À 3 heures du matin, le président du syndicat des mineurs du Yorkshire, Jack Taylor, arriva accompagné d'Arthur Scargill, le dirigeant national, qui grimpa sur le toit d'une voiture afin d'appeler au calme. Resnick apprit avec soulagement que tous les policiers présents avaient immédiatement ôté leur casque et baissé la tête quand il avait réclamé deux minutes de silence.

Lors de l'autopsie, le médecin légiste du ministère de l'Intérieur déclara que Jones était décédé à la suite d'un choc d'une force



considérable, une compression « violente, mais brève et brutale » à la poitrine, probablement une collision avec un objet fixe.

Le directeur de la police ordonna aussitôt une enquête indépendante qui serait menée par un officier supérieur d'un autre service.

L'enquête était toujours en cours.

Resnick sentait une veine battre à sa tempe chaque fois qu'il recevait un appel inattendu, redoutant qu'on ne lui annonce encore une mort inutile.

« Alors, on nous quitte, Charlie ? »

Appuyé contre le montant de la porte, un godillot pointure 47 perpendiculaire à l'autre, Andy Dawson suçait une des pastilles à la menthe extra-forte auxquelles il était devenu accro depuis qu'il avait enfin arrêté de fumer, six mois plus tôt.

Resnick hocha la tête.

« Je donne un coup de main, c'est tout. Examiner les circonstances, interroger un ou deux témoins. Grosso modo ce que je fais ici.

– Un meurtre, Charlie. Et pas n'importe lequel. Le corps de cette bonne femme est resté enterré pendant près de trente ans. Une affaire qui va faire la une du *Post*. Enfin, jusqu'à ce que Nottingham Forest vire encore son entraîneur.

– Comme je te disais, un simple coup de main. Des nouvelles de l'hosto ? »

Dawson secoua la tête.

« Le gamin est toujours dans le coma. Pas de décision, dans un sens ou dans l'autre. Ce sera réglé d'ici ton retour...

– J'imagine.

– De toute manière, tu as laissé ça parfaitement en ordre, j'en suis sûr. S'il y a le moindre truc qui dépasse, je sais où te trouver. Oh ! pendant que j'y pense, Martin Picard, il veut te voir en fin de matinée. Dans son bureau. À Radford. Transmets-lui mes amitiés », ajouta Dawson avec un clin d'œil.

Nul n'ignorait que les deux hommes se détestaient cordialement, l'un se hissant sur le mât savonneux de l'ascension professionnelle, l'autre bloqué en bas, près de la pancarte Sortie.

Resnick prit Waverley Street, longea le Forest Recreation Ground, le parc qui accueillait la fête foraine annuelle, et traversa Gregory

Boulevard, près du New Art Exchange – très élégant, tout en brique grise et verre – pour rejoindre Radford Road. Un bâtiment fonctionnel datant des années soixante. De l'extérieur, le poste avait à peine changé depuis l'époque où, jeune agent, Resnick y avait passé six mois. La police de proximité, c'était le terme actuel, même si souvent on ne quittait plus la voiture. Autrefois, cela signifiait faire ses rondes à pied, seul, les yeux grands ouverts, le casque sanglé, inquiet de ce qu'on allait trouver au prochain croisement.

« On nous respectait, disaient Andy Dawson et les vieux briscards de son espèce. C'est pas comme maintenant. »

Resnick avait d'autres souvenirs. Des soirées où l'odeur douceâtre de l'herbe les étourdissait à l'instant où ils pénétraient dans la pièce, de jeunes hommes au visage dur venus de la cité de Hyson Green qui les regardaient dans les yeux, puis pissaient sur leurs chaussures en leur disant qu'il pleuvait.

Aujourd'hui, c'étaient des gosses âgés de douze ou treize ans qui leur faisaient des doigts d'honneur et les invitaient à niquer leur mère, avant de s'enfuir en pédalant à la même vitesse insouciant, qu'ils soient chargés de livrer une galette de crack ou d'aller chercher une brique de lait pour leur grand-mère à l'épicerie.

Tant de changements. Tant de choses immuables.

Martin Picard vint le chercher dans le hall : costume gris à fines rayures bleues, chemise ciel, nœud de cravate impeccable. Les cheveux récemment coupés, brossés et peignés : l'image même du jeune inspecteur principal promis aux plus hautes fonctions.

Une fois de plus, Resnick se sentit vieux et miteux.

« Café, Charlie ? C'est votre truc, si je me souviens bien. »

Il y avait une cafetière à piston sur son bureau, des tasses en porcelaine. Pas grand-chose d'autre. Un ordinateur portable, un téléphone mobile. Une pochette grise ouverte, des passages surlignés en vert ou en rouge ici et là, des annotations dans la marge.

« Votre participation, Bledwell Vale, c'est une excellente idée, j'ai tout de suite approuvé. Connaître le coin, c'est important. Mais ce n'est pas tout, j'aimerais que vous vieilliez au grain, que vous vous assuriez qu'on a la situation bien en main. »

Il se carra dans son fauteuil avant de poursuivre.

« La petite Njoroge, c'est une jeune femme intelligente, ne vous méprenez pas. Une fonceuse. Et justement, ce serait dommage qu'elle

en fasse trop, qu'elle accorde à cette affaire plus d'importance qu'elle n'en mérite. Si vous voyez ce que je veux dire, conclut-il avec un sourire complice.

– Je n'en suis pas sûr, en fait.

– Enfin, Charlie. De quoi s'agit-il, après tout ? Une femme morte et enterrée depuis plus longtemps qu'elle n'a vécu. Soit le coupable est décédé, soit il végète dans une maison de retraite, atteint de la maladie d'Alzheimer ou de démence sénile, voire les deux à la fois. Il suffit de prendre un peu de recul pour se rendre compte que ce n'est pas grand-chose, rien du tout. Si la direction régionale ne craignait pas qu'il y ait une enquête sur la manière dont la police a géré cette fichue grève, nous n'aurions jamais hérité de ce dossier. Il serait allé aux branleurs des Affaires non élucidées qui l'auraient traîné comme un boulet jusqu'à la retraite. »

Il se pencha en avant, les coudes sur le bureau.

« Une enquête sérieuse, bien sûr, mais discrète. Inutile de faire de vagues. Si vous ne trouvez rien au bout d'une bonne semaine, pas de piste valable, soyez prêt à laisser tomber. Et si, après toutes ces années, cette affaire n'est jamais résolue, personne n'en fera une maladie. Ce ne sera ni la première ni la dernière fois. »

Il indiqua la tasse de Resnick.

« Encore un peu ? »

Celui-ci secoua la tête. Bien que d'aspect prometteur, noir et riche, le café était aqueux et insipide. Décevant.

Catherine Njoroge avait passé la matinée à mettre en ordre l'enquête en cours et à transmettre les dossiers et les informations nécessaires aux personnes concernées. Les jumeaux n'avaient toujours pas éprouvé le besoin de parler, mais il était peu probable qu'ils parviennent à maintenir ce silence très longtemps. Ensuite, si l'un des deux se révélait coupable, ou les deux, ce que, tout bien pesé, elle était portée à croire, son équipe – son ancienne équipe – n'aurait qu'à les regarder s'accuser l'un l'autre et à compter les points. C'était ce qui se passait, en général.

L'enquête sur la mort de Jenny Hardwick serait basée ici, à Radford Road, où elle bénéficiait d'un accès à HOLMES 2, la base de données centralisée du ministère de l'Intérieur, utilisée pour coordonner et échanger les informations concernant les crimes les plus

graves, mais il y aurait un avant-poste à Worksoy, dans le nord du comté, où se trouvait le siège de la police locale. Après une série d'e-mails et plusieurs appels sans réponse, Catherine avait réussi à joindre le divisionnaire et avait reçu sa bénédiction : on lui fournirait une pièce à Potter Street, avec un sergent pour répartir les tâches et collecter les résultats, et au moins un réserviste auxiliaire si nécessaire.

Lorsqu'elle avait demandé si on pouvait mettre à sa disposition d'autres policiers, son interlocuteur s'était montré beaucoup moins enthousiaste : elle n'était pas sans savoir que les officiers expérimentés étaient une denrée rare, du fait des réductions d'effectifs à l'échelon national.

Elle insista néanmoins et ils parvinrent à un accord. Seraient affectés à l'enquête deux jeunes agents, Alex Sandford et Robert Cresswell, des bleus ou guère mieux, et le sergent John McBride. Le directeur adjoint serait heureux de la rencontrer dès son arrivée.

Apprenant que Resnick était là, elle vint le trouver et lui proposa de déjeuner avec elle.

« Le café du New Art Exchange, Charlie. Vous connaissez ? »

Il n'y était jamais allé.

« Ça va vous plaire. Bon et pas cher. Et vous n'êtes pas obligé de regarder les œuvres d'art si vous n'en avez pas envie », ajouta-t-elle avec un sourire.

Ils s'assirent à une table au milieu de la salle, entre le comptoir et la vitre. De sa place, Resnick voyait derrière Catherine les voitures qui défilaient sur le boulevard et la procession des piétons. À l'époque où il avait découvert ce quartier, les seuls visages non blancs étaient antillais. Une dizaine d'années plus tard, ils venaient d'Inde, du Pakistan, du Bangladesh ou, comme Catherine, d'Afrique. Aujourd'hui, ils étaient originaires de pays que Resnick, en dépit de ses racines polonaises, aurait été bien en peine de situer sur une carte. La Moldavie. La République de Macédoine. Le Turkménistan.

Quant à la Géorgie, jusqu'à récemment, ça ne lui évoquait que Ray Charles et « Georgia on My Mind ».

Plus on vieillissait, plus on était censé trouver le multiculturalisme menaçant, avait-il lu quelque part. Pourtant, s'il ne pouvait pas dire qu'il l'avait adopté, il ne le trouvait certainement pas menaçant, à l'exception des incursions occasionnelles de la mafia d'Europe de l'Est.

Le multiculturalisme avait même accompli des miracles en ce qui concernait la gastronomie anglaise.

Son poulet au curry avec des patates douces, des aubergines et des gombos était très épicé et très bon. Catherine, quant à elle, dévorait son *dahl* à la coriandre fraîche, servi avec des petits pains plats appelés *rotis*.

Non seulement bon, mais pas cher, avait-elle dit. La combinaison idéale aux yeux de Resnick. Ce qui lui fit penser qu'il devrait parler à Catherine des frais de transport.

« Comment s'est passé votre rendez-vous avec Picard ? » demanda-t-elle.

Il s'interrompit, un morceau de patate douce piqué sur sa fourchette.

« Il veut que je sois une main ferme. Une influence modératrice, quelque chose dans ce goût-là.

– Et vous êtes censé modérer quoi au juste ?

– Oh ! je n'en sais rien... Votre exubérance naturelle, peut-être, ajouta-t-il avec un sourire. Au cas où vous seriez tentée par la chasse aux gros titres, la course à la gloire.

– Vous plaisantez ?

– J'aimerais bien. »

Elle secoua la tête.

« Picard, Hastings, nos chefs bien-aimés, la dernière chose qu'ils veulent, c'est qu'on remue le passé. Ils préféreraient mille fois que tout reste à sa place, mort et enterré. Y compris Jenny Hardwick. »

Elle déchira un morceau de *roti* pour saucer le fond de lentilles dans son assiette.

« Picard, il n'a pas joué de rôle dans la gestion policière de la grève ? »

Resnick secoua la tête.

« Trop jeune. Hastings, ce n'est pas impossible, mais non, j'en doute.

– Vous, en revanche, vous y étiez.

– Comme vous le savez.

– Vous dirigiez un réseau d'espions.

– Je vous laisse la responsabilité de vos paroles.

– Vous transmettiez vos rapports au siège. Comment déjà ? Au NRC.

- Je faisais mon travail.
- Et aujourd’hui ?
- Est-ce que je vais présenter mon rapport à Picard ? À Hastings ?

Leur répéter des secrets ?

- Oui ?
- Est-ce vraiment nécessaire de poser la question ?

– Non, non, Charlie. Pardon. C’est seulement que... après ce que vous avez dit, cet entretien, j’avais besoin d’être sûre de vous. »

Il soutint son regard.

« Si vous ne l’êtes pas, on en reste là. Sans rancune.

– Charlie, non. »

Un instant, elle laissa sa main sur la sienne.

« Oubliez ce que j’ai dit. Il n’y a pas de souci. C’est le stress. D’autant plus que c’est moi qui suis venue vous chercher, vous vous souvenez ? »

Avant de partir, ils firent le tour de la galerie principale : une exposition consacrée aux femmes photographes du Moyen-Orient.

Un cliché en particulier retint l’attention de Resnick, son regard comme aimanté : le portrait d’une vieille Iranienne, tenant une photo encadrée de son fils, tué pendant la guerre entre l’Iran et l’Irak. Le portrait du jeune homme présenté au spectateur et, derrière, sa mère, le visage de marbre et les yeux fixant l’objectif : fière et accusatrice, refusant d’oublier.

Le poste de police était un bâtiment de brique, solide, municipal, un peu en retrait de la rue ; de petites fenêtres rectangulaires alignées au premier et au deuxième étage, une utilisation plus généreuse du verre sous le toit en pente. Une volée de marches menait à l'entrée à gauche, une rampe blanche, un auvent, des portes en verre armé ; le blason de la police du Nottinghamshire fixé au mur.

Ils avaient fait le trajet jusqu'à Worksop dans une voiture banalisée, Catherine au volant. La circulation sur l'autoroute ni meilleure ni pire que d'habitude. Le soleil et le ciel dégagé prometteurs en début de matinée avaient cédé la place à un gris neutre. Sur le siège passager, Resnick était satisfait de pouvoir se détendre et de regarder cette route qu'il avait souvent prise, à l'époque de la grève des mineurs et après.

Il y avait une femme. Une femme qu'il avait rencontrée pendant la grève, une assistante sociale avec qui Resnick, alors divorcé depuis peu, avait eu une liaison brève et grisante, qui l'avait laissé abasourdi quand elle s'était interrompue presque aussi vite qu'elle avait commencé. Même aujourd'hui, des années après, le simple fait de penser à elle le fit frémir, comme s'il avait touché par inadvertance un fil électrique dénudé ou une autre peau.

« Ça va, Charlie ?

– Oui, pourquoi ?

– Vous avez sursauté, c'est tout. Comme si vous aviez vu un fantôme.

– C'est peut-être le cas. »

Au nord de l'embranchement de Chesterfield, ils bifurquèrent vers l'est, sur l'A619, avant de rejoindre Mansfield Road qui les conduisit jusqu'à la ville.



La pièce qu'on leur avait attribuée se trouvait au dernier étage, au fond du bâtiment. Vue sur le parking, avec le prieuré et la campagne au-delà. Des bureaux, des chaises, un seul ordinateur, deux téléphones, une imprimante, de la poussière dans les coins, le calendrier de l'an passé au mur. Derrière la porte, un chevalet de conférence avec des feuilles A1 en équilibre précaire, dont les coins inférieurs se recroquevillaient. Catherine hochait la tête. Elle comptait sur un tableau interactif. Au moins. Manifestement, elle devrait revoir ses attentes à la baisse.

John McBride les avait retrouvés à l'accueil. Le directeur adjoint était au commissariat de Sherwood Lodge et espérait les saluer plus tard.

McBride avait la quarantaine bien sonnée et les cheveux prématurément gris. Un accident, où le véhicule qu'il poursuivait – un 4 × 4 volé – avait fait un tonneau, lui avait laissé une claudication discrète mais permanente et l'air d'en vouloir à la terre entière. Ce qui s'aggravait encore si Partick Thistle, l'équipe de Glasgow, avait perdu le week-end précédent.

« Je vais dire aux gars que vous êtes arrivés. »

Bien qu'il n'ait pas fait de long séjour à Glasgow depuis des lustres, il avait gardé une pointe d'accent qui évoquait son Maryhill natal.

Une fois tout le monde réuni, McBride s'assit le dos à la fenêtre, dans le siège rembourré avec des accoudoirs en cuir, la chaise la plus confortable. Mettant Catherine au défi de tenter de le déloger. Son territoire, son château : il était ici chez lui, pas eux, les frimeurs venus du sud du comté.

Les jeunes agents, les gars comme il disait, ils ne comptaient pas.

Aussi fin qu'un lévrier, Alex Sandford était déjà un coureur de semi-marathon aguerri et il s'entraînait dès qu'il avait une minute pour une vraie compétition : il rêvait de faire le marathon de Londres d'ici à trois ans, deux s'il avait de la chance, et celui de New York l'année suivante.

Plus âgé de seulement un an ou deux, Rob Cresswell avait étudié un semestre à l'université avant d'entrer dans la police. Il s'était également essayé à la gestion de supermarché et à la vente automobile, mais là, il semblait avoir trouvé sa place, avoir eu un déclic. Ou pas.

Une fois les présentations faites, Catherine demanda à Sandford de

mettre le chevalet au milieu, s'arma de marqueurs et souleva la couverture pour révéler la première page blanche.

« Servons-nous-en, puisqu'il est là. »

En rouge foncé, elle nota les initiales JH au centre.

« Jenny Hardwick, disparue juste avant Noël 1984, âgée de vingt-sept ans, son corps retrouvé récemment, à l'arrière du 20 Church Street, à quelques rues de chez elle, Station Row. Cause du décès : un ou plusieurs coups à la tête. Il y a près de trente ans, un sacré bout de temps. Avant votre naissance, Robert et Alex, si je puis me permettre.

– Et la vôtre, boss ? demanda McBride.

– Je marchais à peine, même si ça ne vous regarde pas », répliqua Catherine, mais avec le sourire.

McBride resta impassible.

« Donc, la première chose, c'est de nous faire une idée de la victime aussi précise que possible. Les gens qui la connaissaient à l'époque, la famille, les amis. Elle avait un mari, Barry, qui a la soixantaine aujourd'hui et vit à Chesterfield. Trois enfants, Colin, Mary, Brian, la trentaine tous les trois. Les deux premiers, nous avons leur adresse, mais pas celle de Brian. »

Tout en parlant, elle ajoutait les noms sur la page au feutre bleu.

« Alex, reprit-elle, pour que McBride ne reste pas le centre d'attention et impliquer les autres, après la famille immédiate, où va-t-on chercher ? Qui veut-on voir ? »

Sandford rougit un peu, bafouilla.

« Les voisins, les amis ?

– Et ?

– Le site. Le lieu où on a trouvé les ossements.

– Exactement. Qui vivait là à l'époque ? Et ce n'est pas tout. L'extension sous laquelle le corps a été enterré, quand a-t-elle été ajoutée : à la même époque ou plus tard ? Ceux qui se sont chargés du travail exercent-ils encore ? Ou les gens qui habitaient là l'ont-ils construite eux-mêmes ? »

Elle fit deux grands points d'interrogation violets.

« La nana a été officiellement déclarée disparue, intervint McBride. Il y a dû y avoir une enquête au moment des faits. »

Catherine hocha la tête.

« J'y venais. Charlie, vous étiez en poste là-bas à l'époque, pas loin, en tout cas. Vous en savez plus que moi à ce sujet. »

McBride marmonna dans sa barbe quelque chose que personne ne comprit.

Aussi brièvement que possible, Resnick expliqua comment son groupe fonctionnait pendant la grève.

« Naturellement, nous avons entendu des choses sur ce qui avait pu se passer. Des rumeurs. Des on-dit. Elle avait une liaison. Il la battait. Mais, à ma connaissance, c'était surtout dans l'imagination des gens. Aucune raison d'y ajouter foi sans preuve.

« Et John a raison. Il y a eu une enquête. Discrète. Locale. Et pas assez de recherches, étant donné ce qu'on a appris récemment. Mais avec tout ce qui se passait à l'époque – l'agitation, la présence policière, toutes ces allées et venues –, une femme disparue qui avait peut-être simplement décidé d'aller voir ailleurs, c'était de la petite bière.

– L'enquête, fit McBride. Vous disiez seulement locale...

– Keith, Keith Haines. Le flic du village. Il vivait là-bas, à Bledwell Vale. Du moins, jusqu'à ce que la situation devienne vraiment tendue. Il a eu ses vitres brisées plusieurs fois et il a déménagé, mis un peu de distance. Ici, en ville. Après ça, aller chez les gens, les interroger, ce ne devait pas être simple, comme vous pouvez l'imaginer. Mais mon impression – de deuxième ou troisième main, certes –, c'est qu'il a fait de son mieux. »

Catherine se tourna vers McBride.

« Il a dû écrire un rapport. On pourrait le retrouver. »

Un léger sourire se dessina sur le visage du sergent.

« On peut essayer.

– Et Haines lui-même ? Charlie, vous avez une idée ? »

Resnick secoua la tête.

« Dans les trente-cinq ans à l'époque, je dirais. Ça lui ferait la soixantaine aujourd'hui. Il est peut-être toujours dans le coin, mais...

– Mais il est peut-être six pieds sous terre, compléta McBride.

– Il va falloir qu'on le trouve, décréta Catherine, écrivant le nom du policier avec une fioriture. Il va falloir qu'on trouve beaucoup de choses. »

McBride allait dire quelque chose, mais il se reprit. Il toussa et se racla la gorge à la place. Qu'elle mène le jeu comme ça lui chante, pour l'instant, en tout cas.

« Sergent ? Vous désiriez ajouter quelque chose ?

– Non, boss. »

Un grognement plus qu'une réponse.

« Très bien. Charlie et moi, nous filons à Chesterfield pour parler à Barry Hardwick. Vous pouvez vous charger de gérer les choses ici ? Répartir les tâches entre Alex et Rob ?

– Ça devrait aller, boss. Je vais faire de mon mieux. »

Au lieu de partir immédiatement, Catherine fit signe à Resnick d'attendre, prit un paquet de cigarettes dans son sac et en alluma une, le coude appuyé sur le toit de la voiture. Il ne savait même pas qu'elle fumait.

« Il a mal où, Charlie ?

– McBride ?

– Je suis trop jeune pour lui donner des ordres, c'est ça son problème ? Trop noire ?

– C'est peut-être sa manière d'être.

– Avec tout le monde ? »

Resnick haussa les épaules.

« Je ne devrais pas être aussi susceptible, c'est ça ?

– Ce n'est pas ce que j'ai dit.

– Vous ne dites pas grand-chose, Charlie. Vous n'aimez pas prendre parti.

– J'ignorais qu'il y avait un parti à prendre.

– Non, vous avez raison. »

Elle s'éloigna de la voiture, tira une dernière fois sur la cigarette avant de l'écraser sous sa chaussure.

« S'il y a un problème, c'est le mien, c'est à moi de le régler. D'une façon ou d'une autre. Maintenant, allons jeter un coup d'œil à ce fameux clocher tors. »

Levant la tête vers le bâtiment, elle aperçut McBride à l'une des fenêtres du dernier étage, qui regardait en bas.

Une pluie fine s'était mise à tomber.

On la voyait de loin, à travers une brume de pluie et de nuages bas, la flèche de l'église St Mary and All Saints, au centre de la ville. Elle était vrillée, presque à quarante-cinq degrés, et présentait un dévers de trois mètres.

« On raconte que le maréchal-ferrant de Bolsover mettait des fers aux sabots du diable, mais qu'il a tellement enfoncé le clou que le diable a bondi par-dessus l'église et s'est agrippé au clocher pour ne pas tomber. C'est comme ça qu'il l'aurait tordu.

– C'est tout ce que vous avez trouvé ? s'esclaffa Catherine.

– Attendez, j'ai mieux. Il y a un mariage à l'église, la promise s'approche de l'autel, en blanc des pieds à la tête. Et pour une fois, c'est une vraie jeune fille. Elle n'a même jamais été embrassée. Lorsque le bruit court qu'une vierge va se marier ici, à Chesterfield, le vieux clocher est tellement surpris qu'il se tord pour la voir.

– Oh ! Charlie, pitié ! »

Resnick riait aussi.

« Il est resté comme ça depuis. Il attend qu'une autre vierge s'avance jusqu'à l'autel. D'ici là, il ne reprendra pas sa place. »

Catherine secoua la tête.

« Et la vraie raison ? Il doit bien y en avoir une ?

– Selon certains, on aurait utilisé du bois vert pour la construction, selon d'autres, trop de plomb sur le toit. La vérité, c'est que personne ne sait.

– Un peu comme nous, alors. »

Ils arrivèrent à la hauteur de l'église et tournèrent dans Saltergate. La pluie, qui n'était jamais devenue plus forte, avait à présent presque cessé. Hardwick habitait à quelques rues, après le Barley Mow, un pub.

« Avec un peu de chance, on en saura bientôt un peu plus. »

Après avoir frappé et sonné plusieurs fois, ils essayèrent chez les voisins. Une vieille dame apparut à une fenêtre au premier étage, le visage ridé, les cheveux permanentés.

« C'est Barry que vous cherchez ? Parce qu'en général il rentre à peu près à cette heure.

– Du pub ?

– Mon Dieu, non. Du jardin ouvrier. Qu'il neige, qu'il pleuve ou qu'il vente, il y va tous les jours. »

Environ cinq minutes plus tard, il arrivait sur un vieux biclou : veste de grosse toile – sans doute celle qu'il portait autrefois à la mine –, casquette, croquenots, pantalon attaché aux chevilles par de la ficelle. Encore vigoureux, il avait l'air en forme pour un homme de plus de soixante ans. En tout cas, il était assez agile pour passer la jambe par-dessus la selle, soulever le vélo, le monter sur le trottoir et l'appuyer contre le mur.

« Vous êtes de la police, pas vrai ? Ça faisait un bail que j'attendais votre visite ; depuis que l'enquête du coroner a été ouverte et ajournée. Mais il y a eu qu'un jeunot boutonneux qui est venu me poser quelques questions sur Jenny, l'histoire de la famille, ce que je savais de sa disparition. Que dalle, que je sais. Comme vous, je suppose. »

Se tournant vers sa bicyclette, il entreprit de détacher la fourche et la pioche fixées à la barre transversale.

« Il vaut mieux rien laisser traîner dehors, si on veut pas se le faire piquer. »

Il les examina l'un après l'autre.

« J'imagine que vous n'êtes pas venus m'annoncer que le corps allait nous être rendu pour l'enterrer convenablement ?

– Non, répondit Catherine. Pas encore, je le crains. »

Il soutint son regard un instant.

« Alors, mieux vaut rentrer. »

La maison était petite, mais rangée : des chaussures alignées dans l'entrée exigüe, des casseroles dans l'égouttoir à côté de l'évier ; pas ce qu'on aurait pu attendre d'un type qui vivait seul, songea Resnick. Si c'était bien le cas.

« Je vais faire chauffer de l'eau, dit l'homme, se débarrassant de sa veste. Asseyez-vous au salon. »

Au-dessus de l'étroite cheminée, une photographie encadrée de

Barry Hardwick en compagnie de trois enfants, deux garçons et une fille, l'air heureux, souriants. À côté, une jeune mariée ; la fille de la photo devenue grande, Hardwick vêtu d'un costume de location à son bras, rayonnant de fierté.

Aucune photo de Jenny.

Le thé, lorsqu'il arriva, était noir et fort. Comme on s'était contenté d'agiter le lait devant lui, songea Resnick. Une tasse en guise de sucrier. Hardwick se servit deux cuillères et après une courte hésitation, une troisième.

« Ça donne soif, le jardinage. Surtout à cette période de l'année. Pas que je me plaigne.

– Ça occupe », dit Resnick.

L'autre hocha la tête.

« Sinon, le temps peut être long.

– Vous vivez seul ? demanda Catherine.

– Mon garçon passe de temps en temps. Colin, le grand. Il reste pour la nuit, parfois le week-end. À part ça, rien que moi, oui.

– Votre intérieur est bien tenu. »

Un sourire éclaira son visage.

« Margaret, deux maisons plus loin, elle me fait un brin de ménage. Et moi, je m'arrange pour qu'elle ait toujours des fruits et des légumes. Elle vient une ou deux fois par semaine, la poussière, un coup d'aspirateur, une chemise ou deux à repasser. Échange de bons procédés. »

Il but une gorgée de thé.

« Colin, dit Catherine, on a une adresse à Derby.

– Elle n'a pas changé.

– Et Mary, elle est en Irlande ?

– Oui, ça fait un moment. »

Il jeta un regard vers la photographie au-dessus de la cheminée.

« Elle a rencontré son mari quand il travaillait dans le coin. Elle est partie avec lui. À côté de Galway. Des gosses, maintenant, deux. Un garçon et une fille.

– Et Brian ? »

Hardwick se tortilla sur sa chaise.

« Brian, faut comprendre. Il a toujours été un peu difficile, à l'école et tout. Renvoyé de classe, les bagarres. »

Il baissa la tête.

« Je pense... Je pense que ça a été plus dur pour lui... quand Jenny a... disparu... Parce c'était le petit dernier, peut-être, j'en sais trop rien. »

Il passe la main sur son visage.

« À vrai dire, je ne l'ai pas revu depuis le mariage, le mariage de Mary. On s'est engueulés. Il avait bu et il divaguait sur Jenny, sa maman, comme quoi tout était de ma faute, que je l'avais fait fuir.

– C'est ce qu'il croyait ? demanda Catherine. Qu'elle était partie, qu'elle avait quitté la maison ?

– Bien sûr, c'est ce qu'on croyait tous. Quand les choses se sont calmées. Quand on a eu le temps de réfléchir.

– Et Brian vous accusait ?

– Oui.

– Pourquoi, à votre avis ? »

Hardwick la regarda.

« C'est ce qu'il croyait.

– Mais pourquoi ? Je suppose qu'il avait une raison ?

– Je vous l'ai dit, il avait bu. La plus grande partie de la journée, jusqu'en début de soirée. Bien sûr, qu'il m'accusait, qu'est-ce qu'il pouvait faire d'autre ?

– C'était irrationnel, alors ? demanda Catherine. Des divagations provoquées par l'alcool ? Il n'y avait rien de vrai là-dedans ? Vous ne l'aviez pas poussée à partir ? »

Il prit son temps pour répondre.

« Dans le temps... dans le temps, je pensais, enfin, on pensait tous, la plupart en tout cas, que c'était l'homme le chef, celui qui allait au turbin, qui rapportait l'argent au foyer. L'homme était maître chez lui. Puis il y a eu cette grève, et, d'un coup, travailler, descendre dans cette fichue mine tous les jours, semaine après semaine, mois après mois, ce n'était plus assez. Il y avait les femmes, des gamines parfois, qui nous prenaient de haut et nous disaient qu'on avait tort. Que ce que je faisais, ce que mon père avait fait avant moi, s'échiner comme une bête pour mettre du pain sur la table, c'était mal. »

Il leva rapidement les yeux, puis les détourna.

« Ça me dépassait. On n'était pas en grève, pas ici, pas à la mine où je travaillais, et, soudain, voilà que je me faisais traiter de jaune, de vendu, de tous les noms. Et Jenny, la façon qu'elle avait de me regarder... »



Sa voix s'éteignit.

« Vous vous disputiez ? violemment ? demanda Catherine.

– Non. Pas vraiment. Au début, peut-être, puis pas tant que ça. Il aurait peut-être mieux valu qu'on se dispute. Mais non, elle me regardait comme si j'étais un moins que rien. Elle me méprisait, à la fin, oui. »

Il secoua légèrement la tête.

« Je peux pas dire non plus que c'était sa faute à elle. Pas entièrement. On s'aimait plus bien, à vrai dire. Et faut reconnaître que je buvais plus que de raison.

– Elle désapprouvait ?

– Avant, j'allais boire une pinte ou deux au pub, mais rien de méchant, pas plus qu'un autre. Seulement, quand elle a changé de camp, ça a empiré. »

Il secoua encore la tête, avec plus d'assurance cette fois.

« Si j'avais eu le choix, je serais pas resté avec moi non plus.

– Alors, vous avez pensé que c'est pour ça qu'elle était partie ? L'alcool et vos divergences au sujet de la grève ?

– Quoi d'autre ? »

Catherine jeta un bref coup d'œil à Resnick.

« Il y avait des rumeurs, intervint celui-ci. Comme quoi elle fréquentait quelqu'un.

– Jenny ?

– C'est ce que j'ai entendu.

– Les gens aiment parler. Ça veut pas dire qu'il faut croire tout ce qu'ils racontent.

– Vous ne vous êtes jamais disputés à ce sujet ?

– La grève, il y avait que ça qui l'intéressait. Distribuer des repas. Faire des discours. Agiter le poing devant le piquet de grève. Ça comptait plus que moi. Plus que ses gosses. Je vois pas comment elle aurait trouvé le temps de faire les yeux doux à un autre gars. »

Tout était silencieux. Quelque part dans la maison, le tic-tac d'une horloge.

« Alors, à l'époque, vous pensiez qu'elle était allée où ? demanda Catherine. Quand vous croyiez qu'elle était partie.

– J'en savais fichtre rien. D'abord, j'ai cru qu'elle était chez ses parents, peut-être, à Ingoldmells. Ils étaient encore vivants tous les deux à ce moment-là. Mais pour tout vous dire, au bout de quelque

temps, je m'en moquais. Les deux derniers mois, je la voyais quasiment plus, de toute manière. Et quand elle était là, elle avait une façon de me regarder... Je m'en veux, maintenant qu'on sait ce qui est arrivé, mais, à l'époque, lorsque j'ai compris qu'elle ne reviendrait pas, je me suis senti presque soulagé. »

Il détourna les yeux. Catherine patienta un instant.

« C'est pour cette raison que vous avez attendu près d'une semaine avant de signaler sa disparition ?

– Peut-être. Ouais, ça doit être ça. Ça et Noël qu'approchait.

– Une fois qu'elle a été déclarée officiellement disparue, intervint Resnick, c'est Keith Haines qui a mené l'enquête, c'est ça ?

– Si on peut parler d'enquête.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Oh, pour poser des questions, il posait des questions, c'est sûr ! Il a pris, comment est-ce qu'on dit, des dépositions. Comme ce flic qu'est passé il y a pas longtemps. La mienne. La sœur de Jenny, Jill, elle habitait au village à l'époque. Quelques autres, tous du coin. Il en est rien ressorti, bien sûr. Pas que je lui reproche quoi que ce soit, à Keith. Un type tout seul, alors que le pays était au bord de la révolution, qu'est-ce qu'il était censé faire ? »

Il secoua la tête.

« Personne n'en avait rien à foutre, c'est aussi simple que ça. Et voilà la cavalerie qui débarque, avec trente ans de retard », ajouta-t-il avec un rire sans joie.

Catherine ouvrit son carnet, tourna une page.

« Nous allons parler à Haines, bien sûr. En espérant qu'on pourra retrouver le dossier. Les procès-verbaux de l'époque. Mais je me demandais s'il n'y avait rien que vous souhaitiez ajouter à votre première déposition concernant les circonstances de la disparition ? Simplement pour nous donner, je ne sais pas, quelque chose d'un peu plus concret.

– Les circonstances ? »

Hardwick hocha la tête, se frotta le visage.

« Ben, comme je l'ai dit, c'était un vendredi. Vendredi 21. Je suis rentré du boulot, m'attendant qu'à moitié à la trouver à la maison. Elle était toujours par monts et par vaux, avec elle, on savait jamais à quoi s'attendre. Bref, pas de Jenny, mais Mme Jepson, qui habitait quelques numéros plus loin. C'était pas elle qui gardait les petits

d'habitude, mais Jenny lui avait demandé ce service, parce qu'elle avait eu un contretemps et qu'elle savait pas à quelle heure elle serait là. Peut-être tard, peut-être pas. Et surtout pas de détail sur l'endroit où elle était. Mais passons. Quand je suis rentré, j'ai trouvé les trois mômes en train d'engloutir leurs fayots. Mme Jepson est partie et je me suis dit que Jenny finirait bien par rentrer. Pas plus inquiet que ça. Mais le temps passait et il commençait à se faire tard, alors j'ai demandé à Colin de surveiller les petits le temps que j'aille faire un tour au centre social. Personne ne l'avait vue depuis la veille. Quant à Peter Waites, il était à un meeting quelque part.

« Après, je suis passé chez sa sœur, mais elle non plus, elle l'avait pas vue. J'ai fini par laisser tomber, je suis rentré à la maison et j'ai mis les gosses au lit. En me disant que, d'une manière ou d'une autre, elle serait là le lendemain ou alors elle me donnerait des nouvelles. »

Il haussa les épaules.

« Rien. Des clous. On était à quatre jours de Noël et pour ce que j'en savais, elle s'était fait la malle sans un mot. Pas de coup de téléphone, pas d'explication, même pas une malheureuse lettre. Les gosses, ils étaient dans tous leurs états. Brian pleurait toutes les larmes de son corps. Bien entendu, maintenant, je sais. Je sais pourquoi il y avait pas de lettre, mais à l'époque... »

Il laissa échapper un soupir saccadé. Sa voix était plus calme lorsqu'il reprit.

« Elle avait déjà emballé les cadeaux des enfants. Elle les avait rangés au même endroit que d'habitude, le tiroir en haut de l'armoire, à l'abri des regards curieux. Quand je les ai vus, je me suis dit qu'elle avait prévu, vous comprenez : elle avait pris sa décision. »

Il ferma les yeux quelques instants.

Catherine se leva lentement, imitée par Resnick.

« Merci de nous avoir reçus, monsieur Hardwick. Et d'avoir évoqué des souvenirs qui sont encore douloureux. Nous devons sans doute nous reparler, mais pour l'instant je pense que ce sera tout. En ce qui concerne la dépouille de votre épouse, c'est le coroner qui émettra le certificat pour l'enterrement, après les procédures d'usage. Dans ce genre de cas, normalement, il n'est pas rare qu'on garde le corps jusqu'à la fin de l'enquête afin que la défense puisse ordonner une autopsie indépendante en cas de procès. Mais le coroner fera peut-être une exception pour vous, étant donné le temps qui s'est écoulé. Je

ferai en sorte que vous soyez informé dès qu'une décision aura été prise. »

Quelques minutes plus tard, ils avaient retrouvé l'air humide et frais de la rue.

« Alors, à votre avis ? demanda Catherine, une fois dans la voiture.

– Hardwick ? Je n'en sais rien. Il paraissait sincèrement bouleversé. Quoi qu'il ait pu penser d'elle, ça a dû être dur. Et aujourd'hui, devoir revivre tout ça... À la fin, il était au bord des larmes.

– Vous ne croyez pas qu'il jouait la comédie ? Les larmes ? »

Resnick écarquilla les yeux.

« C'est ce qui vous a semblé ?

– Ça m'a traversé l'esprit.

– Si jeune dans le métier et déjà cynique », dit-il en souriant.

Catherine lui tira la langue et démarra.

« Tu bois un verre ? »

Jenny tourne la tête. Il se tient juste derrière elle : veste de grosse toile, jean, Doc Martens. Souriant. Elle le voit devant la mine depuis quelques matins, en compagnie de ses amis, tout un groupe. Qui rigolent, font les marioles, lancent des pierres. Des gars du Yorkshire, et insolents avec ça.

« Non merci. »

Il y a un tel chahut au centre social qu'elle doit se pencher pour se faire entendre.

« Sûre ?

– Certaine. »

Le sourire s'élargit.

« Une autre fois, peut-être.

– Peut-être. »

Edna Johnson la saisit par le bras.

« Tu les prends au berceau, maintenant ?

– Il peut toujours courir. »

La femme sourit.

« Peter, il aimerait te toucher un mot. »

Waites se trouve dans la pièce à l'arrière qui lui tient lieu de bureau. Des boîtes en fer-blanc vides empilées contre le mur derrière lui, des cagettes de pissenlit et de bardane, des cartons de chips au sel et au vinaigre. Il est assis devant une planche posée sur des tréteaux, encombrée de papiers, de tasses et de verres, d'enveloppes en kraft, de cendriers. Une carte de la région avec des marques à l'encre de couleur.

« Jenny. Entre.

– Je vous laisse causer. »

Lorsque Edna referme la porte derrière elle, le tapage venant de la

pièce voisine s'assourdit.

« Enlève ces papiers de la chaise. Assieds-toi. »

On entend encore Duran Duran à travers le mur, le son distordu. Waites lui tend un paquet de Silk Cut et, quand elle secoue la tête, s'en allume une avec le mégot de la précédente.

« Edna dit que tu as filé un coup de main à la cuisine, ici et là.

– Je fais ce que je peux. Les gosses, tu sais...

– Ne crois pas que ça passe inaperçu. Merci. Le boulot, Edna en a plus que sa part, pas seulement au bureau, car elle est aussi déléguée au comité central. Elle doit assister à des réunions. Ça prend du temps. »

Jenny croise les jambes, tire sur l'ourlet de sa jupe. Elle a l'impression de passer un entretien d'embauche sans savoir exactement pour quel emploi.

« Tu as mentionné tes gosses. Trois, c'est ça ?

– Je me débrouille.

– Mais Barry...

– Barry fait ce qu'il veut. Comme toujours.

– Pas moyen de le convaincre ? Je présume que tu as essayé.

– Il a sa vie et moi la mienne. »

Waites tapote sa cigarette au-dessus d'un verre vide pour faire tomber la cendre.

Jenny croise ses jambes de l'autre côté, tâchant d'ignorer la bride de soutien-gorge qui lui scie l'épaule.

« Plus tu vas t'impliquer, plus tu vas t'attirer des réactions hostiles. On va te regarder de travers, et si ce n'était que ça, ce serait pas bien méchant. Et puis, avec Barry qui continue à travailler... »

Il lui adresse un petit sourire en coin.

« Pas exactement la femme qui soutient son homme contre vents et marées, hein ?

– Je pensais qu'on était content de moi, ici. Mais à t'entendre, on dirait que j'ai mal fait.

– Non. Je veux être sûr que tu sais dans quoi tu t'embarques, c'est tout.

– J'en suis parfaitement consciente, ne t'inquiète pas.

– Tant mieux. Parce que si tu continues à participer, à venir aux piquets de femmes, peut-être qu'à l'occasion tu pourrais faire un ou deux discours...

– Quoi ?

– Il y a beaucoup de femmes en colère, tu le sais aussi bien que moi. Qui n'ont pas peur de crier et de s'exprimer. Quand elles sont en groupe. Mais Edna, pour l'instant, elle est l'une des rares qui a le cran de s'adresser à une foule. Et surtout, elle est capable de se faire entendre.

– Mais je ne peux pas...

– Elle pense que si. Avec un peu d'entraînement. On ne va pas te jeter comme ça dans la fosse aux lions. Tu nous diras quand tu te sentiras prête.

– Eh bien, je ne sais pas... Est-ce que les gens voudront m'écouter ? Surtout avec Barry qui travaille, comme tu le disais si bien.

– On t'écouterait d'autant plus. Mais parles-en avec Edna. Pose-lui toutes les questions que tu veux. Si tu décides de te lancer, elle t'aidera.

– D'accord, fait Jenny en se levant.

– C'est pour la bonne cause. Tu le sais.

– Bien sûr.

– Dis au gars du bar que ton prochain verre est pour moi.

– Une autre fois, répond Jenny en souriant. Il faut que je rentre. »

Si Edna le croit, songe-t-elle, alors, peut-être qu'elle en est vraiment capable. C'est grâce à Edna qu'elle est ici, après tout. C'est en l'écoutant qu'elle a eu envie de se bouger. Et si maintenant, à son tour, elle pouvait convaincre quelqu'un...

Alors qu'elle s'apprête à sortir, elle voit le jeune mineur du Yorkshire qui la regarde à l'autre bout de la pièce. Roux, les yeux sombres. Que lui avait dit sa mère au sujet des roux ?

Il est 17 h 30, l'heure de pointe sur l'autoroute, encore une journée qui s'achève. Resnick fait un appel de phares à la Range Rover qui attend impatiemment pour le doubler et, en réponse au bref remerciement du conducteur, il lève la main. Gentleman de la route.

Il n'a toujours pas été question des frais. Il garde donc le compte du kilométrage et de l'essence. Nottingham-Worksop, Worksop-Nottingham. Pas de voiture non plus, pas à lui. La Volkswagen était à Lynn et, après l'avoir laissée au garage pendant des mois, il l'a vendue ; trop de souvenirs, trop de balades au parc de Bradgate ou à la réserve naturelle de Rutland Water.

Il conduisait une vénérable Vauxhall, empruntée à un ami qui possédait un garage juste après Mapperley Top.

« Elle te lâchera pas, Charlie, tu peux me faire confiance. »

Jusque-là, tout va bien. Mais s'il doit faire le trajet tous les jours pendant quoi... deux semaines ? Trois ? Seulement cinquante-cinq kilomètres, mais quand il y a de la circulation, cela peut prendre plus d'une heure, peut-être une heure vingt. Une perspective peu attrayante. Louer une chambre à Worksop, voilà ce qu'il devrait faire. Un petit hôtel. En note de frais, si possible. Pour la durée de l'enquête.

Il y avait un Travelodge sur la bretelle à l'ouest de la ville, à la jonction de l'A57 et l'A60. C'était McBride qui l'avait suggéré ; il lui avait même montré une photo sur l'ordinateur. En retrait de la route, mais pas assez : à mi-chemin entre la maison de retraite et le foyer pour jeunes délinquants. Depuis la fermeture du restaurant attenant Little Chef, avait-il lu sur le site, le Travelodge mettait à la disposition de sa clientèle des barquettes de petit déjeuner, à savourer dans sa chambre ou sur la route.

Il allait peut-être conduire, tout compte fait.

De toute manière, qui nourrirait le chat ?



« Un service, Charlie, lui avait dit Catherine Njoroge alors qu'il s'apprêtait à partir. La famille qui habitait la maison où on a retrouvé le corps, les Peterson, Howard et... Howard et Megan. Cresswell et Sandford leur ont déjà parlé, ils ont pris leur déposition, mais ça ne serait pas plus mal si vous passiez aussi, histoire de bavarder avec eux. Ils sont à Giltbrook, maintenant, plus ou moins sur votre trajet, il me semble. À moins que vous n'ayez quelque chose de prévu, bien sûr. »

Quelque chose de prévu ? Le journal de 22 heures, c'est sûr, et avant, avec un peu de chance, le second épisode de *MasterChef* de la soirée.

À la vue du panneau annonçant la sortie 26, il leva le pied de l'accélérateur et se rabattit à gauche.

C'était une petite maison mitoyenne à une courte distance de ce qui avait été autrefois un village ; aujourd'hui, grâce à la vaste zone commerciale que le géant du meuble en kit partageait avec Boots, Pets at Home, Starbucks et l'incontournable restaurant Nando's, on avait plutôt envie de parler de banlieue d'Ikea. Il était venu là un dimanche après-midi avec Lynn, qui espérait trouver une robe chez Laura Ashley pour se rendre au mariage d'un collègue. En fait, tout ce qu'ils avaient trouvé, c'était une version moderne de l'enfer, pensait Resnick pour qui le shopping, quand il ne s'agissait ni de CD ni de nourriture, relevait de l'hérésie. Il était prêt à passer des heures à fouiller parmi les bacs de l'Eric Rose's Music Inn, dans la galerie marchande West End Arcade, mais attendre quinze minutes pendant que Lynn examinait une série de robes le mettait au supplice.

Howard Peterson lui ouvrit, l'air un peu gêné dans son tablier de cuisine. Resnick se présenta et lui montra sa carte.

« Je vous en prie... »

Il s'effaça pour le laisser entrer.

« Megan travaille tard cette semaine. Je suis aux fourneaux. Mais je vais pas me plaindre. Il vaut mieux que l'un de nous deux en ait, hein ? Du travail, je veux dire.

– Je ne veux pas vous déranger.

– J'épluchais des patates, c'est tout. Suivez-moi. »

Ils s'assirent à une table ronde en Formica.

« Je viens de faire du thé... »

Resnick secoua la tête, non merci. Pourquoi fallait-il toujours que les gens se précipitent à la cuisine pour faire du thé dès qu'ils voyaient

un policier ?

Un genre de conditionnement, sans doute. Trop de séries télévisées.

Peterson se resservit, versa une larme de lait.

« J'ai dit à vos deux agents tout ce que je savais. Pas sûr d'avoir grand-chose à ajouter. »

Il fit une grimace.

« Quand je pense qu'on a vécu là toutes ces années sans se douter de rien. Sans avoir la moindre idée de ce qu'il y avait en dessous. Ça donne la chair de poule.

– D'après ce que j'ai cru comprendre, l'extension n'était pas toute neuve ?

– Oui, ça datait de l'hiver 1981, 1982. On l'avait construite avec un copain...

– Un copain ?

– Geoff. Geoff Cartwright. On travaillait ensemble à la mine. Megan me tannait pour que je fasse quelque chose au sujet du vent qui s'engouffrait à l'arrière de la maison. Ça soufflait comme c'est pas permis. Une vraie tornade. Un endroit où mettre le lave-linge, vous savez, une buanderie, c'est bien ça qu'on dit ? Pour faire un genre de sas. Et moi, j'avais toujours rêvé d'une serre. Des plantes, des semis, tout ça. Pour finir, ça n'a été ni l'un ni l'autre. Beaucoup de bazar pour pas grand-chose, si vous voulez mon avis. Et à l'époque, on savait même pas... ben... enfin, vous voyez. »

Il secoua la tête.

« Ma faute, sans doute, la mienne et celle de Geoff. Les fondations n'étaient pas assez stables. Les dalles qu'on a posées sur la chape, elles étaient pas au même niveau, et les gosses, ils arrêtaient pas de se casser la figure, de se faire mal. Et le pompon, ça a été quand les canalisations ont pété. Je suis descendu un matin avant de partir au boulot et on pataugeait dans vingt centimètres d'eau. Pas que de l'eau, d'ailleurs. »

Il s'interrompit pour boire une gorgée de thé.

« Les Charbonnages ont fini par envoyer quelqu'un. Ils ont réparé les canalisations, au moins. Mais ils ont pris leur temps.

– C'était quand ?

– Novembre. Novembre 1984. Je risque pas d'oublier, sûrement pas.

– Et après ça, c’est vous et Geoff qui avez tout remis en place ?

– Quand on avait une minute. On travaillait encore à la mine tous les deux. Pas de raison d’arrêter. Y aurait eu un vote, je dis pas. Mais là... En plus, il y avait l’emprunt à rembourser, les mioches à habiller, Megan qu’avait qu’un temps partiel le matin, de l’argent de poche plus qu’autre chose. »

Il regarda Resnick comme s’il cherchait une confirmation qu’il avait fait le bon choix.

« À la fin, c’était surtout Geoff. Et qui voulait bien lui filer un coup de main.

– Vous en aviez marre ?

– Ben non, mais on était partis. C’était Noël. Et la grève, ça usait Megan. Ça lui minait la santé. Ses parents, ils avaient une caravane dans le nord du pays de Galles. On était là-bas. Quand on est rentrés, autour du Nouvel An, tout était nickel. Impeccable. Geoff fier comme pas deux. Il aurait jamais pu finir seul, mais, vu la situation, c’était pas ce qui manquait, les types qu’étaient contents d’avoir quelques jours de boulot, payés de la main à la main. Et ils ont fait du beau travail. On n’a plus eu de souci jusqu’à ce qu’on parte.

– Et après vous avez emménagé ici. »

Peterson hocha la tête.

« On n’avait plus trop le choix à la fin. Je me suis inscrit à l’UDM, en 1985. L’Union démocratique des mineurs. Oh, pas que moi, on était un paquet. On pensait que c’était pour préserver nos emplois. Une bonne fois pour toutes. On s’est bien fait couillonner. Le gouvernement, les Charbonnages, ils se sont servis de l’UDM pour baiser les autres mineurs, puis pour nous baiser à notre tour. »

Un petit sourire se dessina sur son visage.

« Au moins, j’ai eu droit à des indemnités. Tout le monde pouvait pas en dire autant. Ça m’a permis d’acheter ça. »

Il jeta un coup d’œil autour de lui.

« Je m’y suis jamais vraiment fait, pour être honnête, mais rester là-bas... Y en a qu’ont la rancune tenace. Oh, ils disent bonjour au pub, demandent des nouvelles de la famille, comment vont la femme, les gosses. Et le lendemain, ils balancent un pavé contre la vitre et peignent “Jaune” en lettres de trente centimètres sur la porte. »

Il soupira.

« Ici, au moins, on est tranquilles. Le royaume d’Ikea. Et pas grand-

chose d'autre, faut bien le reconnaître. Enfin, je vais pas me plaindre. Megan a tout de suite trouvé un emploi. À mi-temps, d'accord, mais c'est mieux que rien. Maintenant que les enfants sont grands, ça suffit. Ça me laisse le temps d'aller à la pêche. D'éplucher les patates.

– Et Geoff ?

– Il s'est tiré, l'enfoiré. Au Canada.

– Un peu plus loin que Giltbrook.

– Ça, c'est sûr. Au début, il donnait des nouvelles. Une ou deux cartes postales. Et aussi une carte de Noël. Mais ça doit bien remonter à vingt ans, maintenant. Il pourrait être n'importe où. Il pourrait être mort.

– Et ces cartes ?

– J'ai rien gardé. J'ai répondu qu'une fois, je me souviens. Je voulais pas qu'on se perde vue, mais vous savez comment c'est.

– Ça ne date pas d'hier, j'en suis conscient, mais vous n'auriez pas son adresse qui traîne quelque part, à tout hasard ? Sur un bout de papier ? Dans un vieux répertoire ?

– Ça m'étonnerait. Mais si vous pensez que c'est important, je jeterai un coup d'œil, on ne sait jamais.

– Merci, je vous en serai reconnaissant.

– Comptez sur moi. »

Il raccompagna Resnick à la porte.

« Sauf votre respect, vous ne devez pas être loin de l'âge de la retraite, vous aussi. Tenir un pub quelque part, un petit commerce, c'est pas ce qu'ils font, les flics, quand ils arrêtent ? Autrefois, c'était comme ça, en tout cas. »

Resnick lui serra la main. Il fit demi-tour et repartit en direction de l'autoroute. *C'était pas ce qui manquait, les types qu'étaient contents d'avoir quelques jours de boulot.* Quelle était la probabilité qu'ils retrouvent ceux qui avaient travaillé au 20 Church Street, il y avait près de trente ans ? Cartwright et allez savoir qui. La pose des dalles, un travail propre et soigné. Ces quelques jours entre Noël 1984 et le 1<sup>er</sup> janvier. La nuit, le chantier devait être désert, ouvert.

Pour l'instant, ils n'avaient pas de véritable mobile, pas de véritable suspect, si on écartait le mari, ce qu'il était enclin à faire. Comme Catherine Njoroge l'avait dit elle-même, ils n'en savaient pas plus sur le meurtre de Jenny Hardwick que sur l'origine de la torsion du clocher de Chesterfield.

Il n'avait pas cessé de penser à elle, ces derniers jours. En tout cas, c'était l'impression qu'il avait. La plupart du temps, elle était là, qui affleurait à la surface de son esprit. De sa peau. Comme s'il n'avait qu'à tendre la main...

C'était à cause de l'enquête, bien sûr. Cette enquête. Faire équipe avec une femme, une affaire importante ; faire équipe avec Catherine Njoroge, même s'il était difficile d'imaginer deux femmes plus dissemblables. Si ce n'est qu'elles étaient toutes les deux de bons flics.

Il se souvint du premier meurtre sur lequel ils avaient travaillé ensemble, Lynn et lui. Lynn, nouvelle dans le groupe, jeune, motivée. Le cadavre sur lequel elle avait manqué de trébucher dans le jardin, à l'arrière d'une maison d'un quartier défavorisé, par ailleurs on ne peut plus banale ; une jeune femme dont les blessures faisaient comme des rubans dans ses cheveux. Le temps que Resnick arrive, le corps était couvert et on ne voyait qu'une chaussure à talon noire, abandonnée par terre, toute neuve.

Lynn se trouvait à l'intérieur, pâle et bouleversée ; lorsqu'il s'était approché d'elle, elle s'était réfugiée dans ses bras, une main pressée contre la bouche de Resnick.

« Il y en a qui pensent que je l'ai fait exprès, lui avait-elle confié plus tard. Une petite dévergondée et culottée avec ça. Se jeter ainsi à la tête du patron.

– Si c'est ce qu'ils pensent, ce sont des idiots.

– Il fallait bien que je fasse quelque chose pour que tu me remarques, non ?

– Je crois que j'y serais parvenu tout seul.

– Mais quand ?

– On avait tout le temps. »

Quelque chose en lui se serra. *Si le monde était à nous, si nous*

avons tout le temps<sup>1</sup>... D'où est-ce qu'il sortait ça ? Un souvenir d'école. Trois ans de vie commune, le double sans elle depuis sa mort.

Il ralentit au rond-point. Il n'avait pas envie de rentrer, de retrouver la maison où ils avaient été heureux, mais il n'existait aucun endroit dans cette ville qui ne soit marqué par leur vie, par le temps passé ensemble.

« De quoi as-tu peur, Charlie ? » lui avait-elle demandé un jour.

La réponse, bien sûr, était : de tout. Des scènes qu'il se jouait dans sa tête. Rentrer un soir et la trouver dans l'entrée, sa valise faite, ses clés à la main. Un billet sur la cheminée, son nom tracé d'une main sûre.

*Mon cher Charlie...*

Mille scènes de départ. En revanche, celle-là, non, jamais.

De l'intérieur de la maison, une pétarade de voiture.

Mais ce n'était pas une voiture.

Pas une voiture du tout.

Quand il fermait les yeux, il la voyait tomber.

Il ne l'avait pas vue tomber.

Le temps qu'il se précipite à la porte, Lynn gisait dans l'allée, les jambes repliées sous elle, un bras étendu. Et le sang coulait, intarissable, imbibant le sol.

Le premier coup de feu l'avait atteinte à la poitrine, près du cœur ; le deuxième lui avait arraché une partie de la mâchoire et déchiqueté le visage.

Resnick se rapprocha lentement du trottoir, coupa le moteur et posa la tête sur le volant, les yeux fermés. Cinq, dix minutes, le temps de reprendre son souffle avant de repartir.

Le chat l'attendait sur le muret de pierre.

À l'intérieur, il se débarrassa de son manteau et parcourut la maison, allant de pièce en pièce.

Fit un café qu'il ne toucha pas.

Enfin, il se rendit au salon pour étudier ses rayonnages de disques et de CD, à la recherche non pas d'une musique apaisante et consolatrice, surtout rien qui pourrait réveiller des souvenirs, heureux ou tristes. Il pensait à un album bien précis : *Live at the Five Spot*, Eric Dolphy et le Booker Little Quintet, New York, 16 juillet 1961. Piste 3. « Aggression ». Seize minutes et quarante secondes.

Resnick au milieu de la pièce, qui écoute et monte peu à peu le

son.

Plus fort, encore plus fort.

Il écoute toujours.

Lorsque le solo de Dolphy arrive, sa clarinette basse qui hurle, râle et se lamente – féroce, intense –, il ne peut plus penser, uniquement ressentir.

Poings serrés, il absorbe la colère de la musique, il la fait sienne, cette explosion bégayante de rage et de douleur.

Lorsqu'elle se tait, les autres bruits de la maison réapparaissent progressivement : le chauffage central qui s'éteint et se rallume, le doux crépitement de l'eau dans les tuyaux, les fenêtres du premier étage qui vibrent quand une voiture passe trop vite ; le chat qui vient se frotter contre ses jambes, affamé.

1. « To His Coy Mistress », poème d'Andrew Marvell (1621-1678).

Le bruit courait depuis des jours. Des semaines. Le gouvernement en avait assez. L'épreuve de force était inévitable. Il fallait donner une leçon aux mineurs, aux syndicalistes. Briser la grève une bonne fois pour toutes. Ils allaient voir qui commandait. Il était question de rencontres à Londres entre des membres du gouvernement, le ministère de l'Intérieur et les Charbonnages. Des rumeurs de rumeurs qui sortaient de nulle part.

À moins de cinquante kilomètres de l'endroit où Resnick était posté, la cokerie d'Orgreave, au sud de Sheffield, était en ébullition. Depuis fin mai, des convois de camions, souvent sous la conduite d'une Range Rover de la police et protégés sur place par les forces de l'ordre, franchissaient le piquet pour charger le coke et le livrer aux aciéries de Scunthorpe, à une soixantaine de kilomètres à l'est.

D'un côté comme de l'autre, il n'était pas question de céder.

Le nombre de mineurs rejoignant la grève augmentait.

Tony Clement, le directeur de la police responsable des opérations dans le South Yorkshire, réclamait toujours plus de renseignements au NRC.

Resnick et son équipe avaient constaté que les actions avaient diminué dans leur secteur pour s'accroître au nord, à Orgreave : une stratégie qui convenait aussi bien à la police du Nottinghamshire qu'à celle du South Yorkshire. S'il devait y avoir une épreuve de force, pensait Resnick, c'est là-bas qu'elle aurait lieu.

Fin mai, à Orgreave, la police montée avait mené un premier assaut. Une phalange de huit chevaux chargeant un important piquet de grève qui avait encerclé une demi-douzaine de policiers à pied. Comme on pouvait s'y attendre, les mineurs s'étaient dispersés rapidement.

Ce n'était qu'un avant-goût des événements à venir.



Le lundi 18 juin, quelque dix mille mineurs, leur nombre grossi par des hommes amenés en car, venant pour certains d'Écosse ou du sud du pays de Galles, s'étaient réunis près de l'entrée de la cokerie et dans les champs alentours. Quatre mille policiers leur faisaient face, tous armés de matraques et beaucoup d'entre eux équipés de boucliers en Perspex, ainsi que vingt-quatre maîtres-chiens et quarante-deux policiers à cheval.

Lorsqu'il regarda les informations du soir, Resnick ne put s'empêcher de penser à une scène du film *Henry V* qu'on leur avait montré à l'école : une succession de volées de flèches qui dessinaient de longs arcs dans le ciel, sifflant comme autant d'oiseaux. Sauf que là, en guise de flèches, c'étaient des bouteilles, des pavés, des roulements à billes, des morceaux de barrière qui s'abattaient sur la police.

Des chevaux qui chargeaient à travers un champ de blé, les cavaliers tenant fermement les rênes d'une main, une matraque tournoyant dans l'autre.

Des hommes terrorisés qui couraient en tous sens.

Des crânes ouverts, des visages ensanglantés.

À la vue d'un policier dominant de toute sa hauteur un mineur accroupi qu'il frappait à coups de matraque comme s'il n'allait jamais s'arrêter, Resnick dut se détourner de l'écran, écoeuré.

« Il faut regarder les choses en face, lui dit plus tard un collègue du Nottinghamshire. Il y en a qui se sont laissé emporter. Des deux côtés, reconnaissons-le. Ils ont perdu le sens de la mesure. C'est un miracle qu'il n'y ait pas eu plus de blessés graves. Qu'il n'y ait pas eu de morts. »

C'est sûrement fini, maintenant. Resnick le pensait et il le dit à son groupe.

Ils vont sûrement se mettre autour d'une table et trouver un accord.

Sûrement...

Des mois plus tard, alors que les feuilles jaunissaient et que l'hiver n'était pas si loin derrière, on ne voyait toujours pas signe de trêve.

Jusque-là, on n'avait toujours pas mis la main sur le rapport de Keith Haines concernant la disparition de Jenny Hardwick. On avait bien retrouvé deux cartons dont les dates correspondaient, détrempés, entreposés dans un sous-sol, leur contenu, proche du papier mâché, parfait pour un atelier de travaux manuels, mais d'aucune utilité pour l'enquête. Si le rapport se trouvait à l'intérieur, il n'y avait aucun moyen de le savoir.

Haines, en revanche, avait été facile à localiser. Il vivait depuis un certain temps au nord de Cambridge, dans les plaines du Norfolk, à deux heures de route de leur quartier général.

« Un genre de petite ferme, si j'ai bien compris, leur avait dit McBride. Des cultures maraîchères. Entre ça et le jardin ouvrier de Hardwick, on va bientôt se croire dans une émission sur le jardinage. »

Sandford et Cresswell s'étaient vu confier la tâche de retrouver les anciens voisins des Hardwick à Bledwell Vale et de prendre rendez-vous avec eux. Ils avaient aussi contacté les membres du groupe de soutien des mineurs et une rencontre était prévue. Le plus jeune fils de Barry et Jenny Hardwick, Brian, était toujours aux abonnés absents, mais l'adresse de l'aîné, Colin, était encore valable et on ne tarderait pas à l'interroger.

Après s'être entretenu avec Martin Picard et le procureur, le coroner avait décidé qu'il n'était pas utile de garder plus longtemps la dépouille de Jenny Hardwick et avait fait savoir à la famille qu'elle pouvait procéder à l'inhumation.

En ce qui concernait Geoff Cartwright, qui aux dernières nouvelles vivait au Canada, dans la province de la Saskatchewan – une vaste étendue de prairie et de forêts, le gros de la population dans le tiers sud, le reste éparpillé ici et là –, on poursuivait les recherches.

Une aiguille, songeait Resnick. Fichue botte de foin.

Catherine s'était montrée polie mais distante lors de la réunion matinale, mutique depuis.

« Ça va ? demanda Resnick comme ils portaient.

– Moi ? Oui, ça va, pourquoi ?

– J'en sais rien, j'avais l'impression... que vous étiez un peu patraque.

– Je vais bien. Très bien. »

Il n'insista pas. Si ce qui la tracassait avait un rapport avec l'enquête, tôt ou tard, elle lui en parlerait. Si c'était autre chose, si cela relevait du domaine privé, alors c'était autre chose, point.

Il se détendit sur le siège passager, ravi de se laisser conduire, libre de rêvasser, de regarder le paysage défiler, qui devenait plat après Peterborough.

À Downham Market, ils s'arrêtèrent prendre de l'essence, puis Catherine alla se garer à l'autre bout de la station-service. Elle sortit se dégourdir les jambes et fumer une cigarette sur la mince bande de pelouse.

D'après la carte, la route suivait le cours de la Little Ouse entre Feltwell Anchor et Burnt Fen. La campagne autour d'eux était sillonnée de fossés d'assèchement, de haies maigrichonnes qui se hissaient à peine au-dessus du sol et de sentiers étroits qui semblaient ne mener nulle part. Un horizon désert, les arbres rares.

« Pas très varié, par ici... »

Resnick hocha la tête. Il avait un collègue, un inspecteur, qui avait emménagé dans la région avec sa famille, pour l'espace, le grand air, les enfants ; des années plus tard, il lui arrivait toujours de se tromper de chemin et de se perdre à deux pas de chez lui.

Au bout de quatre cents mètres, ils se rendirent compte qu'eux aussi avaient raté l'embranchement et ils firent marche arrière, jusqu'à un portail cassé qui semblait donner sur un champ.

Quelques centaines de mètres plus loin, après les ruines de ce qui avait dû être une habitation ou une grange, le sentier s'élargissait pour conduire à un pavillon à toit plat, avec un terrain cultivé derrière. Des serres jumelles qui reflétaient le pâle bleu gris du ciel, le soleil bas et délavé.

« Vous le connaissiez, je crois ? Haines ?

– Un peu. C'était il y a longtemps.

– Vous vous entendiez bien ?

– Sans plus. »

La grève prenant de l'ampleur, ils s'étaient vus quelques fois, presque par nécessité : Haines, du fait de sa position, avait été amené à régler certains incidents locaux, dont Resnick avait été informé par son équipe, jusqu'à ce qu'ils se rencontrent en personne. Le fils de sept ans d'un mineur qui avait critiqué la grève, enlevé par une voiture devant l'école et retrouvé vingt-quatre heures plus tard, errant à l'entrée du village, étourdi, affamé. Une rixe qui avait dégénéré. Un homme qui avait perdu un œil en défendant sa propriété.

« Vous devriez peut-être parler ? Au moins au début.

– C'est mieux si c'est vous. Autant partir sur de nouvelles bases. »

Lorsqu'ils descendirent du véhicule, un héron passa à basse altitude, son lent battement d'ailes distinct dans le silence environnant.

Puis l'ouverture d'une porte, le déclic du portail.

Haines s'approcha, s'appuyant plus lourdement sur sa jambe gauche, une main levée pour les saluer, deux chiens – des labradors noirs, l'un plus âgé que l'autre – sur ses talons.

« Charlie, toujours au turbin.

– Pas tout à fait. »

Explications, présentations.

« Avec Charlie, vous êtes entre de bonnes mains. »

Ils le suivirent à l'intérieur, escortés des chiens qui agitaient la queue, la truffe curieuse.

La pièce était étonnamment grande : quand on entrait, l'espace se dilatait. Il y avait des fauteuils larges aux accoudoirs rembourrés, dont le tissu floral commençait à se faner ; des tables de différentes tailles, encombrées de catalogues de graines, de magazines. Sur le mur du fond, une demi-douzaine d'aquarelles encadrées semblaient s'élever vers le ciel comme un vol de canards.

« Ma femme, dit Haines, suivant le regard de Catherine. C'est elle l'artiste de la maison. Premier prix cinq années de suite au concours de peinture du village. Il a fallu la convaincre de ne plus participer pour laisser une chance aux autres. »

Comme si elle attendait ce signal, elle sortit de la cuisine. Environ du même âge que son mari, la même décennie en tout cas, cheveux gris attachés en un chignon lâche, bras fripés constellés de taches de rousseur, elle portait un tablier à fleurs sur une robe d'intérieur

également à fleurs. Si elle s'assied dans l'un des fauteuils, songea Resnick, elle disparaît.

Quelque chose chez elle l'arrêta, l'obligea à l'étudier avec plus d'attention : un sentiment de familiarité qu'il n'arrivait pas à expliquer.

« Voici Jill, dit Haines, rayonnant de fierté. Artiste, horticultrice, jardinière : tout ce qu'il y a dehors, assez de fruits et de légumes pour nourrir une armée toute l'année, c'est elle. Moi, je passe mon temps assis ici, à regarder les courses automobiles à la télé. Je me lève juste de temps en temps pour donner quelques coups de pioche, creuser une tranchée à l'occasion, soulever un ou deux sacs d'engrais.

– Keith, par pitié. Ne l'écoutez pas, s'il vous plaît. Il raconte n'importe quoi. De la pose, c'est tout. Il travaille, comme tout le monde. On a deux gars du village qui viennent nous aider ponctuellement, mais toutes les corvées pénibles, c'est lui. Bon, vous prendrez tous du thé ? J'ai des scones qui sortent du four. Je m'en occupe le temps que vous vous mettiez à l'aise, puis je vous laisserai discuter. »

C'étaient les yeux, songea Resnick au moment où elle se retournait : petits, vifs, bleu acier. Sa sœur et elle, elles avaient les mêmes yeux.

« Quand la grève s'est enfin terminée, croyez-moi, je n'avais qu'une envie : ficher le camp, expliquait Haines à Catherine. S'installer au village, ça n'aurait pas été facile, Charlie vous le dira, hein, Charlie ? Trop de ressentiments. Partir le plus vite possible semblait la meilleure solution. »

Il sourit.

« Et si je revois jamais un terril de ma vie, je vais pas me plaindre. En fait, j'ai qu'une hâte, c'est qu'ils soient tous recouverts par la végétation. C'est Jill qui a eu l'idée de venir ici. C'est elle qui a la main verte, comme je vous disais. Et après la disparition de sa sœur, aucun signe d'elle...

– Jill et Jenny, s'écria Catherine, comprenant soudain. Elles sont sœurs ?

– Oui, je croyais que vous saviez. »

Nous aurions dû, songea Catherine. Quelqu'un aurait dû le savoir.

« Vous deviez bien connaître la famille, dans ce cas, demanda-t-elle, se ressaisissant.

– Pas tant que ça. Jill et Jenny, elles étaient proches, bien sûr. Elles étaient sœurs, après tout. Et dans un patelin comme Bledwell Vale, on ne peut pas faire deux pas sans se rentrer dedans. C'est ce qu'on pourrait croire, du moins. Mais Jill travaillait à Nottingham, pas toujours à plein temps, mais presque, et Jenny était mariée avec trois enfants. Donc elles étaient pas toujours fourrées ensemble, c'est le moins qu'on puisse dire.

– Jill et vous, vous étiez déjà ensemble, quand sa sœur a disparu ?

– Pas ensemble-ensemble, si vous voyez ce que je veux dire. Jill habitait chez ses parents, chez leurs parents à Jenny et à elle. Puis, au printemps 1984, ils ont acheté une petite maison à côté de Mablethorpe. À Ingoldmells. Son père, il avait des problèmes de poumons et ils pensaient, vous savez, l'air marin... c'est seulement après leur départ que Jill et moi on a commencé à vraiment se fréquenter. Et j'avais dû quitter le village, à cause de l'animosité. Enfin, on me faisait pas toujours la fête chez ses parents non plus. »

Il tourna la tête. Jill venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte, portant un plateau chargé de tasses et de scones tout chauds, de beurre et de confiture de mûre maison.

« Ce n'était pas facile, hein, ma chérie ? De se voir, à l'époque. Avec la grève. Il fallait se cacher un peu.

– Si tu le dis. »

Une légère rougeur aux joues, Jill distribua les tasses et les assiettes.

« S'il vous manque quoi que ce soit, appelez-moi.

– Pourquoi est-ce que vous ne restez pas avec nous ? demanda Catherine. Je vous en prie.

– Oh ! vous savez ce que c'est, déclara Jill en se redressant, reculant. Mille choses à faire. En plus, les histoires de police... »

Elle se tourna vers Resnick.

« Il était tout excité à cause de votre visite. L'occasion de parler du bon vieux temps. »

Resnick fit le sourire de rigueur. Jill sortit et ferma la porte derrière elle.

« Le mari de Jenny, dit Resnick.

– Barry ?

– Vous vous entendiez bien ?

– Pas mal. On se voyait pas tant que ça non plus. Presque jamais, à

vrai dire.

– Mais le fait que vous connaissiez la famille, même un peu, quand on vous a confié l'enquête sur la disparition de Jenny, vous n'avez pas trouvé que ça vous mettait dans une situation délicate ? Que c'était un obstacle, peut-être ? » intervint Catherine.

Haines secoua la tête.

« J'étais sur place. Le flic de service. C'était mon boulot, voilà tout. Et les connaître, je voyais ça comme une aide plus qu'un obstacle. »

Avec précaution, Catherine coupa son scone en deux, le beurra et ajouta un tout petit peu de confiture.

« Votre rapport d'enquête. Pour l'instant, nous n'avons pas réussi à mettre la main dessus.

– À la décharge, sans doute.

– Peut-être pourriez-vous nous en donner l'essentiel. À quelles conclusions en étiez-vous arrivé ?

– Vous avez déjà tous les faits, je suppose ? Les dates, ce genre de chose ? »

Catherine acquiesça.

« Eh bien, l'essentiel, comme vous dites, ce que je pensais, à l'époque, le scénario le plus probable, c'était qu'elle s'était fait la malle. Elle était partie, elle en avait eu assez.

– Et vous pensiez cela parce que... ? »

Il haussa les épaules.

« Jolie femme, encore jeune, intelligente. Ça n'allait pas fort entre elle et Barry : elle, tout feu tout flamme, qui traitait les mineurs de jaunes, et lui qui continuait à travailler. Ils devaient pas se dire beaucoup de mots doux. Sans parler des rumeurs...

– Les rumeurs ?

– On racontait qu'elle avait une histoire avec un des gars du Yorkshire. Après, est-ce que Barry était au courant, c'est une autre histoire. On n'a que sa parole, mais j'ai du mal à croire qu'il n'avait rien entendu.

– Il affirme que non.

– Des fois, quand on n'a pas envie de savoir...

– Et c'était vrai ? demanda Catherine. Elle avait un amant ? À votre avis ?

– Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. Il y avait ce jeune, elle lui avait tapé dans l'œil, on peut pas prétendre le contraire,

trop de témoins l'ont dit. Ireland, il s'appelait Danny Ireland. Un gars de Doncaster. Ou Rotherham, peut-être ? Je devrais savoir, mais j'ai oublié. Rouquin, ça, c'est certain. Mais est-ce qu'il s'est passé quelque chose entre eux, autre chose que ses fantasmes à lui ? Aucune idée.

– Vous avez entendu sa version ?

– À Danny ? Oh oui ! Il était raide dingue d'elle, il l'a reconnu. Sans détour. Il en dormait pas la nuit tellement qu'il rêvait de se la faire. Il avait réussi à lui voler un baiser une fois, mais à part ça, d'après lui, c'était à peine si elle acceptait de lui donner l'heure.

– Et vous l'avez cru ?

– Ces loustics, ils aiment pas admettre qu'ils se sont ramassé une veste. Plutôt le genre à se vanter même quand il s'est rien passé. Mais il pouvait avoir ses raisons pour mentir. »

Il posa sa tasse.

« Ireland, vous avez peut-être eu affaire à lui, Charlie. Ça vous dit quelque chose ? »

Celui-ci secoua la tête.

« A priori, non.

– Aucune possibilité qu'elle se soit enfuie avec lui ? demanda Catherine.

– Il était toujours là, non ? Il était catégorique, il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où elle était et de ce qui aurait pu la pousser à partir, et je l'ai cru.

– Et un acte criminel ? fit Resnick. Avant de conclure qu'elle avait décidé de tout quitter, vous avez dû vous poser la question ?

– Bien entendu. Pas de lettre, rien, même pour les gosses, on était bien obligés de se la poser. Mais qu'est-ce qu'on avait ? Pas de cadavre, aucune trace de violence, de sang, pas de vêtements. Rien.

– Et alors, vous pensiez à quelqu'un en particulier ? »

Haines secoua la tête.

« Pas vraiment. Ce qui était un autre problème. Le mari, c'était le coupable idéal, mais là encore, rien, à part les disputes à cause de la grève, pas de réel mobile.

– Ces disputes, est-ce qu'elles auraient pu dégénérer ? demanda Catherine.

– Possible. Mais encore une fois, hormis quelques gueulantes, il n'y avait pas grand-chose. Il a peut-être agité le poing devant elle une ou deux fois, rien de plus.



– Rien de plus ? Une femme disparaît sans laisser de trace, son mari est suspecté de violences et vous ne vous êtes pas posé plus de questions... »

Catherine qui sentait sa voix monter dans les aigus se reprit. Elle tendit la main vers son thé.

« Si on avait conclu au meurtre à cause d'un ragot, parce qu'un type avait montré son poing à sa bonne femme, lui avait peut-être filé une baffe, il aurait fallu arrêter la moitié des gars du village.

– Sauf que leurs femmes à eux n'avaient pas disparu. »

Haines se pencha vers elle.

« Écoutez, je sais ce que vous pensez. Les violences familiales. Les hommes qui pètent les plombs. On en parle beaucoup de nos jours. Mais non. Je ne crois pas que ce soit ce qui s'est passé. Je ne le croyais pas à l'époque et je ne le crois toujours pas. Même avec ce qu'on sait maintenant sur les circonstances de sa mort. »

Il recula le buste, s'appuya contre son dossier. Le bruit d'un tracteur qui labourait la terre pas très loin de là parvenait jusqu'à eux.

« D'accord, j'avais tort, reprit Haines. On le sait tous, maintenant. J'étais complètement à côté de la plaque. Et c'est pour cette raison que mon rapport, même si vous finissez par le retrouver, il vaut pas tripette. »

Ses yeux allèrent de l'un à l'autre avant de revenir sur la jeune femme.

« J'en suis pas fier, mais c'est comme ça. »

Par la fenêtre derrière lui, Catherine vit Jill se glisser hors de la serre et, après un regard furtif vers la maison, s'éloigner vers le fond du jardin.

« Je sors un instant fumer une cigarette, lança-t-elle, déjà debout. Je ne serai pas longue. Puis on vous laissera tranquille.

– Ce n'est pas la peine... », dit Haines, faisant mine de se lever.

Mais Resnick se pencha vers lui pour retenir son attention.

« Un truc que je voulais vous demander, Keith, ce pauvre gars qui a perdu un œil. Shotter, c'est ça ? »

Jill Haines se tenait à côté de la barrière au fond du jardin, la tête baissée, les épaules rentrées. Catherine se demanda si elle pleurait, mais lorsque la femme se tourna vers elle, ses joues étaient sèches. On devinait néanmoins que les larmes n'étaient pas loin.

Elle sortit ses cigarettes de son sac et en offrit une à Jill, qui refusa. À quelques champs de là, un petit groupe de vanneaux s'envola, hésitant, s'enroula en spirale et redescendit vers le sol.

Catherine garda la première bouffée dans ses poumons, puis expira lentement.

Jill se pencha un peu vers la fumée, comme pour l'inhaler.

« Ça fait combien de temps que vous avez arrêté ? » demanda Catherine.

Un sourire.

« Cinq ans maintenant. Six.

– C'est bien.

– Keith a eu peur. Le docteur lui a montré une radio et il lui a dit tous ces trucs qu'on lisait sur les paquets, c'était sérieux. Du coup, il a arrêté net et il n'en a plus jamais retouché une.

– Et il vous a demandé de faire pareil.

– Ça se comprend. »

Elle tendit la main vers la cigarette de Catherine.

« Juste une bouffée. »

Elle aspira longuement et la lui rendit.

« Pourquoi est-ce que vous faites ça ? Après tout ce temps ? À quoi bon ?

– Vous ne voulez pas savoir ce qui est arrivé à votre sœur ? Connaître le coupable ?

– Je n'en suis pas sûre. »

Catherine ne put masquer sa surprise.

« Essayez de comprendre. Pour moi, Jenny avait démarré une autre vie. Avec quelqu'un ou toute seule. Au bout d'un certain temps... j'ai cessé d'y penser, ça n'avait plus d'importance. Ça peut paraître cruel, insensible, mais... »

Elle reprit la cigarette de Catherine.

« La grève, ça a changé Jenny. Monter sur l'estrade, parler aux meetings, pas seulement ici, partout... Ça l'a rendue insatisfaite. J'avais l'impression que c'était quelqu'un d'autre, quelqu'un que je ne connaissais pas vraiment. »

Elle eut un sourire plein d'autodérision.

« Que je connaissais encore moins. Ça se voyait sur son visage. Bledwell, Barry et les enfants, ce n'était plus assez. Ça ne l'avait peut-être jamais été.

– Et à l'époque, vous avez pensé que c'était pour ça qu'elle était partie ? Parce qu'elle n'était pas satisfaite de son mariage ?

– Oui.

– Rien de plus précis ?

– Comment ça ?

– Barry, il ne lui aurait pas donné des raisons de vouloir partir ?

– Des raisons ?

– Il n'a jamais été violent, par exemple ?

– Avec Jenny ? »

Jill secoua la tête.

« Pas à ma connaissance. En tout cas, Jenny n'a jamais rien dit qui pouvait le laisser supposer.

– Et elle en aurait parlé ?

– Pas facilement, mais si c'était sérieux, oui, il y a des chances.

– Et une liaison ? Elle vous en aurait parlé ?

– Est-ce qu'elle se serait confiée à moi ? Elle pensait que j'étais un peu coincée, Jenny, depuis qu'on était gosses. Alors, non, si elle avait une histoire, elle ne serait sûrement pas venue me trouver. »

Elle regarda au loin. Une mère de cheveux s'était échappée de son chignon. Elle la remit en place.

« Vous lui en voulez encore, n'est-ce pas ?

– C'est l'impression que je donne ?

– Ça a dû être dur.

– Dur pour les enfants. Barry a eu beau faire, il ne s'en sortait pas tout seul. Avec ses horaires, ce n'était pas possible. J'ai essayé de

l'aider comme j'ai pu, mais je travaillais aussi. Et eux, le petit Brian surtout, ils ne comprenaient pas. Heureusement, mes parents étaient installés à Ingoldmells, à ce moment-là. »

Elle sourit.

« Leurs petits-enfants, vous savez comment sont les gens. Ils étaient trop contents de les avoir. Et les gosses étaient mieux là-bas, ça ne fait aucun doute. La plage. L'air marin. Ne pas penser que chaque fois que quelqu'un se présentait à la porte, c'était leur mère qui rentrait à la maison.

– Vous n'avez jamais été tentée de prendre les enfants ? Keith et vous ? »

Un sourire passa sur le visage de Jill.

« Les enfants, les siens ou ceux des autres, ça ne faisait pas partie de ses projets. Ni à l'époque ni plus tard.

– Et ça ne vous dérangeait pas ? »

Elle jeta un coup d'œil vers la maison.

« Une fois qu'il a décidé quelque chose... »

Elle laissa la phrase en suspens. Keith Haines se dirigeait vers elles, Resnick derrière lui.

« Vous n'êtes pas en train de corrompre ma femme, j'espère ? »

Catherine écrasa sa cigarette et ramassa le mégot.

« Il y a une poubelle, indiqua Haines. Près du portail, en sortant.

– Si nous avons d'autres questions à vous poser..., commença Catherine.

– Pas de problème. On ne bouge pas. N'est-ce pas, chérie ? »

Jill sourit. Ils se serrèrent la main.

« Ça m'a fait plaisir de vous revoir, Charlie.

– Pareillement. »

Haines les raccompagna à la voiture.

« La vérité..., j'espère que vous allez la découvrir. Qu'on puisse tourner la page. »

Lorsque Catherine se retourna, Jill se tenait toujours à l'endroit où ils l'avaient laissée, près de la haie, les mains derrière le dos.

Ils roulèrent en silence, les champs succédant aux champs, les granges aux granges, la forme massive de la cathédrale d'Ely se profilant à l'ouest, ses contours brumeux. Au bout de deux kilomètres environ, Catherine mit son clignotant et se gara.

« Je n'ai pas été très efficace, Charlie.

– Vous croyez ?

– Qu'est-ce qu'il nous a dit ? Rien, des détails que nous aurions pu deviner tout seuls et qui tiendraient au dos d'une carte postale.

– Il n'y a peut-être pas grand-chose d'autre.

– Elle a été assassinée, Charlie. Enterrée sous une chape de béton dans un jardin.

– Et personne ne le savait.

– Quelqu'un savait. Il y a bien quelqu'un qui l'a tuée, merde ! »

En soupirant, elle se baissa pour fouiller dans son sac, cherchant ses cigarettes.

« Je suis désolée. Je prends cette histoire trop à cœur, je ne devrais pas. J'ignore pourquoi. Et j'ai vraiment besoin de fumer. »

Ils s'accoudèrent au portail. Ni l'un ni l'autre n'aurait su dire ce qui était cultivé dans le champ.

Le soleil était bas dans le ciel.

« Le peu dont je me souviens, le rapport sur la disparition – j'en ai nécessairement vu passer un exemplaire, à l'époque –, c'est en gros ce qu'il a décrit. Des dépositions, bien sûr, les noms de témoins, des gens interrogés. Mais rien de très précis. En tout cas, rien qui aurait pu l'orienter vers la vérité.

– Et ça leur a suffi ? Une femme part sans laisser d'adresse, salut la compagnie, et tout va bien ?

– On a distribué des photographies à Londres, dans les grandes villes. Transmis son signalement. Il y a eu quelques appels, si je me souviens bien, des gens qui pensaient l'avoir vue. Mais rien de sérieux. Et il ne faut pas oublier que le pays était en ébullition. En tout cas, c'était l'impression qu'on avait.

– Une disparue de plus, une de moins : ce n'est pas comme si on parlait d'un événement réellement important, bien sûr. »

Catherine écrasa sa cigarette à demi fumée. Resnick consulta sa montre.

« Vous avez peur de rater quelque chose, Charlie ?

– Un concert à la bibliothèque de West Bridgford. Le Nottingham Youth Jazz Orchestra.

– Je pensais que c'était pour lire, les bibliothèques.

– C'est la nouvelle stratégie.

– Le téléchargement, Charlie, c'est ça, la nouvelle stratégie. Les

livres électroniques. On lit sur son Kindle ou son téléphone, maintenant. »

Au même moment, le portable de Catherine sonna. Elle le sortit de son sac, se détournant pour regarder le nom de son correspondant et refusa l'appel.

« Le pire, avec cette enquête, c'est qu'on ne rend service à personne, soupira-t-elle en retournant à la voiture. Quelle que soit l'issue. Les gens ont rayé Jenny de leur vie et ils n'ont pas envie de revenir en arrière. Keith Haines, Barry Hardwick et même Jill. À quoi bon remuer le passé ? C'est ce qu'elle pense, ce qu'elle m'a dit plus ou moins. Le corps était mieux là où il était. Enterré, oublié. »

Elle passa la marche arrière et regagna la route.

Il se retrouvèrent à l'embranchement, assez loin des premières maisons, juste avant le lever du jour. Des hommes comme Danny qui campaient dans les champs, d'autres hébergés au village, une dizaine, un peu plus, par groupes de deux ou trois, tête baissée, tapant des pieds pour se réchauffer, conversations assourdies, éclats de rire occasionnels, lueur des cigarettes sur la masse sombre de la haie.

« Qu'est-ce qu'ils foutent ? lance le voisin de Danny. Ils devraient déjà être là.

- Te bile pas, ils seront là bien assez tôt.
- À moins qu'ils aient fait demi-tour.
- Essaie d'être un peu optimiste, pour changer. »

Les autres commencent à se demander tout haut où on va les envoyer. Markham ou Harworth ? Bentinck, peut-être. Ollerton.

« Silverhill, décrète l'un d'eux avec assurance. Putain, j'en mettrais ma main au feu, c'est Silverhill.

- Et c'est où, ce bled ?
- Aucune idée. »

Ils voient les phares, à présent, pâles, orange, qui approchent dans la brume matinale. Trois voitures et un Ford Transit. Vitres ouvertes, cris, salutations échangées. Danny reconnaît Steve, Stevie, il a déjà fait le trajet avec lui. Et Woody aussi. Un sacré numéro, Woody. Un peu barge, mais réglo.

Quelqu'un descend de la voiture de tête et se dirige vers la haie pour pisser. Ce ne sera pas Silverhill, tout compte fait, ce sera Clipstone.

Danny et la plupart des hommes grimpent à l'arrière du Transit.

Pas de siège, sauf à l'avant de la camionnette ; quelqu'un a mis un vieux bout de moquette sur le plancher, mais ils sentent quand même chaque bosse, chaque nid-de-poule. Et ça pue les corps entassés, le pet

ranci et le tabac.

« C'était qui la greluche que tu draguais au centre social ? » demande quelqu'un à Danny.

Celui-ci sourit et l'invite à aller se faire foutre.

Ils le charrient un peu et il se marre, ravi dans le fond, jambes tendues, adossé à la paroi de la camionnette.

« Il serait temps de te caser, gamin. Ça te calmerait un peu, fait observer l'un des hommes plus âgés.

– On peut pas dire que ça t'ait calmé, toi ! réplique un autre. Toujours à courir la gueuse.

– Eh, lâche-moi ! »

Danny pense à la femme du centre social. Et ce n'est pas la première fois. Il y a un truc chez elle, cette manière qu'elle a eu de soutenir son regard quand il lui a offert à boire. Fièvre, mais pas seulement. Et lorsqu'elle est partie, un peu après, s'efforçant de l'ignorer, mais regardant quand même.

Au carrefour d'Ollerton Road, Netherfield Lane et l'A616, le petit convoi ralentit. Des cônes de signalisation les obligent à se rabattre. Des policiers en uniforme barrent la route. Nombreux, avec ça. Danny les voit par-dessus l'épaule du type au volant. Veuillez descendre du véhicule. Permis de conduire. Destination.

« Maintenant, vous faites demi-tour et vous fichez le camp, vous rentrez chez vous. »

Ces flics ne sont pas du coin, c'est évident. Ça s'entend à leur accent. Le conducteur de la première voiture proteste et on lui demande s'il préfère être arrêté.

« Pour quel motif ? J'ai rien fait.

– Le motif qui nous plaira, ducon.

– Le pire, c'est que vous en seriez capables, hein ? »

Comme pour lui donner raison, deux policiers l'attrapent et l'emmènent, bras immobilisés dans le dos.

Ils sont plus nombreux, à présent, et s'approchent de chaque côté de la camionnette.

« Allez vous faire foutre ! » crie Danny, ouvrant en grand les portières du fond.

Il saute, échappant de justesse à une main qui veut le retenir et fonce vers un trou dans la haie. Il escalade une barrière et s'enfuit.

Lorsqu'il tourne la tête, il voit que plusieurs de ses camarades l'ont



imité, partant dans toutes les directions, les flics à leurs trousses. Les deux qui s'étaient élancés à sa suite ont laissé tomber et jurent, furieux d'avoir éclaboussé de boue leurs uniformes.

Danny, qui ne regarde pas où il met les pieds, trébuche sur le sol inégal et s'étale par terre, le torse dans une énorme bouse. Mort de rire, il se relève et repart, priant pour trouver une rivière, un ruisseau ou une ferme avec une pompe dans la cour, histoire de se laver un peu, avant de regagner la route, où, s'il a de la chance, une voiture le prendra en stop et le ramènera à son point de départ.

Resnick se tourna sur le flanc, plissant les yeux pour voir l'heure qu'affichait son réveil dans l'obscurité : 6 h 43. Il pouvait traîner au lit encore une quinzaine de minutes, un peu plus, prétendre que c'était un jour comme les autres. Il se laissa retomber sur le dos, délogeant le chat lové entre ses jambes. Les enterrements, il commençait à en avoir sa claque. Plus que ça. Le dernier en date, Graham Millington, son ancien sergent. Crise cardiaque. Sa femme stoïque, prenant le bras de Resnick, sa main sillonnée de veines bleues. « Il avait beaucoup d'affection pour vous, Charlie, vous le savez ? Il ne l'aurait jamais dit, bien sûr. Plutôt s'arracher la langue. »

Malgré les protestations du pasteur et de quelques-uns des proches du défunt, elle avait tenu à remplacer « Reste avec nous, Seigneur » et « Plus près de toi, mon Dieu » par une sélection de tubes de Petula Clark, et on avait porté le cercueil de Millington jusqu'à sa dernière demeure au son de « The Other Man's Grass (Is Always Greener) ».

Millington vouait un culte à Petula.

L'imaginant qui sifflotait la chanson, Resnick avait dû se détourner pour cacher ses larmes.

*Il avait beaucoup d'affection pour vous, Charlie.*

Mieux valait ne pas y penser, pas trop.

Comme il valait mieux ne pas penser à Lynn. Sauf qu'il y pensait quand même.

Le jour de son enterrement, il avait fait un soleil radieux de l'aube au crépuscule, comme pour le narguer, des grains de poussière dansant devant les fenêtres de l'église, rose, argent et verts. La terre dure et inhospitalière. Les larmes sèches sur son visage avant de tomber. Et le jeune qui l'avait tuée – dix-neuf ans, un gamin pas très futé qui voulait qu'on le respecte – pourrait bientôt bénéficier d'une libération conditionnelle. Ce qui signifiait que Resnick pourrait le

croiser en ville, le voir sur le trottoir d'en face.

Elle avait passé la journée à Londres, Lynn, dans le cadre d'une enquête sur un meurtre, le dernier train de St Pancras. Lorsqu'elle avait téléphoné, Resnick avait proposé d'aller la chercher à la gare.

*Pas la peine. Je prendrai un taxi.*

Trop facile de se le tenir pour dit, de retrouver son fauteuil confortable, Bob Brookmeyer sur la chaîne, un verre de bon scotch à portée de main.

*Pas la peine.*

Il alla à l'évier pour s'asperger le visage, regarda fixement son reflet dans la vitre.

Vêtue d'un tailleur noir, jupe au mollet, cheveux attachés, fleur blanche à la boutonnière, Catherine l'attendait devant la chapelle. Derrière eux, les gens étaient réunis en petits groupes. Des hommes austères dans des costumes empruntés se serrant la main.

Sandford et Cresswell étaient présents, eux aussi, tous les deux un peu mal à l'aise. Des noms à relever, des adresses ; certaines déjà connues et archivées, d'autres nouvelles ; des rendez-vous à prendre.

Barry Hardwick parlait à un homme, le même que lui en plus jeune, Colin, sans doute, une femme mince coiffée d'un chapeau noir à larges bords à son bras. Un peu plus loin, il reconnut Mary, une version boursouflée de la jeune fille sur la photo de mariage, escortée de son époux, un de ces visages typiquement irlandais, ronds, le front large, surmonté d'une épaisse chevelure bouclée. Leur fils adolescent, maussade et gauche, traînait à proximité, ne sachant que faire de ses mains, un coup dans les poches, un coup dehors ; la fille, un an ou deux de moins, la peau tachetée de son, les yeux rivés au sol.

Pas trace de l'autre fils, le benjamin, Brian.

Un groupe de femmes appartenant à la même tranche d'âge, cinq ou six, leur nombre grossissant à vue d'œil – des épouses de mineurs, songea Resnick, ou des veuves –, parlaient avec animation à l'écart, chaque nouvelle arrivante accueillie par des exclamations, des embrassades, des étreintes. Edna Johnson, qui marchait lentement à l'aide de deux cannes, fut la dernière à les rejoindre, chaque pas représentant un effort, son visage plissé par la douleur et la détermination. Resnick, qui l'avait vue descendre du taxi, avait levé la main en guise de salut ; un demi-sourire en réponse. Il s'attendait à la

croiser à l'enterrement de Peter Waites, mais avait entendu qu'elle avait des problèmes de santé, une opération de la hanche ratée.

Catherine avait aperçu Jill Haines un peu plus tôt, en pleine discussion avec le pasteur, tandis que son mari, en retrait, bavardait sans conviction avec quelqu'un qu'elle ne remettait pas. Elle avait parlé à Mary, qui avait accepté de la rencontrer avant de rentrer en Irlande dans quelques jours.

Elle avait pris quelques minutes pour mettre Barry au courant des minces progrès de l'enquête, tandis que son fils Colin écoutait, impatient d'entendre qu'ils avaient du neuf, d'apprendre quelque chose de plus précis au sujet de la mort de sa mère, de savoir à qui il devait en vouloir. Barry, plus calme et résigné. Abattu, pensa Catherine.

Bientôt arriveraient le corbillard et le cercueil contenant les os, puis l'orgue les inviterait à entrer.

Au milieu de la messe, on entendit du bruit à l'extérieur de la chapelle, des éclats de voix, puis la porte s'ouvrit avec fracas. L'homme qui venait de se disputer avec l'un des maîtres de cérémonie lança un juron et franchit le seuil d'un pas mal assuré, trébuchant presque aussitôt, jura encore et se rattrapa au mur du fond.

Des têtes se tournèrent, des langues claquèrent, des murmures s'élevèrent, puis on l'ignora.

Brian Hardwick – la ressemblance familiale ne laissait guère de doute –, en costume déboutonné, la cravate de travers, la chemise hors du pantalon, avança d'une démarche chaloupée et s'assit sur un banc inoccupé.

Le pasteur poursuivit.

De sa place, Resnick avait l'impression qu'il s'était endormi, impression bientôt confirmée par un ronflement intermittent. Pendant le dernier cantique, le jeune homme se réveilla brutalement et se mit à chanter à tue-tête, faux.

La chapelle n'avait pas eu le temps de se vider que Colin attrapait son frère par le revers de sa veste et l'obligeait à sortir, tantôt le poussant, tantôt le traînant sur la pelouse tondue, entre l'allée et la première rangée de tombes.

« Ivrogne, bon à rien, qu'est-ce que tu fous ici ?

– Je t'emmerde ! »

Colin lui balança un coup de poing dans la figure. Brian recula maladroitement, tomba sur un genou et secoua la tête, puis se releva et fonça sur lui en agitant les bras. Colin fit un pas de côté et tendit la jambe, faisant un croche-pied à son frère, qui s'étala de tout son long.

« Espèce de salaud ! disait-il, le bourrant de coups de pied. Ivrogne, poivrot !

– Colin, arrête, non ! S'il te plaît. »

Sa sœur Mary le tira en arrière.

« Elle a raison, intervint Barry, s'approchant à son tour. Laisse-le. »

Colin se dégagea, jeta un dernier regard à son frère toujours par terre et s'éloigna à grands pas entre les tombes. Mary se baissa et sortit un mouchoir en papier de son sac pour essuyer le sang au coin de la bouche de Brian.

« Viens, maintenant, dit son mari d'une voix douce. Viens. »

À terre, Brian Hardwick grogna, immobile.

La première voiture démarra, tandis que quelques personnes se dirigeaient à pied vers le portail.

Resnick aida le jeune homme à se relever, le tirant par les bras. Il le guida jusqu'à un banc entre les arbres.

« Ça va ?

– Est-ce que j'ai l'air d'aller ? »

Resnick ne répondit pas.

« Putain de merde, je vous ai posé une question. Est-ce que j'ai l'air d'aller ?

– Vous faites peine à voir.

– Je vous emmerde !

– Vous faites peine à voir, vous vous êtes coupé la lèvre et vous avez débarqué ivre à l'enterrement de votre mère.

– Elle aussi, je l'emmerde ! »

Resnick dut faire un effort pour ne pas lui coller une baffe. Il se releva sans un mot et rejoignit un groupe de femmes, parmi lesquelles Edna Johnson, qui entouraient Alex Sandford et le taquinaient sans pitié.

« Je disais justement à ce petit gars qu'autrefois tous les flics du comté faisaient au moins un mètre quatre-vingts, lui lança Edna. Sinon, on ne les acceptait pas.

– On veut de la matière grise, aujourd'hui, pas du muscle, rétorqua Resnick.

– Et vous, c'est quoi ? lui fit une des femmes.

– Charlie ? répondit Edna. Un peu des deux.

– Allons bon, vous vous appelez par vos prénoms ? la taquina une autre.

– On a fait connaissance pendant la grève, pas vrai, monsieur Resnick ? Enfin, c'est manière de parler.

– Et quelle manière, Edna ? » s'enquit une troisième, sous les éclats de rire.

Le regard qu'elle s'attira lui signifia que la plaisanterie avait assez duré.

Alex Sandford avait profité de l'occasion pour battre en retraite. Près des voitures, Catherine Njoroge discutait avec Barry Hardwick et sa fille. Rob Cresswell, lui, parlait à un couple, carnet à la main.

« Est-ce que vous auriez le temps de bavarder un peu, Edna ? demanda Resnick.

– Du temps ? J'en ai à revendre.

– Ici ou...

– Ici, ce sera très bien... »

Ils s'installèrent face à l'entrée de la chapelle, Resnick une main sur le coude d'Edna tandis qu'elle s'asseyait précautionneusement.

Un peu plus loin, Brian était recroquevillé sur le banc où Resnick l'avait laissé, un bras traînant par terre.

« Pauvre gosse, soupira Edna Johnson.

– Brian ?

– Dire que c'est le vilain petit canard de la famille, ce serait exagéré, mais il a quand même toujours été dans l'ombre de son grand frère. Barry, il préférerait Colin, c'est évident. Et Mary, bien sûr. Alors, quand sa mère... quand Jenny... »

Elle secoua la tête.

« Je crois qu'il s'en est jamais remis. Penser qu'elle était partie comme ça, qu'elle les avait abandonnés, l'avait abandonné, lui. Quel âge est-ce qu'il avait, à l'époque ? Quatre ans ? Cinq ? Peut-être cinq. Au mieux. Et des années plus tard, apprendre qu'elle a été tuée, assassinée. Ou pire.

– On n'en sait rien...

– Ça n'empêche pas d'imaginer des choses. »

Catherine, qui se dirigeait à présent vers sa voiture, lui adressa un signe de la main.

« Belle femme », nota Edna Johnson.

Resnick ne pouvait qu'acquiescer.

« Quel effet ça fait ? demanda Edna.

– Quoi donc ?

– D'après le petit jeune qui nous parlait, en dépit de toutes vos années d'expérience, c'est elle la chef.

– Trop d'années, Edna, c'est ça le problème. En plus, elle est douée et elle va encore s'améliorer.

– Vous êtes là pour la guider.

– Ce n'est pas comme ça que je vois les choses. Et elle non plus, je suppose.

– Alors, c'est une idiote. »

Resnick ne put retenir un sourire.

« Je peux vous poser une question ?

– Allez-y.

– Quand Jenny a disparu, qu'est-ce que vous avez pensé, au début ?

– Au début ? J'ai cru qu'elle était partie, comme la plupart des gens. Qu'elle en avait eu assez, qu'elle avait pris ses cliques et ses claques.

– Seule ou...

– Ça, je n'en étais pas sûre. C'était un beau brin de fille, Jenny. Et quand elle montait à la tribune, aux meetings, partout, on voyait certains hommes dans le public, eh bien, il n'y avait pas que ses paroles qui les intéressaient.

– Elle en était consciente ?

– Vous avez déjà rencontré une femme qui ne l'est pas ?

– On m'a parlé d'un jeune mineur du Yorkshire...

– Danny, Danny Ireland. Il lui collait au train comme un chien affamé.

– Roux ?

– Oui, un rouquin. C'est ça.

– Vous ne vous êtes jamais demandé si elle était pas partie avec lui ?

– Pour la gaudriole, je dis pas. Il était plutôt beau gosse.

– Mais rien de plus ?

– Je n'y ai jamais cru. Un gamin. Elle n'aurait pas brisé son mariage pour ça. Son foyer. Ses gosses.

- Alors, vous pensiez qu'elle était partie avec quelqu'un d'autre ?
- Ça ne me semblait pas impossible, oui.
- Vous saviez qui ? Vous aviez une idée ?

– Pas vraiment, non. Mais elle avait été un peu partout pendant l'hiver, faire des discours. Le sud du pays de Galles, une fois, je crois. York. Londres. Les responsables syndicaux, les négociateurs : une jolie fille, intelligente, ils étaient pas de bois. Et elle avait changé, Jenny, je le voyais bien. Comme si tout ça l'avait rendue impatiente, lui avait donné envie d'autre chose. Enfin, elle n'était pas la seule. Ça a bouleversé la vie de beaucoup de femmes, cette grève.

– En bien ?

– Au bout du compte, oui, je crois. »

Brièvement, elle effleura la main de Resnick.

« Je ne devrais peut-être pas dire ça, mais quand j'ai su, quand on a retrouvé le corps, ici, j'étais presque contente. Pas de ce qui était arrivé, bien sûr que non ! Mais parce que ça signifiait qu'elle n'avait pas abandonné ses gosses pour suivre un beau parleur en costard qui lui avait fait chatoyer une vie meilleure. Qu'elle n'avait pas laissé ses enfants pour ça. Oui, j'étais contente. Contentée qu'elle ne soit pas devenue ce genre de femme. »

Sur son banc, Brian Hardwick se redressa et s'étira. Il se leva en chancelant, fit quelques pas et retourna s'asseoir.

« Il faut que j'y aille, dit Edna. Un vieil ami m'a proposé de me ramener.

– Ça m'a fait plaisir de vous revoir, Edna.

– Les enterrements. À notre âge, c'est le seul moment où on voit les amis. De moins en moins à chaque fois. »

Ils se saluèrent. Admiratif, il la regarda s'éloigner à pas lents, la tête droite.



Depuis quelques jours, il fait encore noir quand Jenny se lève et descend à la hâte, sort les bols pour le petit déjeuner des enfants, le pain et la confiture pour leur casse-croûte, prépare le sandwich de Barry : elle ne va pas lui refuser ça. De toute manière, si elle s'y aventurait, elle n'y gagnerait que des plaintes et des jérémiades.

Dans l'entrée, elle se donne un coup de peigne, enfle son manteau et ses chaussures. Edna doit déjà être au centre social, en train de faire du thé, de préparer quelque chose de chaud aux gars qui s'apprêtent à partir : des sandwiches au bacon, s'ils ont de la chance. D'où vient le bacon, l'argent pour l'acheter, c'est une question que personne ne pose.

Il y a des boîtes de collecte à chaque coin de rue – pas ici, mais dans les villes, jusqu'à Londres –, des mineurs avec des seaux où les gens jettent des pièces, des billets parfois, et pas que des petits. On raconte qu'il y a des financiers de la City qui mettent des billets de dix livres et même de vingt. Des conducteurs qui klaxonnent au passage pour manifester leur soutien. Encore des dons venant de l'étranger, lui a-t-on confié. De France, peut-être ? C'est ce qu'elle a entendu, en tout cas. Et de Russie ? Est-ce que c'est possible ?

Tous ces gens qui veulent leur faire savoir qu'ils ont raison.

Qui leur disent de tenir bon.

De se serrer les coudes.

S'ils restent unis, ils finiront par gagner...

Edna l'accueille avec un sourire et lui indique une demi-douzaine de pains qui attendent une lchette de margarine. Sur la table derrière elle, une femme pèle patiemment un sac d'oignons pour la soupe du jour, le visage ruisselant de larmes. À l'autre bout de la pièce, la radio joue « Careless Whisper », de George Michael.

Peter Waites passe en coup de vent, jovial, la voix retentissante,

quelques mots échangés avec Edna, à peine un coup d'œil à Jenny, et il est déjà reparti. Le premier des hommes arrive, tandis que deux gars se chahutent au fond, le rouquin et un de ses potes qui se poussent et se bousculent, comme des gosses dans la cour de récréation.

Rigolards.

Jenny tire ses cheveux en arrière et, quand elle relève la tête quelques instants plus tard, il la regarde avec effronterie.

Serrant les lèvres, elle se penche et se concentre sur son travail.

Elle repasse au centre social à l'heure du déjeuner, sert la soupe aux grévistes et revient encore le soir, une fois ses deux derniers couchés. Il y a toujours quelque chose à faire : les courses de la semaine au Cash and Carry, des dons de nourriture à aller chercher au point de collecte central de la chapelle quaker à Mansfield et à répartir en lots familiaux, des sacs de vêtements à trier, des affiches et des tracts pour le stand à côté de l'église St-Peter à Nottingham. Jamais assez de temps, semble-t-il, ni de mains.

Il y a des discussions parmi les femmes, des hésitations : tiendront-elles longtemps comme ça ? Edna Johnson les écoute un moment, juste assez pour qu'elles aient l'impression d'avoir pu vider leur sac, puis, calmement mais fermement, remet les pendules à l'heure. Tant qu'on aura besoin d'elles, d'une manière ou d'une autre, elles se débrouilleront pour continuer. Point.

Une fois de plus, Jenny ne peut s'empêcher d'admirer Edna, sa lucidité, cette manière qu'elle a de toujours dire ce qu'il faut sans en faire tout un plat ; sur l'estrade aux meetings, souvent la seule femme à parler parmi les hommes, devant un public qui boit ses paroles. Avec une pointe d'envie, Jenny se demande si elle aura jamais le cran de l'imiter, en dépit des encouragements de Peter Waites.

Elle rentre, quand, à une rue de chez elle, il se détache de l'obscurité et surgit devant elle. Elle réprime un cri.

« Je voulais pas te faire peur. »

Ses reflets roux illuminés par le réverbère tout proche.

« À quoi tu joues ? »

– On risque de ne pas se revoir. Après ce soir. Je voulais juste te le dire.

– Ah oui ! parce qu'on se voyait jusque-là ?

– La belle étoile, ras le bol. Je rentre au bercail, un vrai lit, des draps. Des potes me ramèneront dès que possible.

– Tant mieux pour toi. »

Elle s'apprête à le contourner et il fait un pas pour lui barrer le passage.

« Alors, je me disais, avant de partir, ce verre que tu m'avais promis...

– Je n'ai rien promis du tout.

– Peut-être. Peut-être pas. »

Il est assez proche maintenant pour qu'elle voie la petite cicatrice sur sa joue, près de la bouche.

« Un baiser d'adieu, alors... »

Lorsqu'il baisse la tête vers elle, elle prend son élan et lui flanque une gifle retentissante, le bouscule avec irritation. Hilare, il s'écarte.

« Une autre fois, poulette, alors ? »

Accélérant le pas, elle rentre chez elle, avec le souvenir de son souffle encore tiède sur son visage.

Le groupe acheva son premier set avec une version tire-larmes de « Jumpin' at the Woodside », le jeune saxo ténor de Londres profitant du tempo pour faire étalage de sa virtuosité et parcourir les gammes à une telle vitesse que le public en avait le mal de mer.

« Quand on joue autant de notes, Charlie, il y en a bien quelques-unes qui doivent être justes, hein ? » dit l'un des habitués, emboîtant le pas à Resnick qui se dirigeait vers le bar.

Ce dernier hocha la tête, paya sa pinte et, ne se sentant pas d'humeur très sociable, l'emporta dans l'arrière-salle, un siège dans un coin tout au fond, quinze, vingt minutes en solitaire avant la reprise.

Deux jours s'étaient écoulés depuis l'enterrement, et, en dépit du nombre d'informations recueillies, ils ne semblaient pas avancer. Catherine Njoroge avait rendez-vous avec Martin Picard au commissariat plus tard dans la semaine, pour lui donner un aperçu des progrès de l'enquête, une entrevue dont elle se serait volontiers passée.

D'après les amis et les voisins des Peterson que Sandford et Cresswell avaient réussi à retrouver, pas mal de personnes avaient aidé Geoff Cartwright à terminer l'extension du 20 Church Street, parfois le temps d'une matinée, d'une journée au maximum. Préparer le ciment, couler le béton. Juste avant Noël, plus personne ne semblait travailler, selon le voisin le plus proche ; puis, d'un coup, tout avait été réglé en deux temps, trois mouvements. Lorsque les Peterson étaient rentrés – du pays de Galles, c'est ça, non ? – tout était nickel.

Les femmes présentes à l'enterrement avaient confirmé les tensions croissantes entre Barry et Jenny, les disputes en public, les mots cinglants, et Jenny qui ne s'en laissait pas conter. Des menaces ? Du classique, rien de plus. Attends qu'on soit à la maison, ce genre de bêtises. Du vent, de la frime. Une fois, Jenny s'était quand même

pointée avec un beau coquart, mais, quand on l'avait interrogée, elle avait affirmé qu'elle s'était pris un coude dans l'œil pendant le piquet de grève.

« Je vous le dis comme je le pense, leur avait confié l'une des femmes. S'il lui a filé une ou deux taloches, c'était de bonne guerre. Il y a des fois où elle le cherchait. Comme pour le mettre au défi : allez, frappe-moi si tu l'oses. Il me faisait de la peine, Barry, même s'il le méritait pas, vu que c'était un jaune. »

« Si Barry lui en avait collé une, elle aurait riposté aussi sec, affirma une autre. Vous vous souvenez de ce petit jeune ? Le rouquin qui la matait. La torgnole qu'il s'est prise, une fois. Et il était tout fier, le gars. Il s'en vantait partout. Quelle andouille, celui-là. »

Le rouquin, Danny Ireland, ils avaient son nom, quelques éléments sur son passé, mais pas grand-chose d'autre. Jusque-là, on n'était pas parvenu à retrouver sa trace. Ils avaient une adresse à Doncaster, une femme avec qui il avait vécu quelque temps à Leeds, un enfant dont il pourrait être le père à Goole. Un passage sur les plateformes pétrolières au large d'Aberdeen. Quelqu'un – peut-être lui, peut-être pas – qui avait postulé pour un emploi sur la liaison Hull-Rotterdam de P & O Ferries. Depuis, en tout cas, il n'avait pas rempli de déclaration de revenus, ne s'était pas inscrit au chômage, n'apparaissait sur aucune liste électorale : mort.

Quelques notes d'avertissement à la trompette dans l'autre salle signalèrent à Resnick que le second set allait débiter. Il terminait son verre lorsque l'homme s'assit en face de lui. La cinquantaine, un visage étroit, des lunettes, des cheveux rares ramenés sur le haut du crâne pour masquer sa calvitie, un imperméable qui n'était plus de première jeunesse.

« Inspecteur Resnick ?

– Plus maintenant.

– Le meurtre de Jenny Hardwick ? Bledwell Vale, vous participez à l'enquête, non ?

– Peut-être.

– On m'a dit que je vous trouverais sans doute ici. Trevor Fleetwood, ajouta-t-il en tendant la main. Je vous offre un verre. Je ne vous retiendrai pas loin de la musique longtemps.

– Une demi-pinte, alors. »

Resnick le regarda se diriger vers le bar. Fleetwood, Fleetwood, il

connaissait ce nom, mais d'où ? Par-dessus le brouhaha des conversations et le ronronnement de la machine à sous contre le mur, il distinguait tout juste les premières mesures de « Moten Swing ».

« On s'est rencontrés une fois, dit Fleetwood lorsqu'il revint avec les boissons. L'opération Énigme. Les cadavres dans le canal : 1996 ?

– 97.

– Bien sûr.

– Je m'en souviens. Vous écriviez un livre...

– *Eaux meurtrières*, je vous en ai envoyé un exemplaire.

– Je me rappelle.

– Qu'est-ce que vous en avez pensé ? »

Pas de réponse.

« Je comprends, avec votre métier, pas le genre de chose que vous avez envie de lire. Vous y avez sans doute à peine jeté un coup d'œil. Mais cette fois, j'ai cru que ça pourrait vous aider.

– Je vous écoute.

– Michael Swann, ça ne vous dit rien ?

– Tout de suite, là, non.

– Le meurtrier de la M6 ?

– Un autre livre ?

– Plutôt une suite. »

Sa curiosité piquée, Resnick but une gorgée de bitter et attendit la suite.

« En 1989, Kim Bucknall, victime d'une agression sexuelle, retrouvée morte dans un bâtiment désaffecté près de la sortie 43 de la M6, juste après Carlisle. Trois ans après, en 1992, Patricia Albright, violée et assassinée, son corps abandonné sur un terrain vague à côté de Fullwood, au nord de Preston, enterré sous des morceaux de bois, une bâche, des gravats. Puis en 1994, Lisa Plackett, viol, anal et vaginal, son cadavre poussé dans un collecteur d'eaux pluviales près de la sortie 21, juste avant Warrington. Michael Swann a été condamné pour les trois meurtres en 1997. Cinq ans plus tard, il aurait écopé de trente ans minimum. Là, il en a pris pour perpétuité, avec une peine de sûreté de vingt-cinq ans. Et la possibilité de faire une demande de libération conditionnelle au bout de vingt ans. Dans trois ans. Encore que je ne parierais pas sur ses chances.

– Et vous suggérez quoi ? Un lien ?

– Jenny Hardwick, comment a-t-elle été tuée ? »

Resnick soutint son regard, silencieux.

Fleetwood esquissa un sourire.

« Si je ne m'abuse, un ou plusieurs coups à la tête portés à l'aide d'un objet lourd. Comme les trois meurtres dont Swann a été reconnu coupable. Chaque fois, il s'est servi de l'environnement pour dissimuler le corps.

– Admettons qu'on oublie la période, car Jenny a été tuée au moins cinq ans avant le premier de ces meurtres, le territoire de Swann, la M6, comme vous le dites vous-même, est assez loin du Nottinghamshire. Beaucoup plus à l'ouest. »

Fleetwood sortit une enveloppe de sa poche.

« Regardez. »

C'était une photo de presse en couleurs, floue sur les bords, mais les détails assez nets pour retenir l'attention de Resnick. Cheveux bruns mi-longs, presque noirs, traits ciselés, yeux bleu-gris : elle aurait pu être la petite sœur de Jenny Hardwick.

« Donna Crowder, dit Fleetwood. Dix-neuf ans. Son corps a été découvert à moins d'une heure de voiture de là où Jenny Hardwick a été enterrée. Frappée à la tête, à demi cachée sous les broussailles et les ronces. Les renards l'ont trouvée les premiers. On n'a jamais arrêté le coupable.

– Quand ?

– En 1987.

– Et vous pensez que Michael Swann l'a tuée ?

– Je pense qu'il les a tuées toutes les deux, d'abord Jenny, puis Donna trois ans après. Et ensuite les autres. J'ai seulement besoin que vous m'aidiez à le prouver. »

Resnick n'avait rien promis à Trevor Fleetwood, sinon, très vaguement, de le tenir au courant. Avant de quitter le pub, il avait appelé Catherine Njoroge à qui il avait donné rendez-vous à Nottingham, le lendemain matin. Au salon de thé Lee Rosy, dans le quartier historique de l'ancien marché aux dentelles, en face du cinéma le Broadway.

Catherine l'écouta sans l'interrompre, buvant son thé à petites gorgées.

« Vous pensez que c'est sérieux ?

– Je pense qu'il aimerait que ça le soit.

– Pour qu'il en tire un autre bouquin.

– Sans parler de la pub que ça lui ferait.

– J'ai consulté son site la nuit dernière, après votre appel. Pas très ragoûtant. Des jaquettes sanguinolentes. Des couteaux, des cordes, des nœuds, des seins nus, des femmes qui hurlent. Vraiment atroce. J'ai recopié quelques titres, attendez... »

Elle déverrouilla son téléphone mobile, alla dans les notes.

« *Sur les traces de l'Éventreur. Intentions maléfiques. Eaux meurtrières. Les Grands Procès du siècle passé.*

– *Eaux meurtrières*, dit Resnick, c'est celui sur les cadavres du canal. L'opération Énigme. C'est là que je l'ai rencontré la première fois. Ça doit bien faire vingt ans.

– Il ressemble à quoi ?

– Le bouquin ? Sensationnaliste, bien sûr, fit Resnick en haussant les épaules. Le genre auquel on peut s'attendre. Sinon... c'était assez juste. Il avait fait des recherches, ça se voyait.

– Il y en a un autre, dit Catherine, regardant son mobile. *Nés pour tuer*. Des entretiens avec des assassins condamnés. L'un d'eux est Michael Swann. Je l'ai téléchargé sur mon Kindle. Le chapitre au sujet



de Swann est l'un des plus courts. Un récapitulatif des meurtres. Quelques trucs sur son éducation, son enfance, mais rien qui sorte de l'ordinaire. Difficile de se faire une idée de sa personnalité.

– Et rien qui laisse penser qu'il y aurait d'autres victimes ?

– Non. Fleetwood lui pose la question de but en blanc, mais Swann nie, bien sûr.

– Est-ce qu'il mentionne Donna Crowder ? Fleetwood, je veux dire ?

– Pendant l'entretien ? Non. »

Un jeune couple entra, des étudiants qui parlèrent à voix basse à l'homme derrière le comptoir et s'installèrent à une table près du mur, ordinateurs portables hors du sac et ouverts avant même d'être assis.

« Personne n'a jamais fait cette suggestion avant ? demanda Catherine. Dans l'affaire Crowder, par exemple. Considéré Swann comme un suspect potentiel ?

– Pas que je sache. »

Catherine arqua le cou et tira en arrière ses cheveux qu'elle n'avait pas attachés aujourd'hui.

« Si on creuse cette piste, Charlie, on change de catégorie. Deux meurtres, des liens possibles avec un tueur en série. Il n'y aura pas moyen de rester discret. Pas une fois que ça arrivera aux oreilles des médias. »

Resnick hocha la tête.

« C'est bien ce qu'espère Fleetwood. Et certainement pas ce que Picard et Hastings avaient en tête. Encore que, si ça détournait l'attention de la grève, ce ne serait sans doute pas pour leur déplaire.

– Si c'est un gros coup, Picard risque de vouloir s'en mêler, de réclamer une place sur le devant de la scène. »

Resnick haussa les épaules.

« Une enquête de cette ampleur, ce ne serait peut-être pas plus mal.

– Eh ! Attendez, Charlie. C'est mon affaire, mon enquête.

– C'est vous qui décidez.

– Alors, avançons, mais sur la pointe des pieds, d'accord ? Ça reste entre nous.

– Compris.

– Vous pourriez jeter un coup d'œil à l'affaire Crowder, voir si les théories de Fleetwood résistent à l'épreuve des faits ?

– Et Swann ?

– Laissons-le tranquille pour l’instant. On lui parlera plus tard, s’il le faut. »

Elle consulta sa montre.

« Mary Connor, je lui ai promis de passer. Pour la tenir au courant de nos progrès. Elle est chez son père à Chesterfield depuis que sa famille est rentrée en Irlande. »

Elle s’était levée, sac à l’épaule.

« On ne sait jamais, ça me donnera peut-être une excuse pour bavarder un peu avec Barry. »

Resnick hocha la tête, indiquant sa tasse et la part de gâteau aux pommes et à la cannelle à côté.

« Je reste ici, je n’ai pas terminé. »

Catherine sourit et lui toucha brièvement le bras au passage.

Le salon de thé se remplissait peu à peu. Deux autres étudiants. Un homme, la trentaine ou un peu moins, assis près de la fenêtre, jean et col roulé, sirotant un expresso, consultant les informations sur son iPad. Au fond, une femme qu’il pensait avoir vue lors de ses rares visites au cinéma du centre culturel en face : cheveux blonds presque aux épaules, fossettes creusant ses joues dès que ce qu’elle écoutait au casque la faisait sourire.

Pour Resnick, c’était justement au Broadway que l’opération Énigme avait débuté. Un soir où Milt Jackson, un joueur de vibraphone du Modern Jazz Quartet, avait fait une rare apparition : Resnick était assis au bord de son siège, impatient, les premières notes de « Bag’s Groove » s’élevant du piano, quand son bipeur l’avait brutalement arraché au spectacle. On avait découvert un corps près des écluses du canal de Nottingham, pas très loin de l’endroit où il rejoignait la Trent. Une jeune femme, manifestement d’Europe de l’Est, mais, hormis ce détail, difficile à identifier : une bague en argent à son auriculaire gauche, une profonde entaille à l’arcade sourcilière droite. Le quatrième cadavre retrouvé dans un canal au cours de ces dernières années. L’opération Énigme. Comme ce qu’on observait à travers l’eau, la vérité était souvent réfractée, jamais tout à fait ce qu’elle paraissait être.

Le livre de Trevor Fleetwood était arrivé en tête des ventes dans la catégorie récits criminels pendant un mois ou deux avant de finir aux oubliettes ; des extraits avaient été publiés par le *Post*, se souvenait

Resnick. Un autre niveau de distorsion, même si, à la base, les faits étaient exacts.

Repoussant sa chaise, il prit le dernier morceau de gâteau entre son pouce et son index, échangea un semblant de sourire complice avec la femme du Broadway et sortit dans la rue. S'il avait de la chance, la pièce qu'on lui avait attribuée au commissariat central serait toujours disponible et on ne lui poserait pas trop de questions au sujet de ce qu'il cherchait sur l'ordinateur.

Le hasard fit qu'Andy Dawson partait lorsque Resnick arriva.

« L'étudiant ? Rien de neuf ? » demanda Resnick.

L'autre secoua la tête.

« Si ça continue, j'ai peur qu'ils ne le débranchent. »

Pauvre gosse, songea Resnick. Un chevalier errant dans un monde sans merci.

Depuis qu'il avait pensé à Milt Jackson et à « Bag's Groove », la mélodie lui trottait dans la tête. La version originelle, qui se trouvait être la première qu'il avait entendue. Miles Davis donnait le thème à la trompette avant de jouer plusieurs chœurs avec seulement la contrebasse et la batterie à l'arrière-plan, car il avait demandé à Thelonious Monk, le pianiste ce jour-là, de se taire pendant ses solos. Une requête que Monk n'avait pas très bien prise. C'était le 24 décembre et il aurait préféré être chez lui, en famille, pas travailler sur la session d'un autre au tarif minimum. Et quand son tour de faire un solo arriva, Monk, encore plus singulier que d'habitude, avait envoyé des petites phrases qui semblaient à dessein aller contre le rythme naturel, la logique du jeu de Davis, ses doigts pressant souvent deux touches en même temps, l'espace entre elles.

Pourquoi joue-t-il comme s'il n'avait pas de bras ? demandait toujours Elaine, l'ex-épouse de Resnick, il y avait très, très longtemps de cela.

Réponse : parce qu'il le peut.

Pourquoi jouer juste quand on peut jouer faux ?

Resnick tapa le nom Donna Crowder et lança le moteur de recherche. Les photographies de presse le frappèrent autant que la première fois. Elle aurait pu être la sœur cadette de Jenny Hardwick ou Jenny elle-même, avec quelques années en moins. Le charme relevé d'une bonne pincée de détermination. Les yeux bleus qui regardaient

franchement l'objectif. Une jeune femme sûre d'elle et de sa place dans le monde.

Trop sûre d'elle, peut-être.

Une histoire qu'il connaissait bien, hélas.

Donna était allée en boîte de nuit à Sheffield avec des amies, elle les avait perdues, avait raté le dernier bus et avait décidé de rentrer en stop à Rotherham.

À peine quinze kilomètres.

On supposait que, quelque part sur son trajet, elle était montée dans une voiture. Tôt le lendemain matin, après avoir appelé les hôpitaux de la région et les amies de Donna, ses parents avaient prévenu la police.

On retrouva le corps trois jours plus tard, dans les fourrés le long du Don, là où la rivière coule presque parallèlement à la route. Hormis le fait que ses vêtements étaient déchirés, il n'y avait pas trace d'agression sexuelle.

En lisant les articles de l'époque, il semblait que son petit ami avait été soupçonné, mais ni lui ni quiconque n'avait été inculpé.

L'affaire attendait toujours une hypothétique résolution.

L'officier chargé de l'enquête était l'inspecteur principal Maurice Rawsthorne de la police du South Yorkshire. Une photographie le montrait en uniforme d'apparat à une conférence de presse, le lendemain de la découverte du corps. Assis entre la mère de Donna Crowder et le sergent Paul Bryant, son numéro deux.

Resnick se souvenait que Rawsthorne était mort sept ou huit ans plus tôt ; en revanche, Bryant était bien vivant et à la retraite depuis peu. Ils avaient brièvement travaillé ensemble, Bryant ayant débuté dans le Nottinghamshire et les deux hommes avaient eu l'occasion de se revoir plusieurs fois au cours de leur carrière. Resnick décida qu'il était grand temps de prendre de ses nouvelles et peut-être de lui apporter un petit quelque chose pour fêter son départ à la retraite.

Ces derniers jours, les affrontements entre forces de l'ordre et grévistes étaient réduits au minimum et Resnick, qui passait son temps à attendre, n'avait pas grand-chose à mettre dans ses rapports. On semblait avoir atteint une impasse.

« Vous êtes toujours en vie, Charlie ? avait fait son chef d'opération. Vous respirez toujours ? »

– Tout juste, monsieur.

– Je commençais à me demander si vous n'aviez pas déserté, rallié les troupes ennemies. »

Le calme avant la tempête.

Puis il y eut un coup de téléphone bref et précis. Il ne reconnut pas la voix immédiatement. Peter Waites. Depuis leur première rencontre au début de la grève, ils s'étaient revus plusieurs fois et, presque malgré eux, avaient appris à se respecter.

« Vous devriez peut-être venir faire un tour ici, Charlie. Il y a eu une embrouille. Sale affaire. Quelqu'un de chez vous, apparemment. Elle est en route pour l'hôpital. »

Elle ?

Diane Conway ?

« Quel hôpital ? »

– Bassetlaw. Près d'ici.

– C'est grave ?

– Elle s'en sortira, si c'est ce que vous demandez. Mais on n'est jamais trop prudent. »

Resnick enfilait déjà son manteau.

« J'arrive. »

Il trouva Peter Waites à côté de trois voitures brûlées, l'une d'elles sur le flanc, transformée en barricade. Le Far West, songea Resnick, les

chariots en cercle. La route était couverte de bris de verre qui craquaient sous ses pieds. Plusieurs des maisons voisines avaient leurs vitres cassées, JAUNE peint en lettres irrégulières sur l'une des portes. Des pavés, des cailloux aux angles émoussés.

La déception évidente sur le visage de Waites.

« Je sais que j'avais promis que ça n'arriverait pas ici, pas tant que j'aurais mon mot à dire. Et voilà. Ça me fait pas plaisir, mais vous aviez raison, même si c'est pas près de se reproduire.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Ça a commencé au pub un peu plus tôt. Deux de nos gars se sont accrochés avec d'autres clients. Les prises de bec habituelles. Si bien qu'à l'heure du changement d'équipe, il y avait foule devant la mine, un piquet comme on en n'avait pas vu depuis longtemps. Enfin, je ne vous apprends rien. La police s'excite, appelle des renforts. Au début, ça criait, ça s'injuriait, mais rien de méchant, jusqu'à ce que quelqu'un lance une pierre qui érafle la tête d'un flic. C'est ce qui a mis le feu aux poudres. Il faut quand même que je vous dise une chose, Charlie, le type qui a jeté cette première pierre, c'était un policier. J'en suis sûr, je l'ai déjà vu. Au premier rang, en uniforme. Sauf qu'aujourd'hui, il était en civil parmi les nôtres, à les chauffer, les exciter, et il a fini par lancer cette satanée pierre. Il aurait pu défigurer un de ses collègues.

– Un policier, vous êtes sûr ?

– Sûr et certain. »

Resnick regarda les voitures, la rue.

« Mais c'était à la mine, là-bas. Ça n'explique pas ce qui s'est passé ici.

– Nos gars sont tombés sur des jeunes du village en redescendant, des petits malins qui avaient foutu le feu à leurs bagnoles. Bien sûr, ils ont voulu se venger. Et quelques instants plus tard, les flics étaient là aussi, deux Transit pleins. Ils arrivaient de partout. C'est comme ça que cette femme de chez vous a été touchée. À la nuque. Un jet de bouteille, selon certains, mais je n'en suis pas si sûr.

– C'est-à-dire ?

– C'est-à-dire que je n'en suis pas si sûr.

– Le policier que vous pensez avoir vu, celui qui a lancé la première pierre, vous le reconnaîtriez ?

– Peut-être bien. »

Resnick secoua la tête. Quel gâchis.

« Keith Haines est dans le coin ?

– Il était là. Mais il n’a pas pu faire grand-chose, une fois que c’était parti.

– J’enverrai un de mes hommes pour l’aider à prendre les dépositions. Vous lui parlerez ? Vous lui répéterez ce que vous m’avez dit ?

– Bien sûr... Mais ça m’étonnerait que ça serve à grand-chose. »

Diane Conway était moins mal en point que ne le craignait Resnick. Il la trouva assise sur son lit, le visage blafard, le crâne bandé, feuilletant un numéro de *Cosmopolitan*.

« Je viens de parler au médecin, lui annonça-t-il. Pas de fracture. Un vrai miracle.

– Dans quelques jours, on me retire ces bandages et je rentre à la maison. C’est ce qu’on m’a assuré, en tout cas. Je vais bientôt pouvoir reprendre le travail.

– Pas question.

– Je ne vais pas rester chez moi à me tourner les pouces, quand même !

– Je veux une lettre officielle disant que vous êtes prête à reprendre le service. En attendant, je ne veux pas vous voir, compris ? De toute manière, en ce qui concerne votre mission actuelle, je crains que vous ne soyez grillée.

– Oui, patron. »

Il s’assit au bout du lit.

« Votre version des faits, il nous la faudra par écrit. »

Avec un peu d’appréhension, elle sortit deux feuilles A4 remplies d’une écriture serrée, qu’elle avait glissées entre les pages du magazine.

Resnick les parcourut une première fois, puis les relut plus attentivement, s’interrompant à plusieurs reprises pour l’interroger, demander des éclaircissements.

« Vous en êtes certaine ?

– Oui, monsieur.

– Un agent en uniforme ?

– Oui.

– Et... »

Il consulta encore son rapport.

« Au moment de l'incident, vous étiez en train de fuir la bataille ?

– J'essayais, du moins.

– Et il vous a frappée combien de fois avec sa matraque ?

– Trois fois. Au moins. Un premier coup quand j'ai trébuché, puis deux alors que j'étais à terre. Après, j'ai dû perdre connaissance.

– Ce policier, vous seriez capable de l'identifier ?

– Je n'en suis pas sûre, monsieur. C'est arrivé très vite et jusqu'au moment où je suis tombée, je lui tournais le dos. Je suis navrée.

– Ce n'est pas grave. »

Cinq jours plus tard, Resnick se tenait devant le chef des opérations.

« L'agent Conway, Charlie. Elle a bien récupéré, il semblerait. Pas de séquelles ?

– Non, monsieur.

– Bien. C'est l'essentiel. Mais c'est la règle du jeu, hein ? Quand on travaille en sous-marin, c'est toujours délicat. Il y a des risques. Ils étaient prévenus, après tout. Et dans ce cas, le policier concerné ne pouvait pas deviner qu'elle était des nôtres. Elle faisait partie d'une foule déchaînée qui jetait des pierres sur les forces de l'ordre. Elle cherchait à éviter une arrestation.

– Il l'a frappée trois fois, monsieur, avec sa matraque. Trois fois au moins.

– Dans le feu de l'action, Charlie. Vous savez ce que c'est. L'emballlement de la poursuite.

– Une jeune femme sans protection, qui fuyait.

– L'égalité des droits, hein, Charlie. Je pensais que vous étiez pour. Pas de traitement de faveur, pour personne.

– L'utilisation de la force, bien au-delà de...

– Charlie, Charlie. Ce sont des choses qui arrivent. Les dommages collatéraux. Laissez tomber. Est-ce que j'ai été clair ?

– Parfaitement clair.

– Très bien. Que cela ne sorte pas d'ici. »

Resnick prit une inspiration.

« Ce sera tout, monsieur ?

– Pour l'instant, oui. »

Il était presque à la porte quand son supérieur le rappela.



« Encore une chose. Dans votre rapport, cette allégation au sujet d'un policier qui aurait délibérément déclenché les hostilités, qui aurait joué les agents provocateurs : réglons ça une bonne fois toutes. C'est une histoire à dormir debout, Charlie. Sortie tout droit d'une imagination enfiévrée. Il y a peut-être quelques électrons libres venus d'autres services, mais aucun n'irait jusque-là, j'en suis sûr. Pour quoi faire ? Il y a assez d'agités du bocal dans la clique à Scargill. Ils n'ont besoin de personne pour nous bombarder de projectiles. »

Catherine reçut l'appel de Mary Connor alors qu'elle quittait la rocade pour se diriger vers l'autoroute. Au lieu de se voir à Chesterfield comme prévu, pouvaient-elles se retrouver à Nottingham ? Elle était venue la veille pour passer la soirée avec une ancienne amie d'école et avait dormi sur place. Elle espérait ne pas avoir téléphoné trop tard, ne pas causer de dérangement à Catherine.

Celle-ci lui assura que c'était parfait. Où était-elle ?

West Bridgford ? Oui, elle connaissait West Bridgford. Le parc sur Central Avenue, près de la nouvelle bibliothèque ? Bien sûr. Elles trouveraient bien un café où se réfugier s'il se mettait à pleuvoir.

Mary l'attendait, assise sur un banc près d'un parterre de fleurs. Un dégradé de nuages gris et le soleil qui n'avait toujours pas percé ; la température cinq degrés au-dessous de la moyenne nationale, ce qui devenait une habitude. Elle portait une veste imperméable, la glissière remontée presque jusqu'au col, un jean délavé et usé, des chaussures qui pouvaient faire office de souliers de marche si nécessaire. Elle était pâle, des cernes noirs sous les yeux.

« Je suis désolée, dit-elle à Catherine, mais ce n'est pas la grande forme, ce matin. Mon amie et moi, on a un peu forcé sur le vin hier soir. En souvenir du bon vieux temps.

– Vous vous connaissez depuis longtemps ?

– La maternelle, pour ainsi dire.

– Elle est de Bledwell Vale, alors ?

– Pas tout à fait. Sa mère était instit à l'école. Elle amenait Nicky – c'est le nom de mon amie – tous les jours. Retford, c'est là qu'elles habitaient.

– Mais vous étiez proches, Nicky et vous, même si elle était la fille de l'institutrice ?

– Surtout en vieillissant, répondit Mary, souriant à ce souvenir. Enfin, en vieillissant, je veux dire à huit ou neuf ans. On était encore des gamines. Nicky venait jouer à la maison après l'école, sa mère passait la prendre quand elle avait terminé de corriger ses copies, de préparer ses leçons et tout ça.

– Huit ou neuf ans. C'est à peu près l'époque où votre mère... à l'époque où elle a disparu.

– Quatre jours avant Noël, dit Mary en hochant la tête. Vous connaissez la chanson “Les Douze Jours de Noël” ? Le douzième jour de Noël, j'ai reçu de mon ami... Pour moi, c'est un peu différent. Le quatrième jour de Noël, ma mère s'est évanouie de la surface de la terre. »

Elle baissa la tête, cachant son visage.

Catherine se rendit compte qu'elle pleurait. Elle posa une main réconfortante sur son épaule, la laissa là un moment, puis la retira lentement. Peu à peu, les larmes cessèrent.

« Pardon, je ne voulais pas réveiller de souvenirs douloureux.

– Non ? Non, sans doute. J'imagine que c'est inévitable.

– Je suis navrée.

– C'est bon.

– Est-ce que vous préféreriez qu'on aille quelque part ? On peut aller boire un café, ajouta Catherine, se tournant vers Central Avenue.

– Non, non, merci. J'aime autant rester ici. Au moins, on ne me verra pas chialer si je recommence. »

Le mobile de Catherine sonna. Elle le sortit de sa poche, jeta un coup d'œil à l'écran et rejeta l'appel.

« Allez-y, prenez-le si vous voulez.

– Rien d'important.

– C'est une calamité, n'est-ce pas ? Ces téléphones. Un avantage aussi, bien sûr. Là où nous habitons, il n'y a pas de réseau. Il faut faire au moins un kilomètre, monter sur une petite colline et agiter le bidule en l'air. »

Catherine ouvrit son sac.

« Ça vous embête si je fume ?

– Pas du tout, j'étais un vrai pompier jusqu'à la naissance de Kevin. Même quand j'étais enceinte, il m'arrivait d'en fumer une à l'occasion. Son père prétend que c'est à cause de ça que Kevin est maigre comme un clou. Il n'a que la peau sur les os.

– Et vous, vous y croyez ?

– Vous rigolez ? Il n’y a pas moyen de lui faire avaler un repas correct, c’est pas plus compliqué que ça. Il joue avec sa nourriture et il ne mange rien. Et ce n’est même pas qu’il est difficile. Sa sœur englutit deux fois plus que lui et elle est toute maigrichonne, elle aussi. C’est peut-être dans, comment est-ce qu’on dit... dans les gènes. »

Catherine garda la fumée dans ses poumons quelques instants, avant d’expirer lentement. Un cortège d’enfants se dirigeait vers l’entrée de la bibliothèque, deux par deux, se tenant la main, sauf les derniers.

« Ils sont mignons, hein ? » fit Mary.

Catherine hocha la tête.

« Vous n’en avez pas ?

– Ça se voit tant que ça ?

– Non, pas vraiment. Enfin, peut-être un peu, admit Mary avec un sourire. Intelligente, professionnelle. Entièrement dévouée à votre travail. »

Catherine sourit à son tour.

« Vous avez oublié hystérique, asexuée, féministe et sans doute lesbienne.

– Je n’ai jamais pensé que vous l’étiez.

– Quoi ?

– Lesbienne.

– Vous êtes l’exception. Même aujourd’hui. C’est ce qu’ils présument. Une femme officier de police, qui veut faire carrière : elle ne peut être qu’homo. »

Un sourire malicieux se dessina sur le visage de Mary.

« Parfois, je me surprends à regretter de ne pas avoir eu ce genre de tendances. Ça évite pas mal d’ennuis, non ? Les hommes, pour commencer. Et les bébés, l’allaitement, les couches.

– En ce qui concerne les bébés, ce n’est pas dit. Mes amies homos consacrent une énergie et un temps fous à essayer de tomber enceintes.

– Par opposition au petit coup vite fait à l’ancienne ? »

Catherine éclata de rire.

« Je suppose que pour la plupart d’entre elles, ce n’est pas envisageable, de toute manière.

– Même en fermant les yeux. »

Catherine rit encore.

« Je ne sais pas pourquoi je parle comme ça. Je ne dois pas avoir complètement dessoûlé. »

Elles regardèrent passer une femme qui tenait en laisse un petit chien dont le ventre traînait presque par terre.

« Je suis désolée, mais je suis obligée de vous demander : quand Jenny, quand votre mère, a disparu, qu'est-ce que vous avez pensé ?

– Sincèrement ?

– Sincèrement.

– J'ai cru que mon père – je sais que je ne devrais pas dire ça, je ne devrais même pas le penser –, j'ai cru que, vous savez, il... je ne sais pas comment le dire...

– Qu'il l'avait tuée ?

– Oh non ! jamais de la vie ! Non, j'ai pensé que, d'une certaine manière, il l'avait chassée.

– Pas littéralement chassée ?

– Non, bien sûr que non. Forcée, plutôt, qu'il l'avait forcée à partir.

– Vous pouvez m'expliquer ?

– C'était tendu entre eux, à la fin. Les derniers mois. En tout cas, c'est l'impression que ça donnait. Le souvenir que j'en ai gardé. De longues périodes de silence, personne ne parlait, et, de temps en temps, ces cris horribles. Des hurlements dans toute la maison. Et la colère. Il se mettait vraiment en colère, mon père. Tous les deux, en fait. Ça montait et ça finissait en général par de la casse, une tasse jetée sur la table ou balancée par terre. Puis l'un des deux, souvent ma mère, sortait en claquant la porte.

« Et lui, il gueulait : c'est ça, fous le camp et ne remets plus les pieds ici ! Il jurait et je fondais en larmes, ce qui ne faisait qu'empirer les choses. Brian et moi, c'était le plus petit, on pleurait tous les deux.

– Pas Colin ?

– Il prenait toujours le parti de notre père. S'ils se disputaient devant nous, après, quand elle essayait de nous calmer, de s'excuser, il refusait de l'écouter. Il ne voulait pas qu'elle le touche ni rien. Il lui a dit plus d'une fois qu'il la détestait. Et elle, elle lui répondait : tu ne le penses pas, Colin, tu ne le penses pas. Mais moi, je crois que si. »

Catherine écrasa sa cigarette. Le soleil, dont les rayons tombaient à l'oblique sur les arbres, commençait juste à percer la grisaille.

« Vous pensiez donc que votre père lui avait dit de ne plus mettre les pieds à la maison une fois de trop.

– Oui. Oui, quelque chose dans ce goût-là.

– Mais vous croyiez qu'elle finirait pas revenir ?

– Oui. Bien sûr. Toujours, je l'ai toujours cru. Ou qu'il y aurait une lettre, un coup de fil, quelque chose. »

Elle pleurait encore, n'essayant même pas de le cacher, cette fois. Quand Catherine voulut prendre sa main, elle la repoussa.

« Ça va, je vais bien, je... »

Elle tira un mouchoir en papier de sa poche et souffla dedans, essuya les larmes sur ses joues.

« Je m'excuse de vous faire subir ça, mais il y a une dernière chose.

– Je vous écoute.

– Quand vous avez cru que votre mère avait pris votre père au mot et qu'elle était partie, est-ce que vous vous êtes jamais demandé si elle ne s'était pas enfuie avec quelqu'un ?

– Un autre homme ?

– Oui.

– Plus tard, peut-être. Quand j'étais plus âgée. Mais à l'époque, non, ça ne m'a même pas effleuré l'esprit.

– Et à ce moment-là, vous avez pensé à quelqu'un en particulier ?

– Non. Pas du tout.

– Ce n'était pas un de leurs sujets de dispute ?

– Un éventuel amant de ma mère ? Non. C'était toujours à propos de la grève, du centre social, des distributions de nourriture, du temps qu'elle y consacrait. Du temps qu'elle aurait dû passer à la maison. Avec lui. Avec nous : “Tes gosses. Tes fichus gosses. C'est un miracle qu'ils sachent encore qui tu es.”

– Et c'est le sentiment que vous aviez ? Que votre mère vous négligeait ? »

Mary hésita.

« Oui, je suppose que oui. »

Catherine marcha avec elle jusqu'à l'entrée du parc sous un ciel plus dégagé. Le soleil était apparu pour de bon.

« À quelle heure est votre vol ?

– Cet après-midi.

– Vous devez être contente de rentrer.

– Oui. Mais vous me tiendrez au courant ? Si vous découvrez... ce qui s'est passé, vous me le direz ?

– Bien entendu, nous vous contacterons, vous et votre famille, dès que nous aurons quelque chose de probant.

– Merci. »

Mary se força à sourire et Catherine eut soudain envie de la prendre dans ses bras et de l'étreindre, mais elle ne bougea pas.

« Une dernière chose. Votre amie, Nicky. Est-ce que je pourrais avoir son adresse ? C'est possible qu'on souhaite lui parler, pour avoir le point de vue de quelqu'un qui connaissait la famille...

– Oui, je suis sûre que ça ne posera pas de problème à Nicky. De toute manière, ça ne peut pas faire de mal. »

Tout ce dont Paul Bryant voulait parler, au début, du moins, c'était du Volkswagen Transporter d'occasion qu'il venait d'acheter.

« Comme neuf, Charlie, pas plus de vingt-deux mille kilomètres au compteur. Un bijou. »

Resnick l'écouta patiemment débiter une liste de caractéristiques, allant du châssis abaissé avec des jantes de Porsche Fuchs à la rallonge extra-longue pour le camping, en passant par les deux brûleurs et le gril du bloc-cuisine.

Resnick était arrivé chez Paul Bryant et sa femme, Barbara, en fin d'après-midi. Leur petite maison se trouvait à huit kilomètres de Sheffield, pas très loin de Hathersage et du Dark Peak. Le camping-car en question trônait devant la maison, dominant les parterres fleuris de toute sa splendeur.

« Tout ce qu'il te demande, Charlie, c'est de hocher la tête de temps en temps et de pousser un grognement appréciatif, lui dit Barbara. Tôt ou tard, il se calmera et vous pourrez passer à des sujets normaux, comme le foot ou le prix de la pinte. »

La plupart des policiers autour de Resnick étaient divorcés. Si le mariage des Bryant avait tenu, c'était en grande partie grâce à la franchise de Barbara, à son humour et à son solide bon sens. Elle-même jeune policière à l'époque où elle avait connu Paul, elle avait démissionné pour faire une formation d'infirmière dès que leur relation était devenue sérieuse. Deux ans plus tôt, elle avait pris sa retraite, quittant un poste d'infirmière-chef au service néonatal du Northern General Hospital de Sheffield. Resnick ne l'avait pas vue plus de cinq ou six fois, mais il la trouvait plus impressionnante à chaque rencontre.

« Bientôt, direction l'Espagne, déclara Paul, s'asseyant dans un fauteuil. On fera halte en France pour se reposer, quelque temps en



Camargue, puis les contreforts de la Sierra Nevada. »

De l'autre côté de la pièce, Barbara leva discrètement les yeux au ciel mais ne pipa mot.

« Et toi, Charlie ? Tu finiras bien par quitter le collier un jour. Et après ? »

Resnick haussa les épaules, paumes ouvertes. Qui sait ?

« Charlie, intervint Barbara, à propos de Lynn, on ne s'est pas revus depuis. Toutes mes condoléances. Ça a dû être terrible, vraiment.

– Merci.

– Et pas facile de reprendre le cours de sa vie après ça.

– Non.

– Mais il le faut. Et tu restes dîner, Charlie. De l'agneau, je suppose que tu n'as pas viré végétarien. Si Paul peut s'arracher à ce fauteuil, il y a de la bière à la cuisine. Ou du thé si tu préfères. »

Il préférerait la bière. Une Oldershaw Great Expectations, du Lincolnshire.

« Pas uniquement une visite amicale, reprit Bryant. C'est ce que tu as dit au téléphone. »

Resnick hocha la tête.

« Donna Crowder, 1987. Tu étais numéro deux de l'enquête, si j'ai bonne mémoire ?

– Oui. C'était Rawsthorne qui la dirigeait. »

Aussi succinctement que possible, Resnick le mit au courant de ce qu'ils savaient sur le meurtre de Jenny Hardwick et lui parla de Trevor Fleetwood et de ses hypothèses reliant les deux crimes.

Bryant écouta avec intérêt, ne décapsulant sa bière qu'à la fin du récit.

« Il n'y a aucun élément, hormis les affirmations de Fleetwood, qui permet de soupçonner Michael Swann ? » demanda-t-il enfin.

Resnick secoua la tête.

« Pour l'instant, non.

– Les victimes de Swann, si j'ai bonne mémoire, elles ont toutes été agressées sexuellement avant d'être tuées ?

– Oui.

– Toutes attaquées de la même manière ?

– Avec une escalade de la violence, oui.

– Dans le cas de Donna Crowder, il n'y avait pas trace d'agression

sexuelle.

– Fleetwood te rétorquerait certainement qu'il y a eu une progression, qu'il a pris de l'assurance, qu'il ne maîtrisait plus son excitation. »

Bryant secoua la tête.

« Je n'en sais rien, Charlie. Ça ne tient pas vraiment la route, à mon avis.

– Peut-être, mais ça fait un moment qu'il explore cette piste. Il a l'air d'avoir fait des recherches, en tout cas.

– Il a trouvé ce qu'il arrangeait.

– Ce qui ne signifie pas nécessairement qu'il se trompe. »

Bryant versa sa bière, prenant garde à bien incliner son verre.

« Tu penses qu'il a raison, alors ?

– Je n'ai pas dit ça non plus.

– Tu ne serais pas venu jusqu'ici...

– Ça faisait une éternité que je ne vous avais pas vus, Barbara et toi.

– Des clous !

– D'accord, la théorie de Fleetwood, je n'y crois pas plus que ça. En même temps, je ne peux pas me permettre de l'ignorer. Je dois au moins l'envisager. Vingt-neuf ans, ça fait un bout de temps et on risque de s'enliser.

– Comme nous, à l'époque.

– Pire aujourd'hui. Trop de gens sont morts, ont déménagé. On peut toujours courir pour les retrouver. Vous, en revanche, votre enquête devait être sur des rails au bout de quelques jours...

– Pour ce que ça nous a aidés.

– Mais vous aviez quand même une idée, une ou deux pistes sérieuses. Nous, que dalle, rien.

– Oh oui... »

Bryant goûta sa bière avec une expression satisfaite.

« Pendant un bon moment, on a cru que c'était le petit ami. Le suspect idéal. La vingtaine, du coin, il avait un casier, rien de méchant, mais un casier tout de même. Wayne, Wayne Cameron. Un nom de cow-boy.

– Wayne Fontana, cria Barbara de la cuisine.

– Eh bien quoi ?

– Wayne Fontana et les Mindbenders, poursuivit-elle, sur le seuil à

présent. Je parie que c'est à cause d'eux. Dans les années soixante, les garçons, si on ne les appelait pas John, Paul ou George, c'était un autre groupe. Il n'y a pas eu trop de Ringo, cela dit. Et maintenant que j'y songe, Fontana, ça doit être après. "Game of Love" ? À moins que ton Wayne n'ait été un peu plus âgé que dans tes souvenirs.

– Tu sais quoi ? Je suis pas sûr que ça change grand-chose.

– Tu veux dire que je devrais... »

Elle indiqua la cuisine. Paul Bryant éclata de rire.

« Ça serait peut-être pas une mauvaise idée, qu'est-ce que t'en penses ?

– C'est bon, vous avez à causer. Entre hommes.

– Tout à fait.

– Je vous laisse. »

Un sourire indulgent et elle disparut.

« Les pavillons, Charlie, c'est pas ce qu'on fait de mieux niveau intimité. Elle entend chaque mot qu'on prononce. »

Resnick rit.

« Qu'est-ce que ça va être dans le camping-car ! »

Bryant leva les yeux au ciel.

« Mais pour revenir à nos moutons, ce Wayne...

– Oui. Eh bien, Donna et lui, ils s'étaient engueulés ce jour-là, une dispute violente, avec des témoins en pagaille. Il était passé chez elle en début de soirée, pensant qu'elle allait sortir avec lui, et il l'avait trouvée sur son trente et un, prête à partir en virée à Sheffield avec ses copines. Et il a disjoncté. Il l'a traitée de tous les noms. Il lui en aurait retourné une si ses amies ne s'étaient pas interposées. Si tu franchis cette porte, tu le regretteras toute ta vie. Mot pour mot. Mais la pauvre petite, sa vie, elle était presque finie. »

Il s'interrompit, leva son verre.

« On l'a interrogé dès qu'on a su qu'elle avait disparu. Et lorsqu'on a retrouvé le corps, on a remis ça, bien sûr. Il a admis qu'il avait bu dans un ou deux pubs du centre-ville, ce qu'on a pu vérifier, plus ou moins. Après ça, il a traîné en voiture avec un copain. On les a vus dans un autre pub un peu plus tard, juste avant la fermeture. Après ça, d'après lui, il est allé se coucher. Il vivait avec son père, la mère était partie depuis longtemps.

– Et le père a confirmé son récit ?

– Il l'avait entendu rentrer, l'heure, il n'aurait pas pu en jurer. Mais

faut dire que ça n'avait pas l'air d'être le grand amour entre ces deux-là.

– Tu as mentionné la voiture d'un copain. Il n'en avait pas ?

– Il empruntait celle de son père à l'occasion. Quand ils se parlaient.

– Et ce soir-là ?

– Le père s'en était servi un peu plus tôt. Wayne pourrait l'avoir prise dans la nuit pour partir à la recherche de Donna. Mais on n'a jamais rien pu prouver.

– Comment est-ce qu'elle a été tuée ?

– Un ou plusieurs coups portés à l'arrière du crâne à l'aide d'un objet lourd. »

Resnick hocha la tête.

« Comme Jenny Hardwick.

– On a dragué la rivière, au cas où l'assassin se serait débarrassé de son arme, un marteau peut-être, ou une barre de fer. On en était encore aux débuts des tests ADN sérieux : un an après, tu te souviens, Charlie, 1988, ces meurtres dans le Leicestershire, c'est la première fois qu'on s'en est servi comme preuve. Mais ça n'a rien donné. On n'avait aucun élément indiquant qu'il l'avait revue après qu'elle était partie à Sheffield en début de soirée.

– Et ce Wayne, il est toujours en vie ? »

Bryant secoua la tête.

« Moins de trois ans plus tard, un carambolage sur l'autoroute. Six dans une Ford Fiesta, deux devant, quatre derrière. Wayne était à côté du conducteur, pas de ceinture de sécurité, cela va sans dire. Tué sur le coup. L'un des quatre passagers à l'arrière a eu le cou brisé, blessures graves pour les autres. Le conducteur s'en est tiré indemne, à peine quelques égratignures. On se demande, des fois...

– Son ange gardien veillait sur lui, cria Barbara de la cuisine.

– Tu écoutes toujours aux portes ?

– Je retourne mes côtelettes, mon cher. On mange dans cinq minutes. Paul, tu ferais mieux de mettre la table.

– Le conducteur, tu disais ? fit Resnick. Juste pour connaître la fin de l'histoire.

– D'autres véhicules étaient impliqués, difficile de savoir qui était responsable de quoi. Dans un premier temps, il a été question de l'inculper pour homicide involontaire, puis on s'est contenté de

conduite dangereuse. Dix-huit mois et retrait du permis. Il s'en est sans doute tiré à bon compte.

– Déjà, il était vivant.

– Il l'est toujours, autant que je sache.

– À table ! Charlie, une autre bière ?

– Il ne vaut mieux pas.

– Sage résolution. Et interdiction de parler boutique jusqu'à la fin du repas, d'accord ?

– De quoi est-ce qu'on est censé causer alors ? De couches-culottes ? »

Elle pivota et lui plaqua un bref baiser sur la nuque.

« On a un peu trop tardé pour ça, chéri. Mais le moins qu'on puisse dire, c'est que tu as essayé, je dois te reconnaître ça. »

« Qu'est-ce que tu en penses, alors, Charlie ? Michael Swann ? Tu vas creuser ? »

Ils étaient sortis pour que Bryant puisse fumer un de ses ridicules petits cigares. Des nuages s'enroulaient autour de la lune, quelques étoiles éparpillées dans le ciel, lointaines, indistinctes.

« Je vais peut-être fouiner encore un peu.

– Hormis les similarités physiques entre les victimes, il n'y a pas grand-chose qui le relie à Donna ni à ton affaire. Sans parler de la distance. Ce n'est pas du tout sa zone. Le Nord-Ouest, c'est ça ? »

Resnick hocha la tête.

« Fleetwood doit avoir une théorie pour expliquer ça, j'en suis sûr.

– Il n'a rien dit ?

– Il ne montre pas son jeu.

– À propos de Swann, tu vas parler au responsable d'enquête ?

– Ça ne peut pas faire de mal. »

Bryant tira une dernière fois sur son cigare avant de l'écraser.

« Tu as quand même aiguisé ma curiosité. Alors, tiens-moi au jus. S'il en ressort quelque chose.

– Je t'enverrai une carte postale en Espagne.

– Charlie Resnick, j'espère que tu ne comptais pas t'éclipser sans m'embrasser, lança Barbara qui les avait rejoints.

– Ça ne me viendrait pas à l'idée.

– Prends soin de toi, grosse bête, dit-elle en le serrant dans ses bras.

– Je ferai de mon mieux. »

Il n'avait pas fait deux kilomètres qu'il avait les larmes aux yeux.  
Le bonheur des autres, c'était parfois une sacrée vacherie.

C'était la deuxième fois que les parents de Jenny venaient les voir depuis qu'ils s'étaient installés à Ingoldmells.

« On devrait être là à midi, lui avait dit sa mère. Dans ces eaux-là. À l'heure du déjeuner. Mais surtout ne t'embête pas pour nous, une tasse de thé, ce sera parfait. Je pense qu'on s'arrêtera sur la route pour manger un sandwich. »

Jenny n'avait pas pu réprimer un sourire. À combien de kilomètres étaient-ils ? Cent vingt ? Deux heures grand maximum, même dans une vieille bagnole déglinguée comme la leur. Mais, depuis qu'elle et sa sœur Jill étaient enfants, le moindre trajet en voiture, s'il ne s'agissait pas d'un saut au village voisin pour rendre visite à des amis ou de la virée hebdomadaire à la Co-op de Worksop, devait être planifié comme une expédition au bout du monde. Des sandwichs, un thermos de thé, de l'orangeade pour les filles, une couverture s'ils avaient froid ou voulaient s'asseoir un moment dans l'herbe au bord de la route, des pansements et une petite boîte ronde de crème antiseptique Germolene – le remède universel de sa mère – au cas où elles se couperaient ou s'égratigneraient le genou et, bien sûr, un jerrycan d'essence dans le coffre. Si on avait confié à sa mère l'organisation de l'exploration polaire du capitaine Scott, se disait parfois Jenny, elle n'aurait peut-être pas tourné à la catastrophe.

À midi, pourtant, ils n'étaient toujours pas arrivés.

Midi et demi.

Treize heures.

Après avoir déposé les enfants à l'école le matin, Jenny était passée au centre social pour prévenir Edna qu'elle ne pourrait pas être là à midi.

Elle étendait le linge – assez de vent, en dépit du ciel couvert – lorsqu'elle entendit le téléphone. La voix de sa mère, étrangement

distante. Ils avaient été arrêtés par la police sur l'A57, juste avant la limite du comté. Arrêtés et renvoyés chez eux. Comme presque tout le monde. Son père avait protesté, ne s'était pas gêné pour leur dire qu'ils n'avaient pas le droit, que c'étaient des méthodes dignes d'un État policier. Si je ne l'avais pas emmené, ils l'auraient embarqué sur-le-champ, affirma sa mère.

Finalement, ils avaient fait demi-tour et ils étaient rentrés à la maison : que pouvaient-ils faire d'autre ? La prochaine fois, ils prendraient l'autocar, l'autocar de Lincoln. La police ne l'empêcherait pas de passer, quand même, pas les transports en commun ?

Quelques mots au sujet des enfants – le rhume de Brian, le mal de ventre de Mary, les problèmes de Colin à l'école – et Jenny raccrochait. À présent, il était temps de réfléchir à ce qu'ils allaient manger ce soir. Quelque chose d'un peu roboratif pour Barry après le travail.

« Tu lui prépares encore ses repas ? avait demandé une des femmes du groupe de soutien. Affame-le, c'est la solution. Ou laisse-le se débrouiller tout seul.

– Ce qui reviendra sans doute au même », avait lancé une autre.

Jenny savait que ce n'était pas si simple. C'était seulement parce que Barry continuait d'aller à la mine et rapportait un bon salaire à la maison qu'il y avait de la nourriture sur la table. Beaucoup, en comparaison des gens qu'elle connaissait.

« Tiens ! avait-il encore dit quelques jours plus tôt, posant une liasse de billets devant elle. Prends ça, allez, prends. Prends l'argent du ménage et va le dépenser pour mettre à manger dans le ventre de nos gosses, des habits sur leur dos, puis file au centre social et va raconter à tout le monde que ceux qui travaillent sont des jaunes et des vendus. Des insanités pareilles, les mots, ils devraient pourrir dans ta bouche et t'empoisonner. »

Ce soir-là, quand Peter Waites, en plaisantant à moitié, selon elle, l'avait invitée à les rejoindre sur l'estrade, elle avait secoué la tête.

« Ça ne va pas ? lui avait-il demandé, tandis que la foule se dispersait.

– Non, non, je suis pas dans mon assiette, c'est tout.

– Ah ! les bonnes femmes ! T'as tes machins, c'est ça ?

– Va te faire voir, Peter ! » avait-elle répondu en riant.



Maintenant que les enfants allaient rentrer d'un instant à l'autre, Colin et Mary chargés de passer chercher le petit Brian à la maternelle, Jenny se surprit à s'interroger sur l'avenir – le leur, le sien et celui de Barry –, à ce que serait leur vie une fois la grève terminée, car elle se terminerait bien un jour, lorsqu'ils retrouveraient un semblant de normalité.

Comment pourraient-ils reprendre les choses où ils les avaient laissées, continuer comme avant ?

Et même si c'était possible, était-ce ce qu'elle souhaitait ?

Ce qu'elle voulait à présent ?

Elle secoua la tête.

Il restait de la viande hachée, des oignons, une ou deux carottes, des pommes de terre. Dans une heure ou deux, il y aurait du hachis parmentier.

Le travail de défrichage se poursuivait. On notait des informations relevées ici et là dans les dépositions, on les recoupait et les évaluait avant de décider de la suite. Une photographie de la vie à Bledwell Vale trois décennies plus tôt émergeait peu à peu, resserrée sur les Hardwick, leur entourage, leurs collègues et leurs adversaires. Des noms de gens qui avaient déménagé, quand ils n'étaient pas morts. Des adresses à vérifier, des appels téléphoniques à passer.

Tout aussi progressivement, peut-être plus encore, un calendrier du travail réalisé à l'arrière de la maison des Peterson prenait forme. En revanche, on n'avait pas pu dresser une liste complète de ceux qui avaient aidé Geoff Cartwright. Un ou deux noms seulement, des informations de seconde main.

Cartwright lui-même, après confirmation, avait bien émigré au Canada à la fin des années quatre-vingt et obtenu la nationalité en 1996. D'après l'état civil, il avait épousé une certaine Ingrid Marshall en 1993, dont il avait divorcé en 2002. Après avoir quitté l'Alberta, sa dernière adresse connue était dans la Saskatchewan, mais elle datait de trois ans. Les échanges avec la police montée canadienne se poursuivaient.

Par ailleurs, on avait localisé un Danny Ireland à Fort William, sur la côte ouest de l'Écosse.

McBride trouva Alex Sandford au distributeur de boissons, s'apprêtant à flanquer un vigoureux coup de pied dans la machine qui avait englouti sans contrepartie sa monnaie et le privait ainsi du breuvage chaud destiné à faire glisser sa barre énergétique.

« J'adorerais revisiter ma terre natale, mais c'est toi qui auras ce privilège. Toi et Cresswell. Appelez la police locale avant de partir, histoire de vous annoncer. Ce serait dommage de se faire arrêter pour ingérence dans les affaires de ce qui est, pour ainsi dire, un État

souverain. »

Lorsqu'il regagna son bureau, Catherine Njoroge l'attendait.

« Michael Swann, ça vous dit quelque chose ? »

McBride secoua la tête.

« Condamné pour trois meurtres. En 1997. Warrington, Preston, Carlisle. Vous pourriez peut-être nous dénicher les infos de base. Je suppose que plusieurs équipes ont travaillé dessus, au début au moins, mais ce serait bien de savoir qui chapeautait l'enquête.

– Et on a besoin de ces informations parce que... ? »

Catherine se mordit la langue pour ne pas répondre : « Parce que c'est un ordre. »

« Parce qu'il pourrait y avoir des liens avec notre enquête.

– Vous voulez que je m'en occupe en priorité ou...

– D'ici la fin de la journée, ce serait parfait. Ou avant.

– Je vais voir ce que je peux faire, boss.

– Je compte sur vous, sergent. »

Elle savait qu'elle n'aurait pas dû dire ça non plus. Mais il avait le don de la mettre hors d'elle d'un simple regard, d'une phrase. Le pire, c'était qu'il en était conscient et qu'il jubilait.

Resnick avait appelé trois fois le numéro de mobile que Fleetwood lui avait fourni, sans succès. Celui-ci finit par lui retourner son coup de fil en milieu d'après-midi.

« Maintenant que vous avez pu y réfléchir, que vous avez procédé à quelques vérifications, qu'en pensez-vous ? demanda-t-il, avant même que Resnick dise quoi que ce soit.

– Je ne suis pas convaincu.

– À qui avez-vous parlé pour l'instant ?

– Qu'est-ce qui vous faire croire que j'ai parlé à qui que ce soit ?

– Vous m'avez appelé. Vous n'auriez pas pris cette peine si vous aviez carrément rayé Swann de la liste.

– Peut-être pas, en effet.

– Bryant, vous l'avez vu ? »

Resnick acquiesça.

« Un bon flic. Solide, sans aucun doute. Mais pas beaucoup d'imagination, je le crains.

– Votre théorie ne l'a pas impressionné plus que ça.

– Vous m'en direz tant.

– C'est le lieu qui coince. Ça ne colle pas. Ça ne correspond pas à ses habitudes. Le sud du Yorkshire, le nord du Nottinghamshire. Les deux très loin de la M6. »

Fleetwood attendit quelques instants avant de parler.

« Il y a autre chose. Vous finirez par tomber dessus, tôt ou tard. Si vous poussez les recherches.

– Je suis tout ouïe.

– À plusieurs reprises, entre 1984 et 1988, Michael Swann a été chauffeur de taxi à Sheffield. Pas très loin des endroits où Jenny Hardwick et Donna Crowder ont été assassinées.

– Pourquoi ne pas me l'avoir dit avant ?

– Si vous m'aviez pris au sérieux, comme vous auriez dû, vous l'auriez découvert sans moi. »

Avant que Resnick ait le temps de répondre, il raccrocha.

« Il joue avec nous, décréta Catherine. Il veut avoir l'impression que c'est lui qui mène la danse. »

Ils étaient assis au bord du canal. Dans les arbres tout proches, des corbeaux piquaient tantôt vers le sol, tantôt vers le ciel dans un concert de croassements. Catherine suçait une pastille à la menthe glaciale pour ne pas fumer, reculant le moment de la croquer ; Resnick tenait un gobelet de café froid. Derrière les arbres, on distinguait la tour de la caserne des pompiers et encore plus loin les minoteries bleu-gris.

« Il nous fait tourner en bourrique, Charlie.

– De son point de vue, son attitude est logique. Il n'a pas intérêt à nous balancer tout ce qu'il sait et à nous guider pas à pas. Sans preuve, sans élément pour appuyer ses dires, ça ne l'avancera à rien. Il veut qu'on fasse notre propre enquête. Pour donner de la crédibilité à sa théorie. C'est ce dont il a besoin.

– C'est son problème, pas le nôtre.

– D'accord, mais si ça peut nous aider...

– Vous pensez vraiment qu'on devrait creuser ?

– C'est une piste. Légitime. Et pour l'instant, on ne croule pas sous les possibilités, de toute manière. En plus, si on l'ignore et qu'il se trouve qu'il avait raison depuis le début... »

Attiré par l'éclat argenté de l'emballage des pastilles de Catherine, qui était tombé par terre et que le vent avait emporté un peu plus loin,

un gros corbeau sautillait prudemment dans sa direction. Il le saisit dans son bec et se réfugia dans un arbre.

« À demain, alors, Charlie.

– À demain. »

Lorsque Catherine regagna Potter Street, McBride était déjà parti, ne laissant qu'une écharpe rouge et jaune – une écharpe de foot, supposa-t-elle – pendue au dossier de sa chaise.

Une pochette en papier kraft était posée sur le bureau, le nom de Michael Swann inscrit au stylo bille en haut à droite. À l'intérieur, un résumé imprimé des enquêtes sur les meurtres pour lesquels il avait été condamné. Catherine avait raison, trois équipes différentes avaient été impliquées : les polices du Cumbria, du Lancashire et du Cheshire. Lorsqu'il était apparu clairement que les trois affaires étaient liées, le dossier avait été confié au commissaire divisionnaire Arthur Hodgson du Lancashire, secondé par le commissaire Steven Walcott du Cumbria.

Sur l'ensemble de la période entre la mort de Kim Bucknall en 1989 et l'arrestation de Swann en 1997, on avait interrogé quelque douze mille personnes, parmi lesquelles un nombre appréciable de propriétaires de Ford Sierra gris métallisé, ce type de véhicule ayant été aperçu à proximité des deux scènes de crime.

Le sperme recueilli sur le lieu du deuxième meurtre n'avait pas été analysé, la quantité étant à l'époque insuffisante pour obtenir un profil génétique concluant.

On avait examiné les antécédents des éventuels suspects – jusqu'à trois cents à un moment donné –, on les avait interrogés et évalués, on avait vérifié leurs alibis, chaque information recoupée et comparée. Il restait quarante suspects sérieux quand Swann agressa une jeune femme sur une aire de stationnement de l'A56, au sud d'Altrincham. Elle se débattit, lui infligeant une blessure assez grave à l'œil gauche, et regagna la route en courant pour trouver de l'aide. Plusieurs personnes s'arrêtèrent, dont un policier qui n'était pas en service. Lorsque Swann tenta de s'enfuir en voiture, il fut intercepté et retenu jusqu'à l'arrivée des forces de l'ordre.

Après quoi, tout s'éclaircit rapidement. Comme souvent, pensa Catherine, un mélange d'efficacité et de chance. Et une jeune femme qui avait eu la présence d'esprit et le courage d'utiliser la pince à

épiler qui se trouvait dans son sac.

Catherine tapa le nom d'Arthur Hodgson.

À sa retraite, il s'était installé avec sa femme au Portugal et, quelques années plus tôt, avait succombé à une crise cardiaque sur un terrain de golf, à quelques jours de son soixante-dixième anniversaire.

Steven Walcott, qui avait fini sa carrière en tant que directeur adjoint de la police du Lincolnshire, était lui aussi à la retraite, depuis relativement peu de temps. Il habitait dans un village des Wolds, entre Louth et Market Rasen.

Catherine arrêta l'ordinateur, glissa le dossier dans son sac et éteignit le plafonnier. Elle appellerait Resnick plus tard pour lui transmettre les éléments et convenir d'un rendez-vous.

Resnick avait fait le trajet auparavant, en partie du moins, la lente traversée des collines des Wolds vers l'est, en direction de la mer. Une fillette avait disparu alors qu'elle faisait de la balançoire dans le petit parc de Lenton, à quelques pas de chez elle. Gloria Summers, six ans. Elle vivait chez sa grand-mère et c'était pour rendre visite à celle-ci que Resnick avait pris cette route, un peu plus de deux mois après, afin de lui annoncer qu'on avait enfin retrouvé Gloria. Un entrepôt désaffecté près du canal. Le corps de l'enfant en décomposition, enveloppé de sacs-poubelles, abandonné dans l'obscurité.

La femme s'était effondrée devant lui, assommée par la nouvelle, pétrifiée.

Il n'avait su que lui débiter les platitudes habituelles, lui tapoter la main, lui offrir du thé sucré. Il était resté trop longtemps, s'obligeant à ne pas la laisser tout de suite, alors qu'il avait envie de partir en courant. Il aurait pu envoyer quelqu'un d'autre, aurait dû, la solution de facilité.

« Merci d'être venu me le dire en personne... »

Pendant tout le trajet du retour, il avait essayé de la chasser de son esprit, la culpabilité qui hantait le regard de cette femme.

« Ce qui est arrivé, lui avait-il affirmé, ce n'est pas votre faute. »

Elle ne l'avait pas cru. Cinq minutes, elle avait détourné les yeux pendant cinq minutes. Une fillette dans un jardin public animé, en plein jour.

« Charlie... »

La voix de Catherine le fit sursauter.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

– Rien.

– Vous êtes préoccupé.

– Non, tout va bien.

– Menteur. »

Gêné, il descendit sa vitre malgré la climatisation pour sentir le vent sur son visage. Des arbres de chaque côté de la route étroite. Les douces ondulations du paysage. Un patchwork de champs. Pas un chat depuis plusieurs kilomètres, pas une voiture. Des oiseaux dans le ciel, rien d'autre qui bougeait. Même les quelques bêtes dans les pâturages étaient immobiles : allongées, rassasiées.

« Vous y avez déjà songé, Charlie ?

– À quoi ?

– Vous installer à la campagne. Une vraie retraite.

– Pas vraiment.

– On dirait que vous êtes bien le seul. Tous, ils vendent et ils déménagent. En tout cas, dans la police. Keith Haines et maintenant lui. Walcott. Je vais finir par avoir l'impression d'être comme cette femme, si ça continue.

– Quelle femme ?

– Vous savez, elle présente des émissions de télé-réalité l'après-midi. Pas que je regarde jamais la télé l'après-midi, mais bon. Un genre de promoteur immobilier qui vole au secours des propriétaires en détresse. Beeny ? Sarah Beeny ?

– La blonde ? Rassurez-vous, vous ne lui ressemblez pas du tout.

– Très drôle. Mais vous voyez ce que je veux dire. Officier de police haut placé, bonne retraite, souhaite échanger logement en ville contre petite maison tranquille à la campagne.

– Vous avez peut-être raté votre vocation.

– La télé ?

– L'immobilier.

– Pitié, Charlie ! Tout mais pas ça. »

C'était aussi l'avis de Resnick, qui ne portait pas la gent immobilière dans son cœur depuis que sa femme l'avait quitté pour l'un de ses représentants. Une phrase d'un livre qu'il avait commencé et n'avait jamais réussi à finir lui revint. Le seul métier qui permettait de passer ses après-midi à faire l'amour dans le lit des autres.

« C'est encore loin ? demanda-t-il.

– Si j'en crois le GPS, non. »

La maison n'avait aucune espèce de charme, mais dans la bouche d'un agent immobilier, espèce dotée d'un indéfectible optimisme, ce



serait certainement devenu un cottage pittoresque. Un cube en brique coiffé d'un toit de tuiles rouges, des petites fenêtres, des portes vertes ; d'apparence solide, même si elle penchait clairement d'un côté.

Le détail qui la sauvait, c'était sa situation : à l'orée du village, en retrait de la route, le jardin sur trois côtés, avec deux pelouses. Des arbustes touffus, une rangée d'arbres fruitiers à l'arrière, pommes et poires. Un récupérateur d'eau pluviale moderne, dont le surplus se déversait dans une mare.

Le chien s'était mis à aboyer au moment où ils franchissaient le virage, avant même de les voir.

Perchée au sommet d'une échelle, Grace Walcott traitait la barrière à la créosote. Au-delà, un champ labouré qui grimpeait vers un bosquet de hêtres. Tout compte fait, assez de charme pour que Resnick pense un instant que s'installer à la campagne ne serait pas si terrible que ça. S'il faisait beau, il tiendrait un mois, allez, mettons six semaines.

Lorsqu'elle les vit, elle descendit avec agilité. Grande, mince, des cheveux grisonnants retenus par un ruban, une salopette et ce qui ressemblait à une chemise d'homme sans col, les pieds nus.

« Vous devez être Catherine. Où devrais-je dire inspectrice Njoroge ? Je l'ai prononcé comme il faut ?

– Parfaitement. Mais appelez-moi Catherine.

– Grace. »

Elles se serrèrent la main.

« Et vous êtes l'inspecteur Resnick ?

– Charlie.

– Bienvenue. Mon mari est à l'arrière, où il se consacre à sa nouvelle carrière. Enfin, c'est ce qu'il essaie de nous faire croire. Suivez-moi, je vous y emmène, puis je préparerai le café. Vous voulez tous les deux du café, je présume ? Frido, si tu n'arrêtes pas d'aboyer immédiatement, je te conduis au chenil et je te laisse là-bas. »

Assis devant un petit chevalet, une sélection de gouaches sur un tabouret à côté de lui, Steven Walcott était occupé à peindre la vue derrière la haie, la pente et le sommet planté d'arbres. Des couches superposées, différents tons de bruns, une ombre lavande, quelques traits vert pâle au-dessus, puis le bleu vif du ciel. Pas celui d'aujourd'hui. Celui d'hier, peut-être. Ou la licence artistique. En tout cas, aux yeux de Resnick, le résultat était ressemblant, au moins.

« Pas mal, hein ? fit Walcott avec une mine réjouie. Drôle de

promotion : de directeur adjoint de la police à Constable. »

Catherine, qui avait compris qu'il faisait référence au peintre et non au *constable*, simple agent de police, sourit.

« Enfin, rien à voir avec le vrai Constable, reprit Walcott. *La Charrette de foin. Le Moulin de Flatford*, tout ça. Je suis incapable de peindre des personnages. Pas encore. Ça finit toujours par évoquer L.S. Lowry. Vous savez, cinq bâtonnets pour dessiner un bonhomme, un chapeau melon sur la tête. Mais si on pense qu'il y a six mois je n'avais jamais touché un pinceau, c'est passable. Ou presque. »

Resnick songea à Jill Haines, qu'on avait suppliée de ne pas participer au concours de peinture local pour laisser une chance aux autres. Walcott n'en était pas là, tant s'en faut.

« Je vous sers le café dehors ou vous préférez le boire à l'intérieur ? appela sa femme.

– Dehors, ce sera parfait. Ça vous va à tous les deux ? »

Cela leur allait. On dénicha des chaises. Grace Walcott apporta une cafetière à piston, du lait chaud dans un petit pichet, des biscuits aux amandes aux bords croustillants, du sucre brun.

« Au téléphone, vous avez dit, ou du moins insinué, qu'il y aurait peut-être un lien entre Michael Swann et votre enquête, déclara Walcott, s'adressant à Catherine. Jenny Hardwick, c'est bien ça ? Assassinée a priori en 1984, le corps retrouvé récemment.

– Oui.

– Vous pensez qu'il est possible que Michael Swann soit le meurtrier ?

– Pour l'instant, on ne néglige aucune piste...

– Des similarités ?

– Physiques, certainement. La victime correspond à son type. Et aussi la manière dont elle a été tuée et dont on s'est débarrassé du cadavre.

– Ses autres victimes, il les avait toutes trouvées sur la route, emmenées dans un endroit tranquille. Et elles avaient toutes subi des agressions sexuelles.

– Dans notre cas, en raison du temps qui s'est écoulé entre la mort et la découverte du corps, nous n'avons aucun moyen de déterminer s'il y a effectivement eu agression sexuelle. En fait, nous ignorons presque tout des circonstances. Elle a pu être prise en stop sur la route comme les autres, puis amenée là, soit avant soit après le meurtre.

Nous savons que la maison était vide à l'époque.

– Si je peux me permettre, c'est une hypothèse qui me semble un peu tirée par les cheveux. Ça suppose beaucoup de si. Sans parler de votre scène de crime qui se trouve au moins à cent cinquante kilomètres de l'endroit où opérait Swann.

– Il y a un autre lien possible, intervint Resnick. Donna Crowder. Assassinée à côté de Rotherham trois ans plus tard, en 1987. Avec Jenny Hardwick, ça ferait deux victimes dans la même région, à la même époque. »

À la mention de Donna Crowder, Walcott s'était rembruni.

« C'est ce crétin de Fleetwood, c'est ça ?

– Crétin ?

– D'accord, il a une trop grande capacité de nuisance pour être totalement idiot, mais c'est lui, hein ? Toujours à essayer de fourguer ses théories à deux balles.

– Vous le connaissez, alors ?

– Si je le connais ? Il a failli me rendre maboul, à l'époque. Il me harcelait de lettres, de coups de fil. Il passait chez nous sans prévenir. Est-ce que je pensais que Swann avait fait d'autres victimes avant les meurtres pour lesquels il avait été condamné ? Kim Bucknall ne pouvait pas être la première. C'était presque de la persécution. Je ne pouvais pas aller au supermarché sans le voir débarquer sur le parking pour me poser encore quelques questions, me faire lire ci ou ça. »

Walcott prit une inspiration, cassa un biscuit en deux et en trempa un bout dans son café.

« Depuis le temps, je pensais qu'il avait renoncé. Qu'il se repaissait d'un autre cadavre. J'imagine que la découverte de votre Jenny a dû relancer la machine. L'occasion était trop belle. Il ne devait pas en croire sa chance. Plus seulement un, mais deux meurtres non élucidés. Qu'on les rattache à un tueur en série derrière les barreaux et il y aura toujours un éditeur intéressé, disposé à allonger mille ou deux mille livres de plus pour l'avance.

– Et quand est-il venu vous trouver, la première fois ? demanda Catherine.

– Au procès.

– Vous n'y avez pas cru une seconde ? Que Swann ait pu tuer avant ? Vous ne pensez pas que c'est une possibilité ?

– Une possibilité, bien sûr. Mais nous tenions déjà Swann pour

trois meurtres. On avait le témoignage de la femme qu'il avait agressée à Altrincham. Une preuve médico-légale avec le sang de Lisa Plackett dans la Ford Sierra qu'il avait vendue. Des aveux, même s'il avait tenté de revenir dessus. Pourquoi brouiller les pistes avec des hypothèses non étayées ? C'est ce qu'aurait conclu le procureur. Il nous fallait un dossier en béton, ne rien laisser au hasard.

– Selon Fleetwood, reprit Resnick, Swann était à Sheffield quand Donna Crowder a été assassinée. Chauffeur de taxi. Idem pour le meurtre de Jenny Hardwick.

– Oui, il a aussi essayé avec nous, je me rappelle. On a même vérifié. Mais c'était en 1997, dix ans après les faits. Des souvenirs trop vagues, des archives incomplètes. Parfois rien du tout. Nous n'avons absolument rien trouvé qui confirmait qu'il vivait à Sheffield à l'époque et encore moins qu'il conduisait un taxi.

– Le fruit de son imagination, alors ?

– Il est écrivain. Pourquoi pas ?

– Mais il n'écrit pas de romans.

– Ça, c'est lui qui le dit.

– Vous pensez vraiment qu'il a tout inventé, uniquement pour soutenir son hypothèse ?

– Il en serait capable. Ça ne m'étonnerait pas plus que ça. Mais s'il tient cette histoire de quelqu'un, je pense que c'est de Swann.

– Ils étaient en relation ? Swann et Fleetwood ? demanda Catherine.

– Pendant quelque temps, oui, il me semble. Swann s'imaginait que Fleetwood allait faire de lui une espèce de héros de légende, Jack l'Éventreur au cœur d'or. Ou qu'il l'aiderait à obtenir sa libération conditionnelle. Quand il s'est rendu compte qu'il ne tirerait rien de lui, il a laissé tomber. À ma connaissance, il a cessé de voir Fleetwood. »

Le chien se mit à aboyer. Une voiture passa sur la route.

« Encore un peu ? demanda Grace Walcott, indiquant la cafetière.

– Un tout petit peu, répondit Resnick. Une demi-tasse ? Puis il va falloir qu'on y aille. »

Catherine posa la main sur sa tasse, secouant la tête.

« Non, merci. Et Charlie a raison, nous avons suffisamment abusé de votre hospitalité.

– On ne peut pas dire que nous soyons débordés, déclara Grace en souriant. Ni l'un ni l'autre. C'est ce qui est merveilleux. Notre petite

bulle.

– Les lumières de la ville ne vous manquent pas ? s'enquit Catherine. Les magasins ? Les restaurants ? L'animation ?

– S'il faut, il y a toujours Louth. »

Elle éclata de rire et Catherine se joignit à elle, sans trop savoir pourquoi.

Resnick resta silencieux. Il était déjà allé à Louth, trop souvent à son goût, et la ville était tout sauf drôle.

« Lorsqu'il a été arrêté, est-ce que Swann était en bonne place sur votre liste de suspects ? »

Walcott esquissa un sourire gêné.

« Il n'y figurait même pas. On l'avait bien interrogé une fois, quelques années plus tôt, quand on passait en revue les propriétaires de Sierra. Mais rien qui avait mis notre sixième sens en alerte.

– Et les autres suspects ? Vous aviez des pistes sérieuses ? »

Un haussement d'épaules.

« Certains, peut-être. Une dizaine. Des plaintes pour coups et blessures. Violences conjugales. Accusations de viol. Tout est là, quelque part, dans les dossiers. C'était avant HOLMES 2, bien sûr, donc pas aussi clairement indexé, analysé. Mais c'est dans les archives, si vous voulez y jeter un coup d'œil. »

Catherine sourit.

« Merci de nous avoir reçus.

– De rien. »

On se serra la main. Ils firent le tour de la maison pour regagner la voiture, Walcott marchant à côté de Catherine.

« Swann, il ressemble à quoi ? demanda-t-elle en arrivant au portail.

– Après toutes ces années derrière les barreaux, difficile de savoir.

– Mais à l'époque ?

– Calme, modeste. Un peu intello, même. Docile. Le genre de type qu'une femme serait sans doute contente de voir si elle était en panne au bord de la route et qu'il s'arrêterait pour lui proposer de l'emmener jusqu'au garage le plus proche, de l'aider. Elle dirait d'accord, pourquoi pas ? Il n'y a pas vraiment de risque. Aucun risque. »

Danny escalade le mur le long de l'usine et atterrit dans une ruelle. Des pavés à l'ancienne, des poubelles, une roue de vélo cassée. L'arrière de maisons : deux par ici, deux par là. Un côté le fait revenir sur ses pas et l'autre se rétrécit en un goulot qui descend vers ce qui ressemble à un terrain vague ; difficile de distinguer quoi que ce soit à cette distance. Des cris retentissent derrière lui, le battement des godillots sur le bitume, rapide. Grévistes et policiers cavalcant en tous sens. Il n'a pas le choix, il doit tenter le coup.

Trente mètres, quarante et toujours pas d'ouverture : au bout du passage une clôture de barbelés d'au moins quatre mètres, bloquant l'accès à la casse qui se trouve de l'autre côté.

Les bruits de la poursuite se rapprochent ; deux policiers en uniforme le talonnent. Sur le mur derrière eux, un berger allemand et un maître-chien s'apprêtent à bondir.

Danny s'élance pour escalader l'obstacle.

Ses doigts se referment sur les barbelés, ses pieds cherchent un appui, glissent, remontent.

Les pointes métalliques lui lacèrent les paumes.

« Chope-moi ce salopard ! »

Danny grimpe.

« Descends, petit con ! »

Une main saisit sa cheville et il se dégage d'un coup de pied.

Il se hisse un peu plus haut.

Des pièces détachées rouillées, des pneus, des carcasses de tracteurs et des piles de palettes en équilibre instable s'entassent de l'autre côté.

« Redescends où je lâche le chien.

– Va te faire foutre ! crie Danny. Et ton clébard avec ! »

L'animal saute.

Danny essaie d'enjamber la clôture. En bas, deux des policiers entreprennent de la secouer de toutes leurs forces.

Il manque de lâcher prise. Son pantalon s'accroche à un bout de barbelé qui dépasse et se déchire.

Ils frappent les fils avec leurs matraques à présent, lui ordonnant de descendre.

« Allez vous faire foutre », crie-t-il encore.

Mais une de ses mains ripe. Il se balance au-dessus du sol. Accroché seulement par trois doigts qui supportent tout son poids, les pointes métalliques perçant la chair. Le chien bondit et plante les dents juste au-dessus de sa cheville.

La douleur se propage dans son corps, fulgurante.

« On te tient, connard ! »

Il tombe à genoux. Il entend le craquement, sent les os qui se brisent. Et l'animal ne le lâche pas. Un grondement de gorge jusqu'à ce que son maître donne le signal. Alors, il recule. À peine. Les paumes à plat sur les pavés, Danny tente de se redresser, mais il ne peut pas bouger. Il recommence et une de ses jambes flanche sous lui. Il tend la main vers la clôture, la manque et s'effondre.

Un des flics s'esclaffe.

« Un putain d'handicapé ! » lance un autre.

Ils le remettent debout et le maintiennent.

« Bonne nouvelle, mon p'tit gars. T'es en état d'arrestation. »

L'accent n'est pas du coin. Londres, peut-être. Le Kent ? Il cherche le numéro sur l'uniforme, comme on lui a dit de faire, mais il n'en voit pas.

Sonné, il émet un bruit de gorge, comme s'il allait cracher, cracher à la figure du flic, qui, ni une ni deux, lui flanque un coup de genou dans l'entrejambes, le rattrape et le retourne, le poussant contre les barbelés qui lui tailladent le visage.

Un autre policier tire ses bras en arrière et le menotte.

« Et un de plus ! » dit-il en riant.

On met Danny en cellule avec neuf types, puis on le fait sortir pour lui poser des questions, auxquelles il refuse de répondre.

« Mon syndicat m'a conseillé de ne pas parler à la police et de ne signer aucun document concernant mon éventuelle participation à un piquet avant d'avoir vu un représentant du comité de grève ou un

avocat. »

Les mots sonnent faux dans sa bouche.

« Peu importe les conseils de ton syndicat, rétorque l'un des deux flics en face de lui. Rends-toi service et arrête ton cirque. Plus vite tu joueras le jeu, plus vite tu rentreras chez toi. »

Il sourit, l'air amical.

« Je n'ai rien à dire.

– Comme tu voudras. »

On le ramène en cellule. Puis on le rappelle. On l'interroge. Rien. On prend ses empreintes digitales et sa photo.

Le lendemain, il passe devant le juge.

Propos et comportement menaçants, entrave à l'exercice de la justice et voies de fait.

On le libère, mais sous contrôle judiciaire.

Avant qu'il ait le temps de comprendre ce qui lui arrive, Danny s'entend annoncer qu'il n'a pas le droit de changer de domicile, ni de pénétrer dans le Nottinghamshire, ni de s'approcher à moins de huit cents mètres d'une propriété possédée ou louée par les Charbonnages.

Il rentre chez lui en stop, nauséeux.



« Et vous comptiez me le dire quand ?

– Monsieur, je...

– Quand ?

– Je ne voulais pas évoquer une autre piste éventuelle sans avoir d'abord...

– Ouais, dites plutôt que vous ne vouliez pas admettre que vous êtes partie bille en tête à cause d'une idée saugrenue qu'un journaliste vous avait fourrée dans la tête.

– Monsieur, je...

– La ferme ! Je vous demande juste de la fermer, compris ? »

Compris. Catherine inspira, jeta un regard de biais vers Resnick, expira. Le bureau de Picard sentait le désodorisant, le café refroidi, le fiel.

L'inspecteur principal les avait convoqués à Radford à la première heure. Ni préambule ni politesses, mais un bon vieux savon des familles.

Resnick se dandinait d'un pied sur l'autre, pensant à la vingtaine d'endroits où il aurait préféré être en ce moment précis.

« Vous devez vous souvenir de la conversation que nous avons eue dans ce même bureau, poursuit Picard, les yeux fixés sur Catherine. On se tient au courant, si vous avez le moindre doute, quelque chose dont vous n'êtes pas sûre, vous m'en parlez d'abord.

– Oui, monsieur.

– Vous vous en souvenez ?

– Oui, monsieur.

– Alors, quoi ? Vous avez oublié en route ? Amnésie sélective ? Ou bien vous vous êtes dit, et merde, il en saura jamais rien et de toute manière je fais ce que je veux. C'est ça ?

– Non, monsieur, dit Catherine, les yeux sur la moquette gris

industriel, incapable de soutenir son regard plus longtemps.

– Et vous, reprit Picard, se tournant vers Resnick, c'était pourtant clair, ou je le croyais. Une enquête discrète, c'était le maître mot. Ce qu'on vous demandait. De la discrétion.

« Un homme de votre expérience, je pensais pouvoir compter sur vous. On garde la tête froide. On évite de faire des vagues inutilement. Au lieu de quoi vous vous emballez tous les deux, vous remuez ciel et terre jusqu'à vous retrouver jusqu'au cou dans une sombre histoire de tueur en série. Michael Swann, rien que ça ! Et vous croyez qu'il allait se passer quoi une fois que les médias en auraient eu vent, hein ? Pour la discrétion, on repassera ! Tous les yeux du pays, que dis-je, du monde entier braqués sur vous. Une équipe de la télé japonaise qui vient tourner un documentaire et vous colle sa minicaméra sous le nez. »

Catherine brisa le silence qui suivit.

« Avec tout le respect que...

– Le respect ? Parlons-en, du respect ! »

Picard furieux, le visage rouge, l'écume aux lèvres.

« Si vous aviez le moindre respect, vous seriez venue me voir d'entrée de jeu, vous m'auriez confié vos soupçons, au lieu de me laisser comme un con, à apprendre la vérité par mes propres moyens.

– Comment est-ce que vous avez su, d'ailleurs, monsieur ?

– Occupez-vous de vos oignons. »

McBride, pensa Catherine. Ou un coup de fil de Walcott. Entre gradés, Walcott à Hastings, Hastings à Picard. Mais elle était prête à parier sur McBride.

« Ce qui me dépasse, c'est que vous ayez pu vous égarer à ce point. Et ne me faites pas chier avec votre respect, ajouta-t-il, remarquant que Catherine s'apprêtait à l'interrompre. À mon avis – autant que je puisse en avoir un puisque vous n'avez pas eu la décence élémentaire de suivre le protocole et de me faire un briefing digne de ce nom –, à mon avis, donc, il ne faut pas chercher midi à quatorze heures. Les deux principaux suspects, ceux sur qui vous devriez enquêter, les deux que vous devriez avoir dans le collimateur, c'est le petit connard du Yorkshire et le mari. »

Il les regarda l'un après l'autre.

« Des objections ? »

Ils n'en avaient ni l'un ni l'autre. Pas ici et maintenant, en tout cas.

Trop simpliste, songea Catherine, préférant garder ses pensées pour elle.

« Le mari, Barry, c'est ça ? Où en est-on ?

– On recueille des informations, monsieur. Des rumeurs, surtout. Ils avaient des différends, le mari et la femme, ça ne fait aucun doute. Principalement au sujet de la grève – un vrai gouffre entre eux – et peut-être à cause d'une éventuelle liaison. On l'a interrogé deux fois, on doit le revoir.

– C'est tout ?

– Hormis une conversation informelle à l'enterrement, oui, monsieur. »

Il poussa un soupir.

« Non mais je rêve ! »

Catherine jeta un autre coup d'œil à Resnick, qui diplomatiquement regardait ailleurs.

« Le type qui la sautait ? Qu'est-ce que vous avez sur lui ? »

S'il la sautait, corrigea Catherine pour elle-même.

« En Écosse, monsieur, sa dernière adresse connue. Fort William. Sandford et Cresswell sont là-bas en ce moment. Il semble qu'il soit parti.

– Parti ? Où ?

– Pas le genre à laisser une adresse de réexpédition, j'en ai peur. Je leur ai donné encore vingt-quatre heures. Puis ils rentrent et on reprend les recherches.

– Alors, ils crapahutent en Écosse pendant que vous deux, vous vous baladiez, où est-ce que vous étiez déjà ?

– Dans le Lincolnshire. »

Picard leva les yeux au ciel. Il tira sur les manches de sa chemise et se rassit à son bureau.

« Inspectrice, voulez-vous sortir un instant, le temps que M. Resnick et moi ayons une petite conversation ? »

Catherine se raidit, sur le point de protester, puis se reprit.

« Bien. »

La porte se referma derrière la jeune femme. Resnick se sentait gêné pour elle.

Picard le toisa.

« Qu'est-ce qu'il y a, Charlie ? On dirait que vous avez un balai dans le cul.

– Humilier la responsable de l'enquête, ce n'était peut-être pas indispensable.

– Laissez-moi gérer cette affaire comme je l'entends, d'accord ? Tenez-lui la main après, faites-lui des mamours si ça vous amuse. »

Resnick se tut.

« Je n'aurai qu'une question, Charlie, deux, en fait. Cette histoire avec Swann, maintenant que vous avez mis le nez dedans, vous pensez que c'est sérieux ? Ça en vaut la peine ? »

Il prit son temps avant de répondre.

« Swann lui-même, j'en doute. Je ne l'écarterais pas totalement, mais honnêtement, peu probable. En revanche, cette enquête s'est intéressée à d'autres suspects, une dizaine au moins, peut-être plus. Certains pourraient correspondre à notre profil. Si nous avons quelques hommes en plus, des réservistes auxiliaires éventuellement, nous pourrions les retrouver et les interroger.

– D'accord, mais du personnel supplémentaire, j'en doute. Vous connaissez aussi bien que moi les problèmes d'effectifs. Les dernières restrictions budgétaires, c'était combien déjà ? Encore neuf mille postes supprimés à l'échelle nationale ? Si vous décidez d'explorer cette piste, vous devrez vous débrouiller avec les moyens du bord. Et un conseil, faites un effort avec John McBride, essayez de le caresser dans le sens du poil, merde. C'est un flic qui a de la ressource et il peut se montrer créatif. »

Resnick hocha la tête.

« Je vais faire de mon mieux.

– Seconde question, et je veux une réponse franche. Est-ce qu'elle est à la hauteur ? demanda-t-il en indiquant la porte.

– Aucun problème de ce côté-là. »

Pas d'hésitation, son regard plongé dans celui de Picard.

« J'espère que vous avez raison. »

Catherine l'attendait au bout du couloir, en haut de l'escalier. Ils descendirent ensemble.

Alors qu'ils sortaient, quelqu'un héla la jeune femme.

Un homme élané, séduisant, vêtu d'un coûteux costume sur mesure, ses cheveux bruns coiffés en arrière, le teint bistre, des yeux marron liquides, des chaussures à cinq cents livres sterling.

« Catherine, je t'ai laissé plusieurs messages. Tu ne m'as pas rappelé. »

Le temps s'arrêta. L'homme debout au milieu du trottoir, sûr de lui, souriant. Catherine la main devant sa bouche, ne la touchant pas tout à fait. Resnick, un peu à l'écart, hésitant.

Une photographie sans photographe pour la prendre.

« Abbas, tu ne devrais pas faire ça. »

Un léger haussement d'épaules.

« Tu ne me répondais pas.

– C'est mon choix, Abbas.

– Tu aurais pu être malade, hospitalisée, je n'en avais aucune idée. Il aurait pu t'arriver n'importe quoi.

– Et si c'était le cas ?

– Alors, je ne pouvais pas rester sans rien faire.

– Malade, à l'hôpital, peu importe... Ce qui m'arrive ne te concerne pas.

– Tu sais que c'est faux. »

Il s'avance vivement et sa main se referme sur le poignet de Catherine.

« Abbas, lâche-moi. »

Bien qu'elle soit grande, il l'est encore plus. Musclé sous son costume bien coupé. Une élégance sans aspérité, songe Resnick.

« Abbas... »

Il resserre son étreinte.

« Je pense que vous devriez la lâcher, intervient Resnick. Écartez-vous. »

On les regarde, à présent, quelques personnes. Une femme avec une poussette de l'autre côté de la rue ; un vieillard avec un chariot, deux policiers en uniforme qui hésitent sur les marches du poste.

« Qui est-ce ? demande le dénommé Abbas.

– Peu importe. Laisse-moi.

- Tu préfères les vieux, maintenant ? Ce doit être reposant.
- Abbas, tu te donnes en spectacle. Va-t'en, s'il te plaît.
- Il faut qu'on parle.
- Nous n'avons rien à nous dire. »

Ses doigts encerclent toujours le poignet de Catherine. Resnick pose la main sur le coude de l'homme qui se dégage avec brusquerie. L'un des deux policiers s'approche prudemment. Un adolescent vêtu d'une veste à capuche grise et deux enfants, qui sont peut-être avec lui, mais pas nécessairement, marchent sur le trottoir d'en face, indifférents. L'un des enfants montre du doigt le chariot du vieillard et rit. La femme à la poussette n'a pas bougé, enracinée, sidérée.

Resnick prend de nouveau le bras de l'inconnu et cette fois il ne se laisse pas écarter.

Celui-ci le regarde dans les yeux, leurs visages tout proches. Son haleine est parfumée.

Personne ne prononce un mot.

Il lâche le poignet de Catherine et fait demi-tour.

Des marques qui ont la pâleur de l'os sur sa peau.

Quelque chose est passé entre Resnick et l'autre homme avant que celui-ci desserre son étreinte. Une prise de conscience ? Un avertissement ?

Il s'éloigne et le vieillard au chariot s'écarte devant lui.

« Tout va bien ? » s'enquiert l'agent.

« Ça va ? » demande Resnick.

En réponse à tous les deux, elle hoche la tête. Même s'il ne peut plus la voir, elle ne frotera pas son poignet douloureux. Elle ne donnera pas cette satisfaction à son ex-compagnon.

Ils dénichèrent un pub proche du centre-ville où l'on servait encore des petits déjeuners. L'odeur des toasts et du bacon, de l'huile de cuisson réutilisée trop souvent ; une table en terrasse, du fer forgé peint en blanc, comme on en trouve dans les jardinerie ; le temps un peu frais, pas de soleil, mais c'était pour Catherine, au cas où elle voudrait fumer. Ce qu'elle fit, deux cigarettes, presque jusqu'au filtre, l'une après l'autre, sans un mot. Elle avait pris un grand verre de vin blanc, dont elle avait déjà bu la moitié. Resnick quant à lui avait d'abord commandé un café, pour se raviser presque aussitôt, demandant à la place une *pale ale* en bouteille, une imitation, lui

sembla-t-il, de la traditionnelle Worthington White Shield, une bière fortement houblonnée que les serveurs demandaient souvent aux clients de verser eux-mêmes, opération délicate en raison du dépôt qui la troublait facilement.

« Abbas, dit-elle soudain. Je l'ai connu quand j'étais à l'université. J'étais en dernière année et il faisait un MBA. Envoyé par la banque de la City où il travaillait. Sa famille est iranienne. Ils ont émigré après la révolution et certains sont restés. Abbas et ses deux frères, ils ont fait leurs études en Angleterre. Son frère aîné est médecin, il est rentré en Iran. Le plus jeune vit ici, comme Abbas. Il est juriste, avoué ou avocat, je ne sais pas trop. »

Elle sortit son paquet de cigarettes, changea d'avis, but du vin à la place.

« Je n'avais pas l'habitude de me faire draguer. Pas de manière aussi directe... Il paraît que j'intimide les hommes, ajouta-t-elle avec un bref sourire. Certains. En tout cas, ce jour-là, je prenais un café avec des amis quand il s'est approché et m'a invitée. Ça ne lui est pas venu à l'idée que je pourrais refuser.

– J'en déduis que vous n'avez pas refusé ?

– En effet. Et c'est arrivé comme ça. Soudain, nous sortions ensemble. Du jour au lendemain. Il m'avait vue sur le campus, c'est un de ses amis qui me l'a dit plus tard, il m'avait vue passer sur le campus et il avait demandé qui j'étais. Et il avait décidé qu'il me voulait. Qu'il allait m'épouser, toujours selon cet ami. Pour lui, c'était une affaire réglée.

– Et il l'a fait ? »

Catherine secoua la tête.

« Non, mais tout est allé si vite que cela aurait très bien pu arriver. Nous passions ensemble presque tous les instants où il n'était pas en train de réviser pour ses précieux examens. Et soudain, nous nous sommes envolés pour Téhéran où il devait me présenter à sa famille. Mes propres examens, mes partiels, quand j'y pense maintenant, c'était presque comme s'ils ne comptaient pas. Si j'ai eu de bons résultats, c'est uniquement grâce au travail que j'avais fourni avant de le rencontrer.

– Alors, qu'est-ce qui a tout fait capoter ? »

Un bus à un seul niveau ralentit, puis s'arrêta presque à leur hauteur, les enveloppant d'un nuage de fumée de diesel.

« J'ai eu une révélation – ou plutôt des amis m'ont aidée à regarder la vérité en face – quand je me suis rendu compte que je n'avais pas pris de décision depuis des mois. Où aller, que penser, comment m'habiller.

– Ça ne vous ressemble pas.

– Non. Justement. J'ai rompu. Essayé. Il n'était pas d'accord, bien sûr. D'abord, il a simplement refusé de me croire. Puis il a tout fait pour que je change d'avis. Il imaginait peut-être qu'il pouvait m'acheter, je n'en sais rien. Lorsqu'il a enfin compris que j'étais sérieuse, il m'a dit que je commettais la plus grosse erreur de ma vie, que je le regretterais.

– Et vous l'avez regretté ?

– Parfois. Oui, si je suis honnête, il y avait des choses chez lui qui me manquaient. Mais de toute manière, à ce moment-là, j'avais d'autres préoccupations. Entre-temps, j'avais obtenu mon diplôme et bien sûr je ne savais pas ce que je voulais faire de moi. J'ai fait le tour des capitales européennes, sans grande conviction, mon année sabbatique, en quelque sorte. Et à mon retour je suis entrée dans la police. Mes parents étaient horrifiés. Avec les études que tu as faites ? C'est du gâchis. Vous voyez le genre.

– Et que pensaient-ils d'Abbas ?

– Que du bien, évidemment. Ils le trouvaient merveilleux. Un jeune homme bien élevé, riche et qui allait probablement s'enrichir encore. Un fils de bonne famille. Des médecins, des avocats et des banquiers. Ils devaient se dire que nous étions faits l'un pour l'autre. Pourtant, quand nous avons cessé de nous voir, je pense que – même s'ils n'ont jamais rien mentionné –, je pense qu'ils étaient contents en secret. Non, soulagés, plutôt.

– Quelque chose chez lui qui leur déplaisait ? Dont ils se méfiaient ?

– Peut-être. Je crois aussi que, d'une certaine manière, ils sentaient que je ne faisais pas le poids. »

Resnick but un peu de bière, demanda à Catherine si elle désirait reprendre un verre, mais elle secoua la tête.

« Tout ça, il semble que c'était il y a un certain temps déjà ?

– Oui.

– Et tout à coup, il vous appelle, il faut qu'il vous voie ? »

Un autre sourire, presque à contrecœur.



« Pas tout à fait. Abbas peut se montrer persuasif, comme vous devez vous en douter. Et dans les moments de faiblesse... »

Elle haussa les épaules.

« Je l'ai revu quelques fois, enfin, je veux dire qu'on est ressortis ensemble depuis. Une fois pendant trois semaines seulement, mais la dernière fois, ça a duré presque un an. Ce n'était pas longtemps après... pas longtemps l'enquête sur la mort de Lynn. Je me sentais, je ne sais pas, un peu déprimée, je suppose, et Abbas, comme d'habitude, a réussi à m'attirer dans son orbite. On se laisse faire en se disant, pourquoi pas ? Il se passe plein de choses, c'est excitant. Pendant un certain temps, on ne se pose plus de questions. Puis, peu à peu, on s'en pose de plus en plus. »

Elle regarda Resnick, vida son verre et détourna les yeux. Les voitures défilaient lentement devant eux. Un jeune homme qui n'avait pas plus de vingt ans, dont le visage avait la pâleur cireuse des perpétuellement pauvres, marmonna qu'il avait besoin d'acheter un billet pour Derby. Resnick lui donna quelques pièces et lui fit signe de les laisser.

« Quand je suis partie, il s'est montré brutal, menaçant. Il m'a accusée de l'utiliser, de lui mentir. Qu'est-ce qu'il a dit au juste ? Que j'écartais les jambes pour du fric comme n'importe quelle pouffe de luxe. La dernière fois qu'on s'est vus, avant aujourd'hui, il a tenté encore de me faire changer d'avis et, comme je refusais, il m'a traité de sale pute noire et m'a frappée là. »

Elle indiquait son torse, quelques centimètres au-dessous de la poitrine. Resnick repensa au regard qu'ils avaient échangé, Abbas et lui.

« Que va-t-il faire, à présent ?

– Aucune idée. Me rappeler. Essayer de me revoir. Peut-être rien du tout.

– Il sait où vous habitez ?

– Maintenant ? J'en doute. Sinon, il ne serait pas venu me chercher ici.

– Mais il a découvert où vous travailliez.

– Je suppose qu'il a pu obtenir l'info du commissariat central, s'il a fourni une bonne raison. En revanche, mon adresse personnelle, aucune chance. »

Elle consulta sa montre.

« On ferait mieux d'y aller. Picard nous a déjà dans le collimateur, inutile d'en rajouter. »

À peine s'étaient-ils levés que deux pigeons noirâtres miteux s'approchaient de leur table. Pour repartir presque aussitôt, déçus.

Le meeting devait avoir lieu le lundi 8 octobre, avec des orateurs des bassins houillers du Kent, d'Écosse et du pays de Galles. Jenny était venue à Mansfield en compagnie de Peter Waites, Edna Johnson et quelques autres. Cinq cents mineurs en grève dans la salle, certains obligés de rester debout sur les côtés et au fond. Après le congrès annuel du parti travailliste la semaine précédente, où Arthur Scargill avait demandé un vote de confiance sans réserve qui lui avait été accordé, le moral était au beau fixe.

« Je condamne la violence de ceux qui lancent des pierres et utilisent de béliers, avait déclaré à la tribune Neil Kinnock, le dirigeant du parti. Et je condamne la violence des charges de cavalerie, des escouades armées de matraques et de boucliers. »

Ceux qui voulaient n'entendre que la seconde partie de son discours avaient simplement ignoré la première. Ils se raccrochaient à la rumeur selon laquelle le NACODS, le syndicat des contremaîtres des mines, était sur le point de rejoindre la grève. Si c'était vrai – ainsi que le disait le représentant écossais –, alors, sans personne pour contrôler la mise en place et l'application des mesures de sécurité, aucune mine ne pourrait légalement demeurer ouverte. Que feraient les Charbonnages, alors ?

« Les habitants de ce pays, les citoyens ordinaires sont de notre côté, déclara le Gallois, se levant à son tour. Quoi que prétende le gouvernement... »

Acclamations.

« Quoi que prétende MacGregor... »

Acclamations.

« Quoi que prétende Maggie... »

Acclamations plus fortes.

« Nous avons le soutien du peuple et nous vaincrons. Et non

seulement nous avons le peuple de notre côté, reprit-il d'une voix plus assurée, mais Dieu est avec nous. Son porte-parole, excusez du peu, l'évêque de Durham. Vous l'avez entendu la semaine dernière, lors de son intronisation : il a déclaré que MacGregor devrait quitter la tête des Charbonnages, démissionner. Comment l'a-t-il appelé déjà ? Ce vieillard importé d'Amérique. Il a critiqué le gouvernement conservateur qui s'est embarqué dans une guerre à l'autre bout du monde, au lieu de dépenser l'argent pour aider les plus démunis et les personnes âgées de ce pays. Il lui a reproché de donner de plus en plus de moyens à la police tout en l'utilisant comme un instrument brutal au service de sa politique, dans le but de soumettre ce mouvement, ce syndicat. »

Tumulte. Il attendit que la clameur retombe.

« Vous avez entendu les fausses promesses des Charbonnages, poursuivit-il, vous avez entendu MacGregor, ce vieillard venu des États-Unis dont nous ne voulons pas ici, cet homme qui a déjà détruit l'industrie sidérurgique de notre pays, affirmer qu'il y aura de nouveaux emplois dans l'industrie pour tous les mineurs dont les houillères ont fermé, alors que nous savons pertinemment que c'est un mensonge.

– Oui !

– Prétendre qu'il n'y aura pas de licenciement économique forcé, alors que je sais, alors que vous savez tous, que c'est un autre mensonge.

– Oui !

– Faire miroiter des dédommagements équitables pour les départs volontaires.

– Non ! Non !

– Car, pour reprendre encore une fois les mots de l'évêque, nous savons que, aussi importantes les primes soient-elles, le licenciement signifie le chômage pour tous ceux qui partent et pour leurs enfants. »

Acclamations retentissantes et prolongées. Jenny et Edna échangèrent des regards enthousiastes. Les paumes de Jenny étaient moites.

Alors que les applaudissements résonnaient encore dans la salle, l'orateur du Kent se leva.

« Camarades, je n'ai peut-être pas toujours approuvé l'attitude d'Arthur Scargill pendant cette grève... »

Murmures de colère et raclements de chaises.

« Je n'ai peut-être pas toujours approuvé ses paroles... »

Protestations éparses, voix lui criant de se rasseoir.

« Mais je soutiens sans réserve les mots qu'il a prononcés au cours de ce dernier mois, et je vous demande à tous d'en faire autant : "Nos membres n'accepteront pas qu'on détruise leurs moyens de subsistance et leurs villages. Il n'y avait qu'une solution : la lutte." »

Hourras, poings levés, chaises frappées par terre.

« Et : "Cette bataille a été un modèle pour les travailleurs du monde entier" », poursuivit l'homme, criant par-dessus la clameur.

Le reste fut noyé sous les ovations.

Dans la voiture qui les ramenait, Peter Waites se pencha vers Jenny à l'arrière.

« Tu n'aurais pas voulu être à leur place ? Ces acclamations ? Ces applaudissements ?

– Moi ? Devant tous ces gens ? Tu rigoles. »

Il lui tapota la main.

« Tu ne peux pas te défiler indéfiniment, tu sais. On ne te demande pas de commencer devant des centaines de personnes, pas au début. Une trentaine, ça fera l'affaire. »

Les phares perçaient la brume, éclairant la route devant eux.

À l'exception de la bouteille de single malt destinée au tiroir du bas de McBride, Sandford et Cresswell revinrent les mains vides de leur expédition au nord de la frontière. L'adresse à Fort William était un studio au-dessus d'une pizzeria proche de la gare. Un lit une place, un évier, un réchaud à deux brûleurs, un fauteuil, un minuscule téléviseur, une salle de bains sur le palier à l'étage inférieur. Danny Ireland avait passé là un peu plus de trois mois, travaillant d'abord à Lochaber, le haut-fourneau au nord de la ville, puis faisant des petits boulots, notamment la plonge dans un restaurant.

Les quelques personnes qui l'avaient croisé le disaient distant, pas exactement hostile, mais réservé ; quelqu'un sur qui on pouvait compter, malgré tout, bosseur, toujours prêt à retrousser ses manches, à mettre la main à la pâte. Mais si on lui proposait d'aller boire un verre à la fin de la journée, il secouait la tête.

L'un des hommes à qui Cresswell avait parlé, quelqu'un qui avait travaillé avec Ireland au haut-fourneau d'aluminium, affirmait l'avoir croisé une fois, assez haut dans les collines à l'ouest du Glen Nevis.

« Qu'est-ce que tu fabriques par ici ? lui avait demandé son ancien collègue, qui faisait de la randonnée sur le West Highland Way.

– Je fuis les mecs dans ton genre », lui avait-il rétorqué.

Selon le propriétaire de la pizzeria, à qui appartenait également l'appartement, Ireland était parti du jour au lendemain, sans préavis. Un soir il était là, le lendemain il avait disparu.

« Il a filé en douce en pleine nuit, alors ?

– On pourrait dire ça.

– Il devait des loyers ?

– Vous allez les régler, c'est ça ?

– À votre avis ?

– Je plaisantais de toute manière. Il a laissé ce qu'il devait, glissé

sous un coin de la télé. Au penny près.

– Vous avez une idée de l'endroit où il a pu aller ?

– Aucune. Mais à part ce qu'il avait sur le dos, toutes ses possessions tenaient dans un sac marin. Il a pu aller n'importe où. Il était bizarre, quand même. Il avait un lit dans sa chambre, mais j'ai l'impression qu'il préférait dormir par terre. Comme s'il campait. Drôle de loustic, hein ? »

Lorsqu'ils se renseignèrent à la gare, l'employé pensait se souvenir d'un passager correspondant au signalement d'Ireland, qui avait acheté un billet pour Mallaig. Puis, au Cobbs Bar, quelqu'un affirma avoir vu un homme avec un genre de gros sac à dos faire du stop sur l'A82, en direction du nord, vers Invergarry et Fort Augustus, au sud du Loch Ness, le jour où Ireland avait disparu.

Lorsqu'ils téléphonèrent pour recevoir leurs instructions, Catherine se montra catégorique :

« Allez voir la police locale, la personne à qui vous avez parlé à votre arrivée, puis revenez ici aussi rapidement que possible.

– Alors, on ne repasse pas par la case départ, chef, on ne touche pas deux cents livres ? » demanda Cresswell.

Catherine raccrocha sans répondre. Le Monopoly, un jeu qui réveillait les pires instincts en chacun.

Le lendemain de l'épisode dans le bureau de Picard, elle était allée trouver John McBride à la première heure.

« Vous avez fourni des informations sur cette affaire à l'inspecteur principal Picard. »

Une affirmation plus qu'une question.

« Il m'a interrogé, je lui ai répondu, rien de plus.

– C'est-à-dire ?

– Il voulait savoir comment avançait l'enquête. Tout bêtement. Alors, je lui ai dit.

– Et vous ne vous êtes pas demandé pourquoi il passait par vous plutôt que de s'adresser directement à moi ?

– Je me suis dit qu'il devait avoir ses raisons.

– Et que lui avez-vous raconté, au juste ? »

McBride haussa paresseusement les épaules.

« Ce qu'on avait trouvé. Un résumé. Les dépositions, les informations reçues, les différentes tâches.

– Et c'est tout ?

– Oui, boss.

– Il ne vous a pas demandé d'exprimer votre opinion sur les progrès de l'enquête ?

– Pas exactement en ces termes.

– En quels termes, alors ?

– Je ne suis pas sûr de bien comprendre.

– Vraiment ? Eh bien moi, je pense que vous comprenez très bien.

Je pense que vous avez vu là l'occasion de me planter un couteau dans le dos et que vous avez sauté dessus.

– C'est faux, boss. »

Catherine se campa sur ses pieds et se redressa de toute sa hauteur.

« Il n'y a personne d'autre, ici, sergent, seulement vous et moi. Alors, écoutez. À l'avenir, aucune information concernant cette affaire ne devra être transmise à qui que ce soit sans mon accord exprès. Est-ce bien clair ?

– Oui, boss.

– Nous nous sommes compris ?

– Compris.

– Est-ce le début d'un sourire moqueur sur votre visage ?

– Non, boss.

– J'espère bien. Maintenant, les noms que nous avons obtenus par le dossier Swann, la liste de suspects que vous m'avez montrée, on en est où ?

– Il n'y a que vingt-quatre heures dans une journée, boss.

– D'accord, mais faisons aussi vite que possible.

– Bien.

– Et Cartwright ? Où est-ce qu'il est déjà, la Saskatchewan, c'est ça ?

– On doit rappeler la police canadienne aujourd'hui.

– Bien. »

Les yeux toujours braqués sur le sergent, elle recula d'un pas.

« On va résoudre cette affaire, d'accord ?

– Oui, boss. »

« Charlie, vous vous en seriez mieux sorti que moi.

– Vous vous faites des idées.

– Non, j'en suis sûre et certaine. »



Ils se trouvaient au Half Moon, un pub le long de Chesterfield Road, une grande salle basse avec des fausses poutres en bois et un menu proposant des plats roboratifs à des prix défiant toute concurrence. Mais c'était à l'écart du centre-ville et, en fin d'après-midi, assez calme pour discuter loin des oreilles indiscrètes.

« En plus, McBride aurait mieux réagi sous vos ordres, ajouta-t-elle. D'homme à homme.

– Ça le gêne que vous soyez une femme, c'est ce que vous êtes en train de me dire ? »

Catherine sourit.

« Pas seulement. Je suis noire, Charlie, au cas où vous n'auriez pas remarqué. Et pas noire Beyoncé. Noire noire. Le genre qu'on ne peut pas faire semblant d'ignorer. Et promue avant lui. Sa supérieure. Qu'est-ce que ça lui fait, à votre avis ?

– Il n'a peut-être pas autant de préjugés que vous le pensez. »

Elle secoua la tête.

« Depuis combien de temps est-il dans la police ?

– Vingt ans ? Vingt-cinq ?

– J'ai moins de la moitié d'années de service à mon actif. Et lui il se demande pourquoi je suis inspectrice alors qu'il est toujours sergent. Et la réponse, il la connaît : discrimination positive.

– Pas nécessairement.

– Allons, Charlie, tant de points parce que femme, tant de points parce que noire, quelques-uns en plus parce que j'ai un diplôme qui tient à peu près la route. Et McBride ? Il est blanc, écossais et n'a sans doute pas fait d'études. Mon père aimait bien cette expression : se hisser à la force du poignet. Mais jusqu'où ? À sa place, je serais en colère. »

Resnick avança la main vers son verre.

« J'avais un sergent à Canning Circus. Graham Millington. Pendant pratiquement tout le temps où j'ai travaillé là-bas. Un bon flic. Sergent à mon arrivée, sergent à mon départ. Et il était satisfait de la situation. Des responsabilités, mais pas trop. Le soir, il pouvait rentrer chez lui et oublier son boulot.

– Marié ?

– Oui.

– Vous croyez que McBride l'est ?

– Divorcé, à ma connaissance.

- Des enfants ?
- Je ne pense pas.
- Qu'est-ce qu'il a, alors, hormis son travail ?
- Partick Thistle ?
- Pardon ? »

Resnick sourit.

« Un club de foot. Le Notts County de Glasgow. »

Il faisait presque nuit lorsqu'ils quittèrent le bar. Catherine en profita pour fumer une cigarette avant de prendre le volant. Des camions passaient devant eux, se dirigeant vers l'autoroute. Il y a quelques années, pensa Resnick, ils livraient du charbon, du coke, de l'acier. Allez savoir ce qu'ils transportaient aujourd'hui. La logistique : c'était quoi au juste ?

« Swann, dit Catherine. On va lui rendre visite ?

– On devrait, sans doute. »

Elle jeta sa cigarette par terre dans une petite pluie d'étincelles, avant de l'écraser d'un pied rageur.

« Bonne nuit, Charlie.

– Bonne nuit. »

Ils montèrent dans leurs voitures respectives et rejoignirent la procession de véhicules.

Resnick continuait de faire les trajets dans sa Vauxhall d'emprunt. Il n'appréciait pas particulièrement le temps qu'il passait seul chez lui après le travail, mais n'avait pas suffisamment envie de compagnie ni de changement pour tenter d'y remédier.

En dépit des souvenirs, parfois agréables et heureux, mais souvent perturbants – le bruit d'une porte qui s'ouvrait et se refermait au premier, des pas dans l'escalier, rappels d'une présence disparue –, cette maison où il vivait depuis des années avait quelque chose de rassurant. De réconfortant. Ne serait-ce qu'à cause de ses possessions, des choses accumulées au fil des ans, des meubles qui s'étaient moulés à sa forme et à sa taille. Des disques, beaucoup trop, des CD. Une étagère de livres, parmi lesquels celui que Lynn lisait juste avant sa mort, avec le billet de train en guise de marque-page toujours à sa place. Le chat qui avait l'habitude de rôder autour de son fauteuil, de pousser sa truffe contre sa jambe, puis d'attendre calmement, avant de

sauter sur ses genoux et de tourner sur lui-même pour s'installer, la tête entre les pattes.

Catherine roulait en écoutant la radio, une succession de nouvelles auxquelles elle ne prêtait qu'une oreille distraite : l'emploi des jeunes qui était reparti à la hausse, un attentat à la voiture piégée dans le centre de Beyrouth. En arrivant à Potter Street ce matin-là, elle avait trouvé un gros bouquet, avec un billet d'excuses de l'écriture soignée d'Abbas.

« Un admirateur ? » avait demandé le policier à l'accueil.

Elle avait déchiré la note en deux, puis en quatre, et ordonné au sergent de service d'envoyer les fleurs à l'hôpital avant qu'elles se fanent, espérant que c'était une affaire réglée.

Elle mit son clignotant et accéléra pour doubler.

Catherine songea qu'on pouvait difficilement imaginer pire adresse que Love Lane (le chemin de l'amour !) pour la maison d'arrêt de haute sécurité de Wakefield, où étaient enfermés beaucoup de délinquants sexuels et de criminels condamnés pour violences envers les femmes et les enfants. L'établissement se divisait en quatre unités hébergeant un peu plus de sept cents détenus, dont une centaine relevaient de la catégorie A, la plus dangereuse.

Elle avait choisi sa tenue avec soin : pantalon noir ample, chaussures plates, cheveux attachés, pas de bijoux, presque pas de maquillage. Rien qui soulignait sa féminité. Malgré tout, Resnick avait l'air terne à côté d'elle, ordinaire : un homme d'un certain âge dans un costume mal coupé, avec une chemise froissée et des taches de nourriture déjà anciennes sur sa cravate. Il n'avait pas tant changé au cours de ces quinze ou vingt dernières années : il avait simplement vieilli.

Ils devaient voir Michael dans l'une des petites pièces à l'écart du bâtiment réservé aux visiteurs. Une table basse, quatre chaises, un coin de jeux pour les enfants, un distributeur de boissons et de snacks contre un mur.

Avec des excuses, on leur expliqua qu'il y aurait une courte attente.

Resnick envisagea d'acheter un Mars, puis se ravisa.

« Vous êtes déjà venu ici, Charlie ? demanda Catherine.

– Cette unité en particulier, non. Mais Wakefield, oui. Un certain nombre de fois, malheureusement.

– Sale endroit ? Sales souvenirs ?

– Toutes les prisons sont de sales endroits, presque toutes, après, ce n'est qu'une question de degré. Mais dans ce genre d'établissements – Long Lartin, Full Sutton, Manchester –, là où il y a des condamnés à

perpétuité, des détenus placés en isolement, on sent une forme de désespoir, je ne sais pas comment dire, une malfaisance. Un truc dont on voudrait se débarrasser, se laver... »

Des pas se rapprochèrent de la porte, s'arrêtèrent, repartirent dans une autre direction.

« La dernière fois que je suis venu à Wakefield, c'était pour voir un homme qui avait abusé de tous les enfants de sa famille, garçons et filles, enfants et petits-enfants, pendant trente ans.

– Et personne ne savait ?

– Bien sûr que les gens savaient, répondit Resnick, soudain en colère. Quelque part, au fond d'eux, ils savaient, mais dire quelque chose, cela les aurait obligés à reconnaître que c'était réel. Et lui, c'était pareil, incapable de regarder la vérité en face. En dépit de la thérapie, des discussions, des interventions multidisciplinaires et je ne sais quoi, il s'entêtait à nier. Ce qui signifie, bien sûr, que sa demande de libération conditionnelle a été rejetée.

– Il est toujours là ? »

Resnick secoua la tête.

« Après deux refus, il a commencé à s'automutiler, à menacer de se donner la mort. Pendant les deux mois suivants, on l'a placé sous surveillance pour l'empêcher de se suicider, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le lendemain du jour où le psychiatre a déclaré qu'il ne représentait plus de danger pour lui-même et où la surveillance a cessé, on l'a retrouvé pendu dans sa cellule. »

Catherine hésita.

« Qu'est-ce que vous avez ressenti ?

– Ça ne m'a pas fait plaisir, je vous le promets. Puis j'ai pensé aux enfants, au mal qu'il leur avait fait, et je me suis senti un peu mieux. »

La porte s'ouvrit et Swann entra sous escorte.

Il n'avait pas loin de soixante-dix ans et en paraissait davantage. Plus petit que la moyenne, voûté par l'âge, il marchait lentement. Des lunettes qui accentuaient la rondeur de son visage, des joues flasques, une bouche étonnamment petite. Pantalon et chemise gris, chaussettes noires, chaussures marron, pas de lacets.

Il fit quelques pas dans la pièce et s'arrêta, surpris par la présence de Catherine.

Elle s'empressa de se présenter et en fit autant pour Resnick. Comme s'il les recevait chez lui, Swann leur indiqua les chaises, les

invitant à s'asseoir.

« J'attendrai de l'autre côté de la porte, dit le gardien avant de les laisser.

– Vous voyez, déclara Swann, on me fait confiance. Certains détenus, ceux qui sont dangereux, provocateurs, c'est le mot qu'on emploie aujourd'hui, il y a toujours un gardien avec eux, parfois deux, au cas où. »

On percevait des traces d'accent du Nord dans sa voix, du Nord-Ouest plus précisément, et un léger zézaiement.

« Moi, je suis un chaton, à côté de certains. Regardez-moi, ajouta-t-il en souriant. Je ne ferais pas de mal à une mouche. »

Seulement à trois femmes, pensa Catherine. Peut-être plus.

« Mais je m'excuse de vous avoir fait attendre. J'étais à l'atelier de braille. Je recopie des livres en braille pour que les aveugles puissent lire. Une activité agréable. Reposante. »

Il passa les doigts de sa main droite sur la gauche et entreprit de la caresser, les paupières closes.

« On y devient sensible, au bout d'un certain temps. »

Il inclina la tête vers Catherine et ouvrit lentement les yeux. Sans cesser son mouvement de va-et-vient, il soutint son regard.

« Nous pensons que vous pourriez peut-être nous aider, dit-elle sans se décontenancer. Je mène une enquête sur le meurtre de Jenny Hardwick. Elle a été tuée dans le village de Bledwell Vale, il y a un peu moins de trente ans. Fin 1984.

– Une vieille affaire qu'on a rouverte ? J'ai vu ça à la télé.

– Elle a été tuée d'une façon qui devrait vous être familière. »

Une lueur s'alluma dans le regard de Swann.

« Le nom de la victime, Hardwick, Jenny Hardwick, ça ne vous dit rien du tout ?

– Je crains que non.

– Et l'endroit ? Bledwell Vale ?

– C'est au pays de Galles ? On dirait du gallois.

– Dans le Nottinghamshire. Au nord. Entre Worksop et Chesterfield.

– Le clocher tors.

– C'est ça. Vous connaissez donc la région ?

– Tout le monde connaît le clocher tors de Chesterfield.

– Mais vous y êtes déjà allé.

– Pas vraiment, non.

– Je croyais que si.

– Elle était mignonne, Jenny ? Je suppose que vous n'avez pas de photo ? Si je pouvais en voir une, je saurais peut-être... »

Une expression d'impatience passa sur son visage lorsque Resnick plongea la main dans sa poche pour s'effacer quand il en sortit un petit carnet noir, qu'il feuilleta jusqu'à une certaine page.

« Sheffield, 1984, dit Resnick, regardant ce qui était en réalité une page blanche. C'était la première fois que vous conduisiez un taxi ?

– Les camions, c'était ça, mon truc. Les camionnettes aussi. J'aime bien les camionnettes. Pour les courtes distances. »

Il pencha la tête vers Catherine, sourit encore.

« Vous savez, un homme qui a une camionnette, les petits boulots ne lui font pas peur. Toujours prêt à dépanner. »

Catherine sentit son estomac se soulever et cilla, incapable de soutenir son regard.

Derrière ses lunettes qui lui donnaient un air de vieille chouette, ceux de Swann s'agrandirent.

« De 1986 à 1988, reprit Resnick, Sheffield encore. Près de deux ans. Avec la même société ? Ou un petit boulot pour arrondir les fins de mois ? Nous nous posions la question.

– Je ne comprends pas pourquoi vous voulez savoir tout ça. La femme dont vous parlez, Jenny, 1984, c'est ce que vous avez dit, non ?

– Et Donna Crowder, ça ne vous rappelle rien ? »

L'homme se tortilla sur son siège.

« Retrouvée assassinée sur l'A6178, la route entre Rotherham et Sheffield. En 1987. »

Il remua encore.

« Nous pensons que quelqu'un s'est arrêté alors qu'elle rentrait à pied chez elle. Lui a proposé de la déposer. Un taxi, qui sait. Pas une voiture qu'elle avait appelée, en tout cas. Peut-être une course au noir. Ou quelqu'un avec une camionnette. »

Swann cligna des yeux.

« Écoutez, je croyais que cette entrevue pourrait m'aider devant le comité de probation. C'est ce qu'on m'a dit. Et c'est la seule raison pour laquelle j'ai accepté...

– On ne vous a pas menti, répondit Catherine. Si vous faites des

aveux complets, reconnaissez toutes vos erreurs, c'est le genre de chose qui pourrait vous aider. Recommencer à zéro. Montrer que vous avez des remords.

– Attendez, j'ai payé ma dette à la société. Et vous débarquez ici la bouche en cœur pour essayer de me coller sur le dos tous les meurtres qui traînent dans vos archives. Eh bien, très peu pour moi. »

Swann se leva avec difficulté et se dirigea vers la porte. Il fit un signe à travers la vitre.

« Nous repasserons peut-être vous voir, déclara Catherine. Quand vous aurez eu le temps de réfléchir. Et si vous changez d'avis, faites-le nous savoir. »

Mais Swann n'écoutait déjà plus.

« La visite est terminée ? demanda le gardien du seuil.

– La visite est terminée », confirma Resnick.



Jenny était euphorique, harassée, incapable de dire exactement où elle allait, ce qu'elle ressentait, où elle en était. Ce soir, elle avait prononcé son premier discours – Peter Waites avait fini par la convaincre –, ici, à Bledwell Vale. D'accord, c'était un public acquis, des hommes et des femmes qu'elle connaissait pour la plupart et qui ne se seraient pas déplacés s'ils n'étaient pas déjà d'accord avec elle. Mais quand même. Lorsque Peter l'avait présentée, une fois la paralysie vaincue, une fois franchi le gouffre immense et intimidant entre la chaise où elle était assise et le micro à l'avant de la scène, une fois les premiers mots hésitants sortis de sa bouche, ses pensées plus rapides que sa voix, terrorisée à l'idée d'oublier le discours qu'elle répétait en boucle depuis que Peter lui avait annoncé que le moment était venu, qu'il allait l'inviter à le rejoindre sur l'estrade, malgré tout cela, elle n'avait pas tardé à se rendre compte, quand bien même les phrases qu'elle avait préparées lui échappaient et qu'elle se lançait dans le vide sans filet – pour dire ce qu'elle éprouvait, ce qui était réellement important pour elle –, elle n'avait pas tardé à se rendre compte que tous les visages étaient tournés vers elle et qu'ils l'écoutaient, ils l'écoutaient elle et personne d'autre. Elle avait le public dans sa poche. Elle pouvait en faire ce qu'elle voulait !

Le dos ruisselant de sueur, son tee-shirt plaqué contre sa peau, presque transparent, les cuisses qui collaient, qui la démangeaient à cause de la transpiration, les cheveux humides, les yeux brillants. Les applaudissements et quelques personnes debout, bruyantes, qui continuaient de l'acclamer.

« Où est ton homme ? cria quelqu'un. À la maison ? Planqué ? »

Peter Waites lui serra chaleureusement la main et, quand elle descendit de la tribune, Edna Johnson la prit dans ses bras.

« J'étais sûre que tu te débrouillerais comme un chef. Je suis fière

de toi. »

Alors qu'elle rentrait chez elle, après deux verres de brandy, les félicitations tintant encore à ses oreilles, elle se surprit à repenser à la salle, aux rangées devant elle. Elle passait en revue les visages. Pendant un instant, au début de la soirée, elle avait cru le voir parmi un groupe d'hommes, debout contre le mur sur le côté, mais quand il s'était tourné vers elle, elle avait constaté que ses cheveux étaient bruns aux reflets auburn plus que roux, qu'il avait la figure plus ronde, que son regard ne cherchait pas le sien.

Barry ne broncha pas lorsqu'elle entra dans la pièce.

« Les enfants...

– Couchés depuis longtemps », l'interrompit-il.

Elle attendait qu'il lève les yeux de son journal, lui demande comment ça s'était passé.

« Dans ce cas, je vais aller me coucher...

– Bonne nuit. »

Le claquement du journal comme une gifle.

Catherine avait versé un acompte pour l'appartement moins de trois jours après l'avoir vu. Il va partir d'ici à la fin de la semaine, l'avait prévenue l'agent immobilier et elle avait pensé que, pour une fois, il disait sans doute vrai. Emprunter à ses parents la somme qui lui manquait, devoir se présenter devant eux la main tendue alors qu'elle avait passé la trentaine, c'était ce qui avait été le plus dur.

« On ne te paie pas dans la police ? avait demandé son père. Avec ta promotion, je croyais que tu aurais largement de quoi. Ce n'est pas non plus comme si tu vivais ici, dans le Sud-Est. Là, encore, je comprendrais.

– Ton père et moi pensions que ce serait toi qui nous aiderais sur nos vieux jours, avait ajouté sa mère en souriant.

– Ma foi, vous aurez toujours votre retraite, avait répondu Catherine, lui rendant son sourire. Et l'allocation mazout en hiver. Sans parler des quelques investissements avisés que papa fait depuis des années.

– La récession, ça ne te dit rien ? Tout ça ne vaut même pas le papier sur lequel c'est imprimé. »

Catherine avait regardé autour d'elle ostensiblement.

« Ah oui ? Vous n'avez pas l'air de vous en sortir si mal.

– Combien veux-tu, au juste ? » avait finalement demandé son père.

Elle le lui avait dit.

« Je croyais que l'immobilier n'était pas cher à Nottingham.

– Ça dépend.

– Donne-moi les références de ton compte en banque. Envoie-moi ça par email, c'est mieux. Je te ferai un virement. »

À présent, elle habitait donc à Ropewalk, au dernier étage, un appartement réhabilité avec goût. Un mélange d'ancien et de

moderne. Parquets en chêne et fenêtres à guillotine. Grand salon, cuisine à l'américaine en chrome et acier, chambre avec salle de bains attenante. Vue sur la ville à l'avant et sur Park Valley à l'arrière, la Trent au loin et, encore au-delà, les collines et les champs.

Elle y vivait depuis assez longtemps pour se sentir à l'aise, chez elle. Pour être heureuse de rentrer en fin de journée. Fermer la porte, laisser le monde dehors. Le monde que son travail l'obligeait à affronter tous les jours.

Mais ce soir, Michael Swann ne cessait de s'insinuer dans ses pensées.

La manière qu'il avait eue de la regarder. Elle avait pourtant l'habitude d'être dévisagée. Mais lui, c'était différent. Sachant ce dont il était capable, cet homme d'apparence si douce, ce qu'il avait fait à trois femmes, des femmes qui s'étaient fiées à lui.

*Un chaton, à côté de certains... regardez-moi... je ne ferais pas de mal à une mouche.*

Lorsqu'il avait posé le bout de ses doigts sur sa peau ridée et s'était caressé, elle avait eu l'impression de le sentir sur son propre bras.

*Un homme qui a une camionnette, les petits boulots ne lui font pas peur. Toujours prêt à dépanner.*

Pouvait-elle l'imaginer au petit jour, roulant sur Sheffield Road ? Il rentrait après avoir déposé un client à Rotherham et, quand il avait vu Donna qui faisait du stop de l'autre côté de la route, il avait fait demi-tour un peu plus loin.

« Je vous emmène, mademoiselle ?

– Non, merci, avait répondu Donna. Je n'ai plus un rond.

– Ne vous en faites pas. Montez. C'est sur mon chemin. »

Est-ce que ça s'était passé ainsi ?

Elle imaginait la scène. Avec Donna, c'était plus facile : ils avaient plus d'éléments, on pouvait remplir les trous, relier les points.

Mais Jenny...

On ne savait pas grand-chose sur Jenny, on ignorait toujours les circonstances de sa mort. Quelques rumeurs. Des sous-entendus.

Donna Crowder, en revanche : à peine l'avaient-ils mentionnée que Swann avait mis un terme à l'entretien. Peut-être devraient-ils retourner le voir, lui faire subir un interrogatoire en règle. Resnick pourrait parler de nouveau à Paul Bryant, insister...

Mais l'affaire Donna Crowder était du ressort de quelqu'un d'autre,

ou le serait si on rouvrait l'enquête.

Par la fenêtre, les lumières de la ville avaient une qualité presque cinématographique, elles semblaient appartenir à un lieu plus glamour que celui qu'elle connaissait. Pendant six mois, elle avait patrouillé dans les rues de Nottingham : ivrognes, camés, adolescents SDF, groupes d'hommes braillards qui lançaient des insinuations obscènes, femmes vêtues de jupes ras les fesses, se tenant par le bras pour ne pas tomber – quelle était cette expression charmante ? –, tomber cul par-dessus tête.

Elle monta le chauffage d'un cran et alla chercher un verre à la cuisine. Une bouteille de rouge – du barolo – attendait qu'on la débouche sur la table.

Pourquoi pas ?

Le dernier CD qu'elle avait écouté se trouvait toujours dans le lecteur. Elle l'alluma avec la télécommande. Les *Suites pour violoncelle seul* de Bach, Pablo Casals. Elle l'avait acheté après avoir vu un film sur un quatuor à cordes. Un super film, en fait. Christopher Walken, atteint de la maladie de Parkinson. Catherine Keener, qu'elle avait vue plusieurs fois au cinéma sans savoir qu'elles avaient le même prénom.

Il y avait une scène où Walken parlait à un groupe de jeunes étudiants à qui il enseignait la musique : il leur racontait sa rencontre avec le célèbre Pablo Casals. Puis il jouait un passage de la *Suite pour violoncelle seul* n° 4.

Catherine s'était dit qu'elle n'avait jamais rien entendu d'aussi saisissant, d'aussi beau.

Sur le disque, c'était pareil. Casals avait enregistré à Paris en 1939. L'année avant que Paris tombe aux mains des Allemands. Très longtemps avant sa naissance.

Son mobile sonna et elle regarda l'écran.

Abbas.

Elle rejeta l'appel.

Elle se détendit dans son fauteuil, ferma les paupières.

Il sonna encore. Une tonalité différente. Un SMS, cette fois.

*Je suis à ta porte.*

Elle sentit des fourmillements dans ses bras, ses doigts, ses orteils.

Elle ne pouvait détacher les yeux du message.

Pourquoi le croirait-elle ? Comment avait-il pu obtenir son adresse ? À peine s'était-elle posé la question que la réponse s'imposait

à son esprit : ses parents, bien entendu. Elle le voyait d'ici, élégant, souriant, entortillant sa mère, serrant vigoureusement la main de son père, entre hommes.

« Comme je dois passer par Nottingham, pas longtemps, juste quelques jours, je me suis dit que ce serait bien de saluer Catherine. Je ne veux pas l'embêter, seulement prendre de ses nouvelles, bavarder. Lui faire la surprise. »

Oh oui ! ils avaient dû adorer. C'était tellement dommage que ça n'ait pas marché entre eux. Catherine, c'était de sa faute, bien sûr. Peut-être que cette fois...

Elle but une gorgée de vin, reposa le verre.

S'approcha pieds nus de la porte.

Colla la tête contre le panneau pour écouter.

Écouter quoi ?

Sa respiration ?

Soudain, il donna un coup de pied contre le bas de la porte. Elle recula brusquement.

« Catherine, je sais que tu es là ! »

Un autre coup de pied, ses poings qui tambourinaient.

« Catherine ! »

S'il continuait, il allait alerter les voisins, et l'un d'eux risquait d'appeler la police. Elle imaginait deux agents qui arrivaient et entraînaient Abbas de force, pendant qu'il lui hurlait d'ouvrir la porte... Peut-être la reconnaîtraient-ils d'entrée de jeu, peut-être pas.

« Catherine ! »

Elle déverrouilla, fit un pas de côté, attendit qu'il entre. Referma.

Elle le regarda avancer au milieu du salon comme s'il ne s'était rien passé de fâcheux. Abbas, égal à lui-même : élégant, séduisant, fort. Une assurance pareille, elle n'avait jamais vu ça.

« Joli, dit-il en examinant les lieux. Un peu impersonnel, peut-être. Comme une chambre d'hôtel économique. Non, c'est injuste, ajouta-t-il avec un sourire. Trois étoiles au moins. »

Ses yeux se posèrent sur le barolo.

« Tu ne m'offres pas un verre ?

– Abbas, qu'est-ce que tu veux ?

– Un verre de vin. Un verre de vin et une petite conversation civilisée. Serait-ce trop te demander ?

– Et après, tu t'en iras ?

– Bien sûr. »

Elle redoutait presque qu'il ne la suive à la cuisine, mais lorsqu'elle revint avec un verre vide, il était confortablement assis dans le canapé, jambes étendues devant lui, ses pieds luxueusement chaussés, posés l'un sur l'autre.

« Tortelier ? fit-il avec un hochement de tête en direction de la chaîne, qui passait toujours le CD de Bach.

– Casals.

– Tortelier est meilleur. L'enregistrement de 1983, pas les suivants. »

À la vue de son expression, il éclata de rire.

« D'accord, je dis des conneries, je sais : 1983, 1973, peu importe. »

Catherine lui servit du vin, pas trop, et en rajouta dans son propre verre. S'assit sur la chaise imitation Charles Eames, entre le canapé et la porte.

« Qu'est-ce qui t'amène dans les Midlands ? À moins que tu n'habites ici, à présent ?

– Je pourrais dire que je suis venu exprès pour toi, mais ce serait encore...

– Encore une connerie.

– Exactement. »

Abbas lui adressa un sourire étudié. De belles dents, les siennes pour la plupart, à la connaissance de Catherine, en tout cas.

« Alors, tu vas me le dire ?

– Quoi ?

– Ce que tu fais là ? »

Il décroisa les jambes et pivota pour lui faire face, la table basse entre eux.

« Même dans cette région arriérée, il y a des gens avec qui l'on peut faire des affaires. Enfin, la plupart du temps, il s'agit de racheter leurs entreprises moribondes avant le naufrage définitif.

– Pas par charité, je suppose.

– Pas vraiment, répondit-il avec un autre sourire. J'abrège leurs souffrances. »

Le CD était terminé. Abbas se leva et s'approcha de la fenêtre qui donnait sur Park Estate, un quartier résidentiel fermé.

« Ces grandes maisons, en bas, de véritables petits manoirs pour

certaines. Je lisais un truc à leur sujet l'autre jour. Tu sais pour qui elles ont été construites ? Ces monstruosité victoriennes gothiques ? Des gens qui avaient des idées, de l'ambition. Des capitaines d'industrie. Des magnats du charbon. De la dentelle. Où seraient-ils aujourd'hui ? En Chine ? En Inde ? Dans le Golfe ?

- Tu pourrais les rejoindre.
- Voilà qui te plairait, n'est-ce pas ?
- Abbas, peu m'importe où tu es. Tant que tu...
- Tant que je ne m'approche pas de toi.
- Précisément. »

Il se rassit avec nonchalance, leva son verre dans sa direction comme pour trinquer et but. Il la regarda par-dessus le rebord.

« Tu es une fille intelligente, mais parfois tu te conduis comme une idiote.

- Je ne suis pas une fille.
- Ne jouons pas sur les mots. Une femme, si tu préfères. À quoi bon ? Tu sais bien ce que je veux dire.
- En fait, non.
- Tu te rends compte de la vie que nous pourrions...
- Oui, Abbas.
- Et pourtant, tu choisis ça. Ce petit appartement anonyme. Ton petit boulot sordide.
- Abbas, je pense que tu devrais partir...
- J'essaie seulement...
- S'il te plaît... Va-t'en, maintenant.
- Très bien. »

Il regarda son verre.

« Dommage de laisser tout ça. »

Il le posa et fit le tour de la table, s'arrêta à côté d'elle. Elle sentait son eau de toilette, l'huile dans ses cheveux.

« Un baiser d'adieu ? »

Alors qu'il avançait la tête vers elle, elle détourna la sienne.

« Abbas... »

Il saisit son poignet. Son bras. Pressa son visage contre le sien.

« Tu te souviens, quand nous faisions l'amour. »

Elle tenta de se dégager et il la plaqua contre le mur.

« Abbas !

– Les cris que tu poussais ! »



Il s'appuya contre elle, inséra sa jambe entre les siennes, murmurant à son oreille :

« Personne ne peut te faire jouir comme moi. Tu le sais. Personne. »

Ses lèvres sur les siennes, sa langue insinuante.

Catherine le laissa faire, mais seulement pour le mordre. Ses dents entamèrent le bout de la langue et la lèvre inférieure. Elle avait le goût du sang dans la bouche.

« Salope ! »

Le coude d'Abbas décrivit un arc de cercle et frappa de plein fouet son visage. Elle recula en titubant. Il tenta de la rattraper, mais elle l'évita et, pivotant, s'empara de la bouteille sur la table pour la brandir en l'air.

Lorsqu'il plongea sur elle, elle l'abattit de toutes ses forces sur son bras, à la hauteur de l'articulation.

Il poussa un cri, crachant du sang.

« Sors d'ici ! Sors d'ici ! »

Elle recula encore et, visant la tête, lança la bouteille. Qui le rata et s'écrasa contre le mur, éclaboussant le fauteuil et la porte de la cuisine.

Il battit en retraite, le sang gouttant toujours de ses lèvres, le regard incrédule.

« Sale petite pute !

– Va-t'en ! »

Dès qu'il eut franchi le seuil, elle claqua la porte et verrouilla à double tour. Elle s'y adossa et se laissa glisser à terre en sanglotant.

L'article faisait la une du journal local, le *Nottingham Post*, avec un éditorial et une double page à l'intérieur. « La police interroge un tueur en série déjà condamné au sujet de la mort violente de deux autres femmes : l'auteur de best-sellers Trevor Fleetwood explique comment les années de recherches qu'il a consacrées à ces terribles meurtres ont finalement conduit à la réouverture de l'enquête. » Une photographie d'un Fleetwood grave mais souriant, tenant un exemplaire de *Nés pour tuer* : « Le livre qui le premier a révélé la vérité sur Michael Swann. »

On retrouvait ce même portrait dans toute la presse nationale.

Le *Telegraph*, *Metro* et le *Mail* accordaient une place importante à l'article, tout comme le *Times* et *l'Express*, *l'Independent* et le *Star*. Le *Sun* publiait des photographies floues des trois victimes de Michael Swann, de Donna Crowder et de Jenny Hardwick, avec un portrait en buste de Michael Swann au milieu et en très gros titre : *Combien en a-t-il tuées ?* Dans le *Guardian*, on trouvait un article sur les violences faites aux femmes à la rubrique Commentaires et un paragraphe en page 9.

Sur Internet, on s'en donnait à cœur joie.

Le site de Trevor Fleetwood recensait plus de mille visites supplémentaires, le nombre de ses abonnés sur Twitter avait explosé, et, en milieu de matinée, *Nés pour tuer* était remonté de huit cent cinquante places sur Amazon, talonné par *Eaux meurtrières* et *Sur les traces de l'Éventreur*.

Resnick avait pris deux doubles expressos au café de Bridge Street et en tendit un à Catherine dès qu'elle arriva.

« J'ai pensé que vous en auriez besoin.

– Merci. J'ai déjà trois messages de Picard sur mon téléphone. »

Resnick la suivit à l'intérieur.

« Et quelqu'un de la com' veut me voir au quartier général de toute urgence. Sans compter les messages de Barry Hardwick et de son fils aîné qui demandent ce qui se passe.

- C'est Fleetwood qui doit bien rigoler.
- Vous pensez qu'il nous a menés en bateau ?
- Pas totalement, espérons-le. »

En haut de l'escalier, sous la lumière crue des lampes, Resnick s'arrêta et lui toucha le bras.

« Votre visage ? Qu'est-ce qui vous êtes arrivé ? »

Il y avait une bosse, petite mais visible, au-dessus de l'œil gauche de Catherine, une ecchymose qui transparaissait sous sa peau naturellement sombre.

« Ce n'est rien.

– Catherine...

– Je suis tombée, c'est tout.

– Vous êtes tombée ?

– Oui, j'ai glissé. Chez moi, en plus. Dans la cuisine. De l'huile qui s'était répandue sur le sol.

– Mais ça va ?

– Oui, bien sûr. Tout va bien. Deux ibuprofène et on n'en parle plus.

– Mais vous êtes allée à l'hôpital ? Vous avez fait une radio ?

– Charlie, voyons. Ce n'est qu'une petite bosse, pas de quoi en faire une histoire. »

Elle passa devant lui et entra dans le bureau.

« Belle photo de vous en ligne, boss, dit McBride, se détournant de l'écran. "Une inspectrice noire mène l'enquête. Deux meurtres, un tueur en série interrogé." »

Catherine jura tout bas.

Presque aussitôt, son téléphone sonna. Picard. Haussant les sourcils à l'adresse de Resnick, elle fit la grimace et sortit pour répondre. Cela risquait de durer un moment.

« Maintenant que c'est dans la presse, est-ce qu'on continue à enquêter sur les suspects de la M62 ? demanda McBride.

– Des pistes éventuelles ?

– Un peu tôt pour le dire.

– Dans ce cas, quels que soient les motifs de Fleetwood, continuons un peu.

- J’ai fait quelques recherches sur lui, sur Fleetwood, par curiosité.
- Alors ? »

McBride haussa les épaules.

« Marié deux fois et divorcé deux fois, deux fils adultes. Il vit à Leeds, ou il y vivait. Dernière adresse connue. Il a débuté comme journaliste dans le Nord-Ouest : *Rochdale Observer*, *Northwich Chronicle*, *Manchester Evening News*. Meurtres, tribunaux, ce genre de sujets. Ses livres ont eu un peu de succès et il s’est mis à son compte. Mais regardez ça... »

Il ouvrit une nouvelle fenêtre.

« Poursuivi en diffamation, deux fois. Une affaire réglée à l’amiable. Il a gagné l’autre procès en appel.

- Sur quelle base ? »

McBride lut ce qui était écrit sur l’écran :

« “Au motif que ces affirmations ont été faites sans intention de nuire et de bonne foi, et parce qu’il avait des causes raisonnables de croire que c’était la vérité.” En tout cas, mieux vaut ne pas prendre pour argent comptant tout ce qu’il nous dit. »

Le porte-parole de la police fit une communication officielle avant midi. L’enquête en cours sur le décès de Jenny Hardwick n’incluait pas d’autres crimes. Des policiers s’étaient rendus à la prison de Wakefield pour parler à un détenu, mais il n’y avait aucun lien direct avec l’affaire en question et il s’agissait d’une simple audition.

Resnick avait essayé d’appeler Trevor Fleetwood à plusieurs reprises pour lui dire ce qu’il pensait de ses façons de faire, mais, bien entendu, celui-ci ne répondait pas.

Il revint trouver McBride.

« Fleetwood, il habite Leeds, c’est bien ça ?

- Autant que je sache.

- On a une adresse ?

- Vous allez lui rendre visite ?

- Pourquoi pas.

– Vous voulez de la compagnie ? J’en ai marre d’avoir le cul vissé sur une chaise. »

L’édition électronique de *Né pour tuer* figurait à présent parmi les cent meilleures ventes, à la quarante-septième place. Et ce n’était pas fini.

Une fois le linge étendu, Jenny regarde l'horloge dans la cuisine et secoue la tête d'un air incrédule. Il y a des matins comme ça où elle ne voit pas le temps passer. Entre les coups de main au centre social, les enfants à amener à l'école, le ménage, souvent midi arrive et il est déjà l'heure d'aller chercher Brian à la maternelle. Pas un instant pour s'asseoir et boire une tasse de thé. Pas une minute à elle. Heureusement, Linda, la voisine d'en face, avait proposé de récupérer Brian en même temps que son petit.

Il lui en avait fait voir ce matin. Et Colin aussi. Il ne voulait pas la lâcher devant le portail et il lui avait fait une véritable scène lorsqu'elle avait essayé de se dégager. « Maman, maman, maman ! » Accroché à ses jambes, poussant des hurlements. Au point où c'en était gênant.

Une des institutrices – la mère de Nicky – avait quand même réussi à le calmer, à l'attirer. Nicky et Mary sautillaient déjà dans la cour, riant, gloussant, main dans la main.

Et Barry n'avait pas été d'une grande aide, c'était le moins qu'on puisse dire. Un ours mal léché, ce matin. Il lui avait à peine adressé la parole lorsqu'il était parti au travail. Aujourd'hui, il n'y aurait qu'un piquet de grève symbolique, savait Jenny. Ces temps-ci, ils concentraient leurs efforts plus au sud du comté, à Clipstone, à Annesley.

En fait, c'était à cause de la nuit précédente qu'il faisait la tête. Il avait passé une jambe par-dessus les siennes quelques minutes après que Jenny avait éteint sa lampe de chevet, se pressant contre ses fesses, une main cherchant ses seins. Elle avait senti son corps se raidir, ses muscles se crispier. « Barry, non, pas maintenant, pas ce soir. Je suis fatiguée. » Elle s'en était voulu, avait détesté le son de sa propre voix. Consciente qu'ils n'avaient pas fait l'amour depuis une

éternité, bien avant ses dernières règles, un petit coup vite fait, qui l'avait laissée frustrée et endolorie.

Quand il avait tenté de nouveau sa chance quelques minutes plus tard, elle s'était levée, avait pris une des couvertures et avait fini la nuit sur le canapé, réveillée de temps en temps par ses ronflements.

Le lendemain matin, elle était passée devant lui alors qu'il se chaussait et il l'avait retenue par le bras.

« Je suis toujours ton mari, figure-toi.

– Je sais. »

Elle était restée là à le regarder jusqu'à ce qu'il baisse les yeux et la lâche.

Elle était montée et elle était en train de broser les cheveux de Mary lorsqu'elle avait entendu la porte claquer.

« Qu'est-ce qu'il a, papa ?

– Oh ! rien. Rien d'important.

– Pourquoi il est fâché, alors ? »

La radio marche dans la pièce voisine, une émission féminine, *Woman's Hour*, sans doute – puis il y a le bip qui annonce le journal. Elle s'interrompt pour écouter. Recrudescence des violences à Beyrouth, entend-elle, sans être certaine de savoir exactement où se trouve Beyrouth ni pourquoi on s'y bat. Des processions funèbres dans les townships sud-africains. Les discussions entre les Charbonnages et le syndicat des mineurs ont été ajournées. On cite le porte-parole des Charbonnages : Nous avons fait des progrès considérables et nous pensons que nous devrions arriver rapidement à un accord.

Du pipeau, se dit Jenny.

Elle tourne la tête. Un bruit à la porte de derrière ? Quelqu'un qui frappe ? Elle éteint la radio.

Une ombre derrière le verre dépoli.

Elle ouvre prudemment, pas en entier.

« Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

– Je te rends visite.

– Comment ça, tu me rends visite ?

– À ton avis. Merde, laisse-moi entrer, ajoute-t-il après avoir jeté un bref regard derrière lui.

– Tu rêves ?

– Je suis sous contrôle judiciaire et je ne suis pas censé être ici. Si

je me fais choper, on me renvoie devant le tribunal. »

À contrecœur, elle ouvre la porte, juste assez pour qu'il puisse se glisser à l'intérieur. La referme aussitôt derrière lui, puis, après réflexion, pousse le verrou. Ils se regardent, à un mètre de distance.

Danny porte son éternelle veste de grosse toile, des Doc, un jean. On dirait qu'il a mal dormi et qu'il ne s'est pas rasé depuis au moins deux jours.

Jenny se rend compte qu'elle le dévisage et rougit.

« Comment est-ce que tu as trouvé où j'habitais ?

– Ce n'est pas un secret.

– Il aurait pu y avoir du monde, Barry, n'importe qui. »

Il sourit.

« Les enfants sont à l'école. Et ton mari est un jaune, il bosse. »

Elle secoue la tête. Comment sait-il tout ça ?

« Tu dois partir.

– Dans un petit moment, hein ?

– Non, maintenant. »

Elle a la gorge sèche, les mots ont du mal à sortir. Elle est fascinée par sa bouche.

« Je ne crois pas », répond-il en souriant.

Puis il l'embrasse et c'est comme dans un de ces films débiles, parce qu'elle lui rend son baiser. Un instant plus tard, ils trébuchent sur le côté et il se débarrasse de sa veste.

Sa langue s'insinue entre les lèvres de Jenny. Il la serre contre lui, la renverse en arrière.

L'évier est dur contre son dos. La vaisselle du petit déjeuner s'empile derrière elle et les assiettes glissent lorsqu'elle recule le bras. Les mains de Danny la caressent, la touchent partout, et sa jambe s'enfonce entre les siennes, mais elle ne fait rien pour le repousser.

Il remonte son fin pull de coton et libère ses seins.

Elle retient un cri quand, baissant la tête, il prend un de ses mamelons durs dans sa bouche. Il le mordille doucement et ils se laissent glisser vers le sol, leurs membres emmêlés.

Elle dégage un bras, tire sur ses cheveux pour relever son visage et l'obliger à la regarder. Quand il glisse sa main sous sa jupe, elle arque le dos et vient à sa rencontre. Elle ne se rappelle pas avoir autant mouillé, autant désiré quelqu'un. Désiré qu'il la pénètre.

À la dernière minute, il se retire et se cabre pour jouir sur son ventre. À présent, elle est allongée, encore tremblante, encore un peu sous le choc mais heureuse, son sperme visqueux sur sa peau.

Danny est étendu à côté d'elle et fume une cigarette, les yeux fermés.

Ils n'ont pas prononcé un mot depuis un moment.

« J'attendais ça depuis un bout de temps », dit-il enfin.

Elle le regarde pour voir s'il plaisante.

« Depuis le premier jour où je t'ai aperçue au centre social.

– Et maintenant, tu vas mettre une croix en face de mon nom dans ton petit carnet noir, c'est ça ? Je me la suis faite, cette pauvre cruche, j'en étais sûr.

– Dis pas ça.

– Non ?

– Non, c'est pas comme ça. »

Elle s'appuya sur un coude.

« Et c'est comment ?

– Tu me plais vraiment, t'as pas remarqué ? Dès que tu te pointes, je peux pas te quitter des yeux. Mes potes arrêtent pas de me chabrer. »

À présent, elle les voit de tout près, ses yeux, ils sont marron, pailletés de vert.

« Eh bien, maintenant, tu pourras leur dire que tu m'as eue. »

Il secoue la tête.

« Ça ne risque pas. »

Elle le regarde d'un air interrogateur, haussant les sourcils. Incrédule. C'est qu'ils font, les jeunes mecs, surtout les mecs dans son genre. Demain, tout le bassin minier du sud du Yorkshire sera au courant. Comment je me suis tapé une bonne femme, mère de trois mômes, dans sa cuisine.

Il se penche vers elle et l'embrasse sur la bouche avec une douceur surprenante. Son haleine sent le tabac, son visage tiède tout proche du sien. Elle s'efforce d'ignorer l'horloge derrière lui. Linda pourrait débarquer avec Brian d'un instant à l'autre. Bien décidée à entrer, à se faire offrir le thé et à papoter un peu.

Danny lui caresse l'épaule mais elle le repousse.

« Non. »

Son sperme qui a commencé à sécher sur son ventre fait des petits



plis sur sa peau.

« Il faut que tu partes.

– Allez...

– Non. Il faut vraiment que tu y ailles. S'il te plaît. »

D'un mouvement agile, elle se lève, remet en place sa jupe remontée à la taille. Dès qu'elle se sera débarrassée de lui, tout ira au lavage, tous les vêtements qu'elle porte. À quoi pensait-elle ?

« Dépêche-toi, s'il te plaît. »

Elle s'agite autour de lui à présent, tandis qu'il se rhabille lentement, ferme sa braguette.

« Minute... »

Elle l'entraîne vers la porte de derrière, ouvre le verrou.

« Donc, on se voit...

– Non.

– Quoi ?

– Non, on ne se revoit pas. Ne compte pas dessus.

– Ça ne t'a pas plu, alors ? dit-il avec un grand sourire. Tout ça, c'était du cinéma ?

– Dehors. Allez, vite. »

Elle le pousse et lui ferme presque la porte au nez. Elle file à la salle de bains, ôte ses vêtements, fait couler de l'eau chaude sur un gant de toilette et se frotte le ventre, se frotte entre les jambes. Son odeur, elle la sent, leur odeur à tous les deux. Merde, si elle la sent, Linda la sentira aussi lorsqu'elle ramènera Brian. Et Barry également. Sans parler des enfants.

« Dis, maman, c'est quoi cette drôle d'odeur dans la cuisine ? »

Ça n'a rien de drôle.

Mais elle rit malgré elle. Met du déodorant, un pschitt du parfum que Jill lui a offert à Noël l'an dernier, s'habille à la hâte. Elle prend l'aérosol dans les toilettes et vaporise tous les endroits où ils sont passés. Le sol de la cuisine, là où ils ont fait l'amour, non, où ils ont baisé, car c'est de ça qu'il s'agit.

Elle est en train de ranger le désodorisant lorsqu'on sonne à la porte.

Linda, avec Brian et son propre fils de quatre ans ; Brian qui se jette sur elle, ses bras tendus vers elle, le gamin de Linda caché derrière ses jambes, trop timide pour montrer sa frimousse.

« On se fait un thé ? propose Jenny.

– Ah, je dirais pas non. »

Trevor Fleetwood habitait Moorland Road, entre le campus et la grande mosquée, au premier étage d'une imposante maison mitoyenne qui donnait sur le parc de Woodhouse Moor. Son nom, à côté d'une sonnette qui n'avait pas l'air de marcher. En l'absence de heurtoir, McBride cria et fut récompensé à la troisième tentative, lorsque la tête et les épaules du journaliste apparurent à une fenêtre.

Lorsqu'il reconnut Resnick, il leur fit signe qu'il descendait.

Le chemin d'escalier en lino était si usé qu'on voyait presque à travers. Il y avait des moutons dans les coins à chaque marche. La rampe aussi lisse que du marbre.

« Je voulais vous prévenir, pour la presse, déclara Fleetwood lorsqu'ils atteignirent le palier.

– Mon cul, ouais ! » grogna McBride.

Resnick ne dit rien.

Ils le suivirent dans l'entrée, haute de plafond. On se serait cru dans un petit musée municipal en mal de subventions. Sur une table en noyer au centre de la pièce, à côté de ce qui semblait être un aspidistra, se dressait un animal empaillé au museau pointu, aux dents aiguës et à la gorge blanche – un genre de belette – sous un dôme de verre. Des tableaux victoriens aux cadres ouvragés couvraient les murs tapissés de papier peint surchargé : des portraits et des paysages sombres, des enfants qui s'éloignaient en se tenant la main dans une avenue bordée d'arbres, en direction du soleil couchant.

« J'ai récupéré tout ce bazar à la mort de ma mère, expliqua-t-il. Ça fait un moment que je me dis que je vais faire quelque chose, le vendre, le mettre sur eBay, mais je ne m'en suis toujours pas occupé. »

La pièce principale était vaste, la moindre surface utilisable – la table de chêne, les deux canapés en cuir, le buffet, le vieux meuble classer métallique vert – encombrée de piles de papier : journaux,

pages de manuscrits, magazines. Seule une seconde table placée dans le renforcement du bow-window était relativement dégagée : deux ordinateurs, un fixe et un portable, une imprimante, un téléphone sans fil sur sa base.

Les murs étaient tapissés de bibliothèques.

« Je suis sérieux. J'avais cru comprendre qu'ils allaient encore garder l'info quelques jours, au moins. Le *Post* voulait la primeur, je suppose. Et une fois le bal ouvert... les autres ont suivi, conclut-il avec un geste d'impuissance.

– Et vos livres ont fait un bond sur les listes des ventes, ajouta McBride.

– Je n'y suis pour rien. Ça me dépasse.

– C'est pour ça que depuis vingt-quatre heures vous vous faites mousser partout sur Internet. Facebook, Tumblr, Twitter et compagnie.

– Ça s'appelle gagner sa vie.

– Ça s'appelle se foutre de la gueule du monde.

– Si on respirait un bon coup et qu'on s'asseyait pour bavarder ? suggéra Resnick en lançant à McBride un regard d'avertissement.

– Ouais, marmonna ce dernier. Faudrait déjà trouver un endroit où poser nos fesses.

– Commençons par le commencement, déclara Resnick lorsqu'ils furent installés. Tous les trucs que vous m'avez donnés, la photo de Donna et le reste. C'était seulement pour nous appâter ?

– Non. Pas du tout. Tout ce que je vous ai dit, c'était de bonne foi. »

McBride émit un gloussement incrédule.

« Mais ce ne sont que des conjectures, reprit Resnick. Malgré tous vos efforts, vous n'avez pas trouvé la moindre preuve qui relie Swann à l'un des deux autres meurtres.

– Ce qui n'a rien d'étonnant. Il y a des limites à ce que je suis capable de faire seul. C'est vous qui avez les ressources, après tout.

– Et vous, compléta McBride, vous pouvez flirter avec la diffamation et dire tout ce qui vous passe par la tête. »

Fleetwood s'autorisa le début d'un sourire.

Resnick ne rompit pas tout de suite le silence.

« L'appel de Swann, c'était combien de temps après notre départ ?

– Quel appel ? »

Resnick regarda le téléphone près de la vitre.

« Vous aviez besoin de savoir si on lui avait rendu visite. D'avoir une idée de ce qu'on lui avait demandé, de ce qui avait été dit. Sans cela, la presse n'aurait jamais accordé foi à votre histoire. »

Fleetwood avait soudain l'air moins à l'aise. Il détourna les yeux.

« Vous voulez que je me renseigne auprès de la prison ? Il y a une liste des appels passés depuis là-bas.

– C'est bon, inutile.

– Ce qui m'étonne, c'est qu'il se soit montré aussi obligeant, alors que vous essayez de lui faire porter le chapeau pour deux autres meurtres.

– Il n'en sait rien.

– Comment ça, il n'en sait rien ? s'écria McBride.

– Il pense que les soupçons viennent de chez vous. Si je lui pose des questions, il est persuadé que c'est pour réfuter les éventuelles accusations de la police, pas le contraire.

– Et ça vous laisse plus propre qu'un cochon qui a chié dans l'église.

– Il croit que je vais l'aider à obtenir sa mise en liberté conditionnelle.

– Et pendant ce temps, vous essayez de le piéger, dit McBride avec une pointe d'admiration involontaire. Faut vraiment avoir l'esprit retors. Vous faites un bel enfoiré, quand même ! Mais il finira bien par comprendre que vous êtes en train d'écrire un bouquin qui l'accuse de deux nouveaux meurtres. Et à ce moment-là, comment est-ce que vous comptez vous en sortir ?

– Je trouverai bien un moyen.

– Pour ça, je vous fais confiance.

– Mais si nous ne découvrons rien de tangible pour relier Swann à ces deux crimes, ce livre ne verra jamais le jour.

– Pas si sûr, rétorqua Fleetwood avec un sourire. J'en écrirai un autre, c'est tout. Sur un tueur et un délinquant sexuel qui a payé sa dette à la société, purgé sa peine et retrouvé la liberté, en dépit des efforts de la police pour l'enfoncer.

– Vous, vous ne voulez pas seulement le beurre et l'argent du beurre, il vous faut aussi le cul de la fermière, ricana McBride.

– Je fais travailler ma matière grise. Je m'efforce de tirer le meilleur parti de la situation. Aucune loi ne l'interdit, à ce que je

sache.

– Ah bon ? fit McBride, une lueur de colère dans les yeux. Et faire perdre son temps à la police, ça ne compte pas ? Article cinq, paragraphe deux du Criminel Law Act. Essayez ça, pour commencer.

– Vous croyez vraiment ? Le procureur n’y accordera pas deux minutes et vous le savez.

– C’est bon, intervint Resnick en se levant. Venez John, je pense que nous avons dit tout ce que nous avons à dire. »

Fleetwood l’imita et Resnick fit un pas vers lui, le doigt pointé.

« Un conseil, faites attention. S’il y a encore le moindre échange entre Michael Swann et vous, la moindre chose concernant une enquête en cours, venez nous voir immédiatement. Sinon, vous pourriez vous retrouver accusé d’entrave à l’exercice de la justice.

– J’ai toujours eu pour règle de collaborer étroitement avec la police chaque fois que c’était possible, répondit-il d’un air pincé. Et quelles que soient les circonstances.

– On trouvera la sortie tout seuls, déclara McBride d’un ton méprisant. Ne vous donnez pas la peine de nous escorter. Surtout que ça me ferait mal de vous voir tomber dans l’escalier. »

À peine étaient-ils dans la rue que le visage de McBride s’éclaira.

« Qu’est-ce que vous en dites ?

– Je comprends pourquoi on vous laisse enchaîné au bureau la plupart du temps. Vous êtes un rottweiler lâché dans la nature sans sa muselière.

– Et encore, c’était de la rigolade. Vous devriez me voir après un verre ou deux. »

Resnick éclata de rire.

« Quoi ?

– Rien, vous êtes parfait dans le rôle de l’Écossais de base.

– Attendez, demain, je débarque avec mon kilt et ma cornemuse. Ça donnera du grain à moudre à votre copine kényane », lança-t-il avec un sourire en coin.

Resnick fit le tour de la voiture.

« À propos de ma copine kényane, comme vous dites, si vous la lâchiez un peu ? Vous ne croyez pas que cette affaire est assez compliquée sans qu’on en rajoute ? »

Après une autre séance dans le bureau de l'inspecteur principal, où Catherine fit de son mieux pour convaincre Picard que le coup de publicité récent était le fruit des machinations tordues de Fleetwood et que Resnick et elle n'y étaient pour rien, il fallut prendre une décision concernant la suite de l'enquête. Il fut donc établi que les informations liant Swann à la région de Sheffield seraient confiées à police du South Yorkshire, où une équipe des Affaires non élucidées se préparait à rouvrir le dossier Donna Crowder. On recueillerait la déposition de Trevor Fleetwood et on ferait subir un interrogatoire en règle à Swann, supposa Catherine. Ils exploreraient tout ce qui pouvait se rapporter à leur enquête.

Elle avait parlé à Barry Hardwick et avait été très claire : ce qu'il avait pu lire dans la presse n'était que rumeurs et conjectures médiatiques. Ils ne négligeaient aucune piste, bien entendu. Mais rien n'indiquait pour l'instant que Michael Swann avait joué le moindre rôle dans la mort de son épouse.

Bledwell Vale, Noël 1984.

C'était il y a si longtemps.

À présent, Catherine prenait le thé avec la femme qui avait été la meilleure amie de la fille de Jenny, goûtant le calme relatif d'un jardin de banlieue.

Nicky Parker devait approcher de la quarantaine, peut-être trente-sept ou trente-huit ans, mais, si la lumière l'avantageait, elle pouvait en paraître beaucoup moins. C'était le cas aujourd'hui. Le temps était clair et le soleil réchauffait un peu l'air, ce qui n'était pas arrivé depuis des jours. Des semaines, semblait-il. Elles étaient au jardin, assises dans des chaises longues. C'était peut-être la deuxième ou troisième fois que Nicky avait l'occasion d'en profiter cette année. Elle portait

une marinière et un jean ajusté qui lui allait bien. Ses cheveux courts coupés au carré sans un seul fil gris. Contrairement à Mary, que le temps n'avait pas épargnée, elle ne faisait pas trente ans.

La maison se trouvait dans un quartier de West Bridgford appelé Lady Bay, dans une rue pavillonnaire surplombant les prés qui descendaient vers la Trent.

Nicky l'avait accueillie à la porte. Elles avaient traversé la petite entrée carrelée – bottes en caoutchouc, imperméables, quelques jouets éparpillés – puis la cuisine pour déboucher dans un jardin net, mais sans un centimètre perdu : parterres, buissons, herbes aromatiques plantées dans un vieil évier. Une table et des chaises en bois.

« C'est charmant, dit Catherine.

– C'est abordable, rétorqua Nicky avec un bref sourire. Tout juste. Et puisqu'on a construit une digue le long de la Trent il y a quelques années, on n'a même pas besoin de pomper l'eau de la cave à la moindre crue. Alors, oui, vous avez raison, c'est charmant. Surtout quand il fait beau. »

Son sourire s'élargit.

« Si on est assez idiot pour acheter dans une plaine inondable, on n'a que ce qu'on mérite. »

Elle laissa Catherine un instant et revint avec un plateau.

« J'ai apporté une tasse pour Richard, au cas où. Je ne sais pas exactement à quelle heure il sera rentré de la fac. Ça ne vous gêne pas s'il se joint à nous ? Il est censé finir plus tôt aujourd'hui.

– Il enseigne à l'université ? »

Nicky hocha la tête.

« Nottingham Trent ou l'autre ?

– L'autre. Bâtie en pierre de Portland. En partie, du moins. Maître de conférences. Culture, cinéma et médias. À vrai dire, ce n'est pas aussi prestigieux que ça en a l'air, ajouta-t-elle en souriant.

– Et vous ?

– Je travaille dans une maternelle le matin. Avec les tout-petits. Lottie est là-bas, ce qui nous facilite beaucoup la vie. William est en primaire.

– Vous suivez les traces de votre mère ?

– Si l'on veut. Même si pour moi il s'agit surtout de changer les couches et de lire *Ours brun*, dis-moi ce que tu vois ? Je dois le connaître par cœur, à force. Ah oui ! il y a la pâte à modeler aussi. »



Elle servit le thé, lui tendit une assiette de scones.

« C'est vous qui les avez faits ? demanda Catherine.

– Hélas non. Birds Confectioners, sur l'avenue. Si j'étais une vraie maman de West Bridgford, je les aurais faits moi-même.

– À propos de mamans, est-ce que la vôtre travaille encore ?

– Une retraitée heureuse. À cette heure, elle doit avoir entamé une partie de bridge, dit Nicky en consultant sa montre.

– C'est grâce à elle que vous avez rencontré Mary, je suppose ? Si elle n'avait pas enseigné à Bledwell Vale, vous ne vous seriez jamais retrouvées dans la même école.

– En effet.

– D'après Mary, vous passiez pas mal de temps chez les Hardwick ?

– J'y allais presque tous les jours.

– Vous deviez voir souvent ses parents, dans ce cas ?

– Sa mère, oui. Jenny. J'ai été bouleversée quand j'ai appris ce qui était arrivé. C'est horrible. »

Elle prit le couteau à beurre, coupa un scone en deux.

« Son père, je le voyais moins. La plupart du temps, il était au travail – du moins, j'imagine – et sinon, il n'était pas... disons qu'il ne recherchait pas notre compagnie. Deux petites chipies, ça se comprend, en même temps.

– Vous étiez difficiles ?

– Je suppose, oui. On courait dans toute la maison, on glapissait, on chantait. C'était quoi cette chanson ? “Girls Just Wanna...”

– “Just Wanna Have Fun.”

– Oui, c'est ça. Eh bien, nous aussi, on voulait juste s'éclater. On chantait à tue-tête en sautant sur le canapé. Au bout d'un moment, Jenny venait nous demander de nous calmer. Le papa de Mary dort, c'était ce qu'elle nous disait, en général. Alors, on marchait sur la pointe des pieds, chut, chut, chut, vous voyez le genre, on en faisait des tonnes. On passait devant sa chambre à pas de loup. Comme s'il y avait un monstre de l'autre côté de la porte. »

Les yeux de Nicky brillaient à l'évocation de ces souvenirs.

« Un jour, il est sorti brutalement. De la chambre. En pyjama. En pantalon de pyjama. Il a failli tomber sur nous, littéralement. On marchait à quatre pattes devant la porte. Il a ramassé Mary – elle était la plus proche –, il l'a soulevée comme si elle ne pesait rien, comme une poupée. Il était furieux. Il criait, jurait. Jamais je n'avais vu

quelqu'un se mettre dans un état pareil. »

Son expression avait changé. La lumière dans ses yeux s'était éteinte, remplacée, pensa Catherine, par quelque chose qui ressemblait à de la peur. Le souvenir d'une peur bien réelle.

« Que s'est-il passé ?

– Rien. Sur le moment, j'ai cru qu'il allait, je ne sais pas, la faire tourner au-dessus de sa tête, la jeter contre le mur. À la manière dont il la tenait. J'en étais convaincue. Mais non. Pas du tout. Au bout d'un instant, il l'a reposée. Très doucement. Et il a continué son chemin sans un mot. Il allait sans doute aux toilettes. »

Catherine attendit, but un peu de thé, laissant à Nicky le temps de se ressaisir.

« Est-ce que vous en avez parlé, après ? Mary et vous ?

– Non, jamais. On a arrêté de jouer au monstre, c'est tout.

– C'est la seule fois où vous l'avez vu s'emporter ? »

Nicky hocha la tête vigoureusement.

« Vous en êtes sûre ?

– Oui.

– Jamais avec Jenny, la mère de Mary ?

– Jamais. »

Catherine recula le buste.

« Excusez-moi.

– Pourquoi ?

– Toutes ces questions orientées. Comme si je vous cuisinais. J'ai l'impression d'être en cours de techniques d'interrogatoire.

– Ça existe ?

– Plus ou moins.

– Vous avez réussi l'examen haut la main ?

– J'ai eu à peine la moyenne », dit Catherine en riant.

Elle croqua dans son scone avant de poursuivre.

« C'est que, hormis Mary et ses frères, vous êtes la seule personne à notre connaissance à avoir passé du temps chez eux, une des rares à pouvoir nous donner une idée de l'ambiance qui y régnait.

– À part Linda.

– Linda ?

– Oui, elle habitait juste en face.

– Et Jenny et elle étaient amies ?

– Je suppose, oui. À vrai dire, je ne sais pas vraiment. Mais elle

venait souvent, ça, j'en suis sûre. Son fils, je devrais me souvenir de son nom, David ? Il devait avoir le même âge que Brian, le petit frère de Mary. Ils allaient à la maternelle ensemble. Elles devaient se relayer, Jenny et Linda, pour les emmener et les ramener. C'est le genre de choses que font les mamans, ajouta-t-elle avec un sourire.

– Et cette Linda, vous ne vous rappelez pas son nom de famille ?

– Non, désolée. À vrai dire, je n'ai jamais dû le savoir. Pour moi, c'était seulement Linda.

– Ne vous en faites pas, quelqu'un doit le connaître.

– Vous allez lui parler ?

– Si nous la trouvons, oui. »

Nicky tartina de confiture un demi-scone.

« Est-ce que je peux vous demander quelque chose ?

– Je vous écoute.

– Cette bosse, sur votre front... »

Catherine leva machinalement la main.

« Oh ! ce n'est rien. J'ai glissé, c'est tout.

– Ah bon ! Sur le trottoir ? Ils peuvent être traîtres.

– Non, chez moi. Dans ma cuisine.

– Trop de vin ?

– J'aurais bien aimé, dit-elle en baissant la tête. Mais non, de l'huile d'olive. Par terre. »

La porte à l'arrière de la maison s'ouvrit sur un homme de haute taille, en jean et veste de tweed. Il leva la main pour les saluer. Un certain nombre d'années de plus que Nicky, devina Catherine.

« Tu veux du thé, Richard ? Il en reste.

– Non, merci. Je ne fais que passer, je vais chercher Lottie.

– D'accord. William rentre tout seul, ce n'est pas loin, ajouta Nicky à l'attention de Catherine, ressentant le besoin de se justifier. Seulement une grande rue à traverser. Il faut bien qu'ils apprennent, non ? C'est ce que je pense, en tout cas. À être indépendants. Sinon, ils ne sauront jamais. Toutes ces mères en 4 × 4 qui vont les chercher à l'école et qui les trimballent partout. On dirait qu'elles ont peur de les perdre de vue un instant. Comme s'il y avait un croque-mitaine qui les guettait, dehors. »

Regardant Catherine, elle secoua lentement la tête.

« Mais ce n'est pas dehors que ça se passe, n'est-ce pas ? Vous devez le savoir mieux que personne. Les enfants, toutes ces choses

horribles qui peuvent arriver, la violence, les sévices, la plupart du temps, c'est à la maison. »

Depuis que c'est arrivé, elle s'est efforcée de l'effacer de sa mémoire. De se nettoyer la tête, comme elle a lavé son corps pour se débarrasser de toute trace de lui, à l'eau chaude, au gant, à l'éponge. Malgré tout, elle sent toujours sa main sur son épaule lorsqu'elle se retourne ; au lit, quand elle s'écarte de Barry, c'est sa bouche à lui – celle de Danny – qu'elle sent sur son sein, si réelle qu'elle a mal, que son mamelon se durcit.

Parfois, quand elle va chercher de la courge à la cuisine pour les enfants qui ont déjà fini leur assiette ou lorsqu'elle veut vérifier si les pommes de terre sont cuites, elle les revoit tous les deux, Danny et elle, leurs corps emmêlés sur le sol.

Et personne à qui en parler, ça la rend folle.

Elle pourrait en toucher un mot à Edna, mais elle redoute sa désapprobation. Elle l'entend d'ici lui dire de se ressaisir, d'oublier, de se concentrer sur ce qui est réellement important. Tu auras tout le temps du monde pour courailler après. Pas que je te conseille de le faire non plus.

Elle a pensé aussi à Linda, sauf que non, ce serait une erreur. Gentille, mais un peu coincée sur certains sujets, presque gênée de venir frapper si elle n'a plus de tampons et que le magasin est fermé. Une vraie pipelette, tant qu'il ne s'agit pas de ses parties intimes.

Il y aurait bien Jill... mais elle se rend compte qu'elle n'a aucune idée de la manière dont sa sœur réagirait.

Enfants, elles étaient proches, même si elles se disputaient, bien sûr, les crises de jalousie habituelles à propos d'une BD ou d'une poupée, puis, en grandissant, elles se sont éloignées.

Le jour et la nuit, disait leur mère.

Jill, la plus studieuse, celle qu'on trouvait toujours dans un coin

avec un livre, pendant que Jenny jouait dehors à la marelle, tenait un bout de la corde à linge dont elle et ses copines se servaient comme d'une corde à sauter géante, ou taquinait les garçons.

Pourtant, c'est Jill qui, la première, a eu un petit ami : un adolescent discret avec des lunettes de la sécurité sociale qui l'emmenait partout, l'attendait après les cours et la raccompagnait, cinq pas derrière elle. Un dimanche soir, elle les avait tous sidérés quand elle avait demandé si Gordon – il s'appelait Gordon – pouvait venir dîner le week-end suivant.

Leur mère avait sorti sa plus belle nappe, sa plus belle vaisselle, elle avait acheté un beau morceau de lard à bouillir chez le boucher et fait un dessert. Le pauvre garçon n'avait rien pu avaler et n'avait pas décroché un mot, ou presque.

« Eh ben, il fait peine, ce gringalet », avait dit son père après son départ.

En larmes, Jill avait couru se réfugier dans sa chambre.

Gordon ne revint jamais dîner et quand Jenny lui demanda, pas très charitablement, il faut le reconnaître, s'ils se voyaient toujours, Jill l'avait envoyée paître, décrétant qu'elle avait plus important à faire, elle, comme préparer son brevet.

Jill avait été acceptée dans un bon lycée, à quarante-cinq minutes de trajet en bus.

Jenny était restée dans l'établissement le plus proche.

Résultat des courses : Jill avait réussi ses examens de fin d'études secondaires et avait envisagé un instant d'aller à l'université, avant de se rabattre sur un emploi administratif à la fac de Nottingham, où elle travaillait encore.

Jenny n'avait jamais terminé le lycée, s'était mariée, avait eu des enfants.

Fin de l'histoire.

Ou presque.

Jill était très discrète en ce qui concernait sa vie privée, si elle en avait une. Elle habitait toujours chez leurs parents, après tout.

De temps en temps – pendant le déjeuner dominical, toute la famille autour de la table, Jenny et Barry sur leur trente et un, surveillant leurs manières –, l'un d'eux demandait poliment si Jill voyait quelqu'un, et celle-ci, tout aussi poliment, répondait non, pas en ce moment, avant de changer de sujet.

Jenny l'avait bien croisée avec un homme, une fois, assez grand, souriant derrière ses lunettes sans monture, un genre de Gordon adulte, sauf que le vrai Gordon n'aurait jamais souri. Ils s'étaient connus au cours de dessin où elle allait le mercredi soir et parfois le week-end, lui avait confié Jill plus tard. Elle ne lui avait jamais révélé son nom.

Depuis que leurs parents avaient déménagé, l'été précédent, Jill ne travaillait plus qu'à temps partiel, d'abord quatre jours par semaine, puis trois. Il n'y avait pas que l'industrie minière qui subissait la crise.

Jenny sait qu'aujourd'hui Jill est en congé. Dans un premier temps, elle pense l'appeler pour être sûre de la trouver, mais se demande ce qu'elle dira et ne tient pas à devoir s'expliquer au téléphone. De toute manière, si elle est sortie, elle ne peut pas être loin.

En plus, c'est à deux pas. À l'autre bout du village, là où leurs parents s'étaient installés quand leur père avait été embauché à la mine. Deux pièces au rez-de-chaussée, deux pièces au premier, avec une extension à l'arrière pour la cuisine, une salle de bains au-dessus.

Le fond de l'air est frais. Jenny enroule autour de son cou une écharpe qu'elle coince dans son manteau d'hiver. Elle voit l'une des femmes du groupe de soutien sur le trottoir d'en face et lui adresse un signe, mais ne s'arrête pas pour bavarder.

Elle ressent un petit pincement au cœur en arrivant devant la maison où elle a grandi, même si, à vrai dire, elle n'en a pas franchi le seuil très souvent, depuis que ses parents sont partis.

Chacun son parcours, chacun sa vie.

Bien que ce soit le milieu de la matinée, une des pièces du haut est allumée. Un oubli, pense Jenny.

Elle frappe et attend.

Jill est peut-être sortie, tout compte fait.

Oh ! ma foi... Elle frappe encore par acquit de conscience, mais sans y croire. Puis elle fait demi-tour. Elle est en train de traverser la rue, quand la porte s'ouvre.

« Jenny ? »

Sur le perron, Jill rajuste son chemisier.

« Je pensais que tu n'étais pas là. Je partais.

– Tu as frappé avant ?

– Deux fois.

– Je n’ai rien entendu. »

Les deux sœurs se regardent.

« Entre donc. »

Un homme est assis dans l’un des deux fauteuils du salon. Il se lève à demi quand Jenny entre derrière Jill.

« Tu connais Keith. »

Oui, elle connaît Keith. Keith Haines. Le policier du village, depuis quelques années déjà. Il avait une maison à Bledwell Vale, un logement de fonction, mais il a déménagé il y a un bon mois, après avoir trouvé ses fenêtres brisées pour la troisième fois en autant de semaines, et de la peinture jetée sur sa porte.

« Je me suis arrêté boire un thé, dit Keith.

– Tu en veux ? demande Jill. La théière est pleine. »

Abasourdie, Jenny secoue la tête.

« Non, merci. Je passais juste comme ça. Tu as de la visite. Je vais vous laisser.

– J’espère que ce n’est pas moi qui te fais fuir, déclare Keith, qui clairement n’a aucune envie qu’elle reste.

– Qu’est-ce que c’est que cette histoire ? murmure Jenny sur le pas de la porte.

– Je te raconterai. »

En fait, rien.

Jill ne téléphone pas, ne passe pas. Jenny n’ose pas lui poser la question. Lorsqu’elle tombe sur Keith Haines quelques jours plus tard – littéralement au coin d’une rue –, il lui adresse un grand sourire et poursuit sa route.



Tout le restant de l'après-midi et une partie de la soirée, Catherine revit l'image évoquée par Nicky : deux fillettes jouant au monstre et celui-ci qui se matérialise soudain, terrifiant. Même après tout ce temps, la peur était perceptible dans sa voix, dans ses yeux. Les petites filles exagèrent, bien sûr. Elles s'amusent à se faire des frayeurs avec des histoires de sorcières cruelles, de magiciens diaboliques et de méchantes marâtres, tant et si bien qu'elles font des cauchemars dont elles se réveillent tremblantes, les cheveux humides et la peau luisante de sueur. Des histoires de Blanche-Neige et de Petit Chaperon rouge qui reviennent les hanter.

Les parents de Catherine lui avaient lu tous ces contes, à Mombasa, quand elle était enfant, et aussi des légendes kényanes, comme celle du lièvre qui s'échappe de la marmite du paysan après avoir embobiné le poulet pour qu'il prenne sa place. Catherine avait pitié du poulet, mais admirait l'intelligence et la ruse du lièvre. Et, à la différence du Petit Chaperon rouge, il n'avait pas eu besoin d'un bûcheron armé d'une hache pour le sauver.

De retour chez elle, elle coupa une banane dans un bol de yaourt, ajouta un cocktail de graines achetées dans un magasin diététique et une cuillerée de miel.

Avant de s'asseoir, elle remplaça le CD de Bach qui se trouvait toujours dans le lecteur par le dernier KT Tunstall. Elle était écossaise, non ? Peut-être devrait-elle glisser son nom dans une conversation au bureau, pour impressionner John McBride. Sauf que pour lui, KT Tunstall ou Marie Stuart, c'était sans doute du pareil au même.

De toute manière, McBride semblait avoir mis de l'eau dans son vin. Ce matin, il avait même souri dans sa direction, révélant une rangée de dents irrégulières.

Elle ouvrit son ordinateur portable et cliqua sur les dossiers

concernant l'enquête, les dépositions que Sandford et Cresswell avaient prises à Bledwell Vale. Les amis des Hardwick, les voisins, les femmes du groupe de soutien. Aucune Linda nulle part.

Linda ?

Linda quoi ?

Ce ne serait sans doute pas difficile de trouver son nom. Demain matin, un membre de l'équipe n'aurait qu'à consulter le recensement, les listes électorales, quelque chose dans ce genre. L'aîné des enfants Hardwick se souviendrait peut-être de son nom de famille. Ou Mary, elle pourrait appeler Mary. Après quoi, le cirque habituel pour retrouver sa trace. Elle espérait néanmoins qu'elle avait eu un parcours assez classique, pas une histoire à la Geoff Cartwright, parti s'enterrer au fin fond de la Saskatchewan, ou comme Danny Ireland, qui s'était volatilisé dans les Highlands.

Est-ce que plus personne ne passait sa vie au même endroit ?

Elle n'était sans doute pas la mieux placée pour parler.

Avec toutes ces personnes à retrouver, il faudrait qu'elle voie avec le divisionnaire de Potter Street si on pourrait lui allouer quelqu'un d'autre, ne serait-ce qu'à titre temporaire, pour effectuer des recherches sur Internet, donner des coups de fil. S'il ne se montrait pas plus coopératif, elle pourrait toujours aller trouver Picard, lui demander d'intervenir, mais seulement en dernier recours.

Elle se servit un verre de vin, du blanc qu'elle avait au frigo, et fit défiler les procès-verbaux sur l'écran, cherchant ce qui avait pu lui échapper dans les réponses sur les relations entre Jenny et son mari.

Des tensions, bien entendu, dans la mesure où ils appartenaient chacun à un camp pendant la grève. Une famille ne peut résister longtemps dans ces conditions sans en venir aux coups. Et les rumeurs disant que Jenny allait voir ailleurs n'avaient sans doute rien arrangé. D'autant plus que Barry avait le sang chaud, c'était évident. Il n'y avait pas que le souvenir de Nicky Parker. En relisant les dépositions, tous les signes étaient là. Des insultes, un poing levé, mais il semblait que la colère retombait vite, passait aussi vite qu'elle était apparue. Ce n'était pas méchant, prétendaient les témoins. Il avait besoin de se défouler, c'est tout. Ce genre de chose, il vaut mieux que ça sorte. S'il y avait eu violences, peut-être étaient-elles restées ignorées ?

Quelle était cette chanson ringarde que son oncle entonnait toujours lors des fêtes de famille ? Son oncle, le seul Kényan chanteur

de country western en captivité. On trouvait même un clip sur YouTube qui le montrait coiffé d'un Stetson, en gilet à boutons argentés, cravate lacet, peau noire luisante.

« Behind Closed Doors », c'était le titre. Derrière les portes fermées...

Elle prit son téléphone et appela Resnick.

« Charlie, je suppose que la dernière chose que vous souhaitez à cette heure-là, c'est de voir quelqu'un... »

Il avait acheté des harengs marinés avec des oignons et de l'aneth chez un traiteur polonais, un grand bocal de cornichons et un pain de seigle. Et une petite pâtisserie en prime, une bouteille de Cornelius, une bière blanche non filtrée.

Il avait prévu de lire un peu, d'écouter de la musique – soit Monk et Sonny Rollins, soit *Somethin' Else !* de Cannonball Adderley –, puis il regarderait le journal de 22 heures et se coucherait tôt.

« Je suis sûre que je vous dérange, dit Catherine, le suivant dans la maison.

– Pas du tout. »

Tout indiquait le contraire. La petite assiette en équilibre sur l'accoudoir de son fauteuil favori, une demi-tranche de pain, du hareng, un cornichon grignoté. Le verre de bière sur la table, près d'un vieux numéro de *The Jazz Scene*, trouvé dans un magasin d'occasion. Cannonball, sinueux et sensuel, interprétait « Dancing in the Dark ».

« Vous avez mangé ? demanda Resnick.

– Oui. Plus ou moins.

– Vous aimez le hareng ?

– Je crois. Je ne suis pas sûre, en fait. »

Dans la cuisine, il beurra une tranche de pain et sortit à la l'aide d'une fourchette quelques morceaux de poisson du bocal.

« Cornichons ?

– Non, merci.

– J'ai presque fini la bière, je le crains...

– J'aurais dû apporter du vin...

– Il y a du whisky. Springbank. Dix ans d'âge, seulement...

– Seulement ? »

Il sourit.

« Quelqu'un m'a offert un dix-huit ans d'âge, une fois.

– Il était bon, au moins ?  
– Il a bien dû coûter soixante livres à l'époque, aujourd'hui, je n' imagine même pas, et il en valait chaque penny.  
– Vous devriez vous faire plaisir.  
– Peut-être.  
– En tout cas, celui-ci m' ira très bien.  
– De l' eau ?  
– Une larme.  
– Vous pourrez dire à McBride que vous avez dégusté un bon single malt. »

Elle lui adressa un regard interrogateur.

« Est-ce que vous lui avez parlé, récemment ?

– Parlé de quoi ?

– À mon sujet.

– Non, pourquoi ?

– En ce moment, il est charmant. Enfin, tout est relatif, bien sûr. »

Resnick hocha la tête, satisfait.

« Allons nous asseoir à côté. »

Le CD était terminé.

« Vous voulez écouter de la musique ?

– N' importe.

– Que feriez-vous, chez vous ? Si vous étiez seule. Est-ce que vous mettriez de la musique ?

– Oui, sans doute. »

Resnick s' approcha de la chaîne.

« Ça vous va ?

– J' aimais bien. Ce que j' ai pu entendre. »

Il appuya sur le bouton. « Autumn Leaves ». Il s' assit, prenant garde à ne pas renverser l' assiette en équilibre précaire.

« Si vous avez appelé, c' est peut-être parce que vous vous ennuyiez et que vous vouliez de la compagnie, mais j' en doute, allez savoir pourquoi. »

Catherine sourit.

« Il y a un truc qui me turlupine. Depuis que j' ai vu Nicky Parker, l' amie de Mary Connor, cet après-midi.

– Je vous écoute. »

Elle lui parla de Linda, la voisine mystérieuse, et de ce qui la préoccupait le plus, l' incident que Nicky avait décrit avec précision.

« Sans parler du reste, c'est difficile d'imaginer l'homme que nous avons rencontré à Chesterfield se conduire ainsi. L'homme qui revenait de son jardin en pédalant gaiement, le voisin serviable.

– Les gens changent, les angles s'émousent. Et peut-être qu'elle exagérât. Nicky. Sans le faire exprès. Mais on grossit parfois certains événements, avec le temps. Surtout ce genre de scène, qui l'a beaucoup impressionnée quand elle était petite...

– C'est le moins qu'on puisse dire.

– Mais ça expliquerait pourquoi le souvenir est resté aussi vif dans sa mémoire. »

Catherine but une gorgée de whisky, décida qu'il était bon, et en reprit une. Le hareng, c'était une autre histoire.

« Vous pensez qu'on ne devrait pas y accorder d'importance, alors, pas d'attention particulière ? On le note dans le dossier et on passe à autre chose ?

– Pas du tout. Et je pense qu'il ne serait pas inutile d'avoir une nouvelle conversation avec Barry Hardwick. Mais voyons d'abord si nous pouvons mettre la main sur cette Linda, la voisine, et entendons-la. Si elle allait aussi souvent chez les Hardwick que l'affirme Nicky, elle devrait pouvoir nous éclairer.

– Espérons-le. »

Resnick termina son assiette sans laisser une miette et but une dernière gorgée de bière.

« À mon avis, nous avons fait fausse route avec Michael Swann. Ça arrive. On veut éviter les œillères et, pour finir, sans s'en apercevoir, on va trop loin dans l'autre sens. Tout devient possible. Et avec une équipe de la taille de la nôtre, pardon, de la vôtre, ce n'est pas évident.

– Je sais. J'aimerais bien qu'on ait des éléments plus probants, une piste sur laquelle se concentrer. Au lieu de l'anecdote de Nicky qui m'a retournée pour je ne sais quelle raison.

– Vous êtes sûre que ce n'est pas le hareng ? »

Elle éclata de rire. C'était un rire agréable, simple, libre.

Resnick se sentit soudain plus détendu. C'était la première fois qu'une femme mettait les pieds dans cette maison – sans parler de s'asseoir dans le salon avec un verre – depuis la mort de Lynn, songea-t-il.

C'était une sensation étrange ; étrange et étrangement plaisante.

Le chat s'aventura dans la pièce, renifla les chevilles de Catherine et repartit comme il était venu. Les morceaux s'enchaînaient, presque sans interruption.

« L'autre jour, quand je vous ai interrogée au sujet de la bosse que vous aviez au front...

– Je vous ai dit que j'avais glissé.

– Et si je vous reposais la question...

– Même réponse. J'ai glissé sur de l'huile.

– L'homme de Worksop...

– Abbas.

– Abbas. Ça n'a rien à voir avec lui ?

– Absolument rien. »

Le charme était rompu et Catherine ne tarda pas à annoncer qu'il était temps pour elle de rentrer.

« À demain, Charlie. Et merci de m'avoir laissée perturber votre soirée, dit-elle à la porte.

– Quand vous voulez. »

Il la regarda partir, suivit des yeux les feux arrière de sa voiture. Regarda le jardin et le muret qui le séparait du trottoir. Se souvint et lutta contre le souvenir. Il rentra. Un autre whisky, qui réchauffa sa gorge. L'alcool aidait, mais pas tant que ça.

Sur le trajet du retour, alors qu'elle traversait la ville, Catherine joua avec l'idée, comme un chat avec un oiseau blessé. Elle n'arrivait pas à la lâcher. C'était quelque chose qu'elle avait lu dans les dépositions prises après l'enterrement, au sujet d'un œil au beurre noir. Un coup reçu pendant un piquet de grève, clamait Jenny.

Vrai ou faux ?

Peut-être avait-elle estimé, comme Catherine aujourd'hui, que cela ne regardait qu'elle.

Dans l'escalier, elle ne put s'empêcher de penser à Abbas, de se demander s'il était là dans le noir, prêt à lui sauter dessus.

Des monstres ?

Non.

Jamais Abbas ne l'attendrait là, pas après ce qui s'était passé. Il était bien trop fier.

Elle ouvrit la porte et referma à clé derrière elle, tira le verrou. Elle avait encore le temps de prendre un bain avant d'aller au lit.

Le lendemain matin, alors qu'elle sortait de chez elle, le téléphone de Catherine sonna : l'équipe chargée d'enquêter sur la mort de Donna Crowder. Pouvait-elle leur accorder une petite heure ? Le plus tôt serait le mieux, en fait. Catherine appela Resnick, qui s'apprêtait à partir lui aussi. Michael Swann, c'est de lui qu'ils voudraient parler. Et de Fleetwood.

« J'aimerais autant qu'on y aille ensemble, Charlie. C'est à Sheffield. Je vous emmène. »

La petite heure se transforma en deux bonnes heures. L'équipe des Affaires non élucidées comprenait un inspecteur proche de la retraite et deux anciens sergents qui avaient repris du service. Lorsque Catherine et Charlie arrivèrent enfin à Worksop, retardés par un carambolage – quatre voitures sur l'autoroute –, l'après-midi était bien entamé et il y avait du neuf.

Subodorant que du travail supplémentaire allait leur tomber dessus d'ici à la fin de la journée – des suspects dans l'affaire Donna Crowder allaient sans doute allonger la liste qu'ils avaient déjà –, McBride s'était débrouillé pour récupérer deux ordinateurs de plus, deux bureaux et, plus important, avait réclamé assez de renvois d'ascenseur pour se faire prêter deux citoyens réservistes du commissariat.

Deux citoyennes, en fait. Vanessa et Gloria : la mère et la fille.

Mêmes vêtements, même coiffure, si ce n'est que les cheveux de Gloria étaient plus foncés aux racines. L'une saisissait des données, l'autre épluchait des dossiers professionnels à la recherche d'adresses.

Ne voulant pas les interrompre, Catherine se contenta de se présenter et de les remercier pour leur aide.

« Il n'y a pas de quoi, affirma Vanessa. Hein, Gloria ? »

Celle-ci secoua la tête.

« Un peu de changement, ça fait du bien.

– Cette Linda que vous cherchez, dit Vanessa. Elle a pas mal bougé.

– Vous avez un nom ?

– Plusieurs. Quand elle habitait à Bledwell Vale, elle s'appelait Beckett.

– Le nom de son mari, précisa Gloria.

– Elle a divorcé en 1989 et elle a repris son nom de jeune fille. Stoneman. Puis elle s'est remariée en 1993 et elle est devenue Mme Linda Price. Elle a déménagé à Taunton.

– C'est le parcours du combattant pour la suivre, dit Gloria.

– Matthew Price est mort d'une tumeur au cerveau en 2005. Linda a eu un gros passage à vide après ça, manifestement. Si on lit entre les lignes. Elle a fait un séjour à l'hôpital.

– Pas facile d'obtenir les dossiers médicaux. Les détails, du moins. Secret professionnel.

– D'après son historique bancaire, elle a repris encore une fois son nom de jeune fille en 2009. Stoneman. Il y a une adresse à Melton Mowbray. Elle a de la famille, là-bas. Ou elle en avait. Elle a travaillé quelque temps chez Dickinson et Morris. Vous savez, les pâtés en croûte.

– Elle y est toujours ? demanda Catherine. À la même adresse ? »  
Vanessa secoua la tête.

« J'ai parlé à une de ses tantes. Limite gâteuse. Pas évident de faire le tri dans ce qu'elle raconte. D'après ce que j'ai pu comprendre, Linda n'habite plus à Melton depuis au moins deux ans.

– Mais on ne désespère pas de la retrouver.

– Eh bien, vous avez assuré, en tout cas. »

Les deux femmes rayonnaient.

Voyant Resnick en grande conversation avec McBride et Cresswell, elle les rejoignit. Quatre noms en caractères de corps 18 sur l'écran de McBride : Eric Somerset, Derek Harmer, James Laing, Joe Willis. Tous âgés aujourd'hui d'une cinquantaine d'années. Tous interrogés plus d'une fois en relation avec les meurtres pour lesquels Michael Swann avait finalement été condamné. On avait fait des recherches dans la base de données centralisée de la police et demandé leurs fiches d'état civil.

« Vous devriez jeter un coup d'œil à ces deux-là, dit McBride. Willis et Harmer. »



Catherine parcourut les documents.

Derek Harmer avait été chauffeur routier longue distance pendant presque toute sa vie. Il avait fait l'objet d'une injonction d'éloignement du domicile conjugal après une plainte de sa femme, qui l'accusait de l'avoir agressée alors qu'elle était rentrée de l'hôpital depuis quatre jours après avoir donné naissance à leur troisième enfant. Ensuite, une série de petits délits, auxquels s'ajoutaient des infractions plus graves : outrage aux bonnes mœurs, outrage public à la pudeur, attentat à la pudeur. De courtes peines d'emprisonnement et des périodes de sursis avec mise à l'épreuve. Pour son travail, il faisait souvent le trajet Carlisle-Londres sur l'axe nord-sud. Et d'ouest en est, il suivait la M62 du Merseyside au Yorkshire, de Liverpool à Hull, avec des détours par Sheffield, Derby, Nottingham et Leeds.

D'après leurs informations, Harmer était actuellement domicilié à Kingston upon Hull.

« J'ai un copain, le sergent Humberside, en poste à Priory Road, dit McBride. Je pourrais lui demander de passer des coups de fil, de vérifier les dates, les lieux, d'asticoter un peu Harmer.

– Allez-y. Qu'il nous tienne au courant. »

Le dossier de Joe Willis, étoffé par une rapide recherche sur Google, était de l'aveu de McBride un poil plus compliqué. Pendant un moment, il avait fait partie de Mansfield Town, le club de foot de sa ville. C'était alors un jeune arrière prometteur auquel une ou deux équipes plus prestigieuses s'étaient intéressées. Mais, au bout de deux saisons, son indiscipline notoire lui avait valu d'être relégué à Altrincham, dans un club hors division. Willis y était resté trois saisons, avant d'abandonner le foot. Quand il avait attiré l'attention de la police pour la première fois, il était videur à Manchester : plusieurs incidents violents qui n'aboutirent jamais à une condamnation, mais qui préfiguraient la suite. Sa compagne de l'époque l'accusa d'agression et il écopa de dix-huit mois avec sursis. Deux ans plus tard, alors qu'il était de passage dans sa ville natale, Mansfield, il fut arrêté pour viol, une femme affirmant qu'il l'avait attaquée sur le parking d'un pub après la fermeture. Mais elle refusa finalement de témoigner et il fut relaxé. Puis, un an avant le meurtre de Jenny Hardwick, il ramassa une auto-stoppeuse sur une bretelle de la M1, à la sortie 32, en direction de Doncaster. D'après la victime, il s'était garé sur une aire de repos et avait réclamé une fellation en guise de

remerciement. Comme elle refusait, il avait fini par la frapper. Il fut inculpé, mais peu avant le procès le ministère public retira l'accusation et il ne fut pas inquiété.

Un sale type né sous une bonne étoile.

À présent, il habitait près de Mansfield, à Kirkby-in-Ashfield, où, sans emploi, il vivait de son allocation chômage.

« Sandford et Cresswell ? suggéra McBride.

– Vous pensez qu'ils seront à la hauteur ? Vous les connaissez mieux que moi. »

Un sourire éclaira le visage du sergent.

« Faudra bien qu'ils se lancent un jour ou l'autre.

– D'accord. Mais pas sans filet. Appelez Mansfield, vous voulez bien, John ? Je ne tiens pas à ce qu'ils se jettent dans la gueule du loup.

– Bien.

– Mais avant, nous avons d'autres noms pour vous, je le crains. Des suspects interrogés en 1987 au sujet du meurtre de Donna Crowder, dit Catherine en lui présentant les pages imprimées. J'ai coché ceux qui nous paraissaient les candidats les plus probables, à Charlie et à moi, mais voyez ce que vous en pensez de votre côté. Sheffield nous envoie leurs fichiers aujourd'hui. »

La conversation fut interrompue par le cri de triomphe de Vanessa, à l'autre bout de la pièce.

« Linda Stoneman, je la tiens !

– Où ? demanda Catherine.

– Lands' End.

– Putain, c'est bien notre veine ! grogna McBride. Qu'est-ce qu'elle est allée foutre au fin fond de la Cornouailles !

– Non, rectifia Vanessa. Pas Land's End la ville, Lands' End les vêtements, la boutique en ligne. Leur siège est à Oakham. À environ une heure de route. »

L'euphorie des débuts – le grand rassemblement de Mansfield, son premier discours sur l'estrade – commençait à s'émousser. Jenny avait parlé à plusieurs occasions – à un groupe de pompiers dans le nord de Londres, à des instituteurs de Stoke-on-Trent, et à un meeting du syndicat des cheminots à York – et elle avait aimé ça, sentir qu'on l'écoutait, qu'on suivait son argumentation, mais, de plus en plus, il semblait évident qu'elle prêchait à des convertis.

Si on se fiait à ce qu'on lisait dans les journaux et entendait aux informations, on avait le sentiment que la grève s'essouffait, que les Charbonnages et le gouvernement étaient sur le point de gagner, mais la presse, les médias, ils étaient tous à la botte du pouvoir – presque tous – et on n'obtenait d'eux qu'une version distordue de la réalité, dans le meilleur des cas.

Il n'y avait qu'à voir la manière dont le journal de 21 heures avait rapporté ce qui s'était passé à Orgreave, la bataille d'Orgreave, comme on l'appelait déjà. Les reportages avaient été montés de façon à donner l'impression que la police – des agents à cheval chargeant du sommet d'une colline sur des mineurs en déroute et matraquant à tout va – réagissait à des jets de pavés et de pierres, alors que c'était tout le contraire. La police avait attaqué et les manifestants s'étaient défendus.

Bien sûr, la BBC avait nié. Qu'est-ce qu'on pouvait attendre d'autre de leur part ? comme disait Peter Waites. Ils étaient à la solde de gouvernement, non ? Ne vous écarterez pas de la ligne du parti ou, au prochain budget, vous verrez la redevance divisée par deux.

Et le pire, c'était que les gens y croyaient. En particulier dans le Nottinghamshire, où la grève n'avait jamais été très suivie.

Le goutte-à-goutte de la désinformation.

Des femmes qui à la fin des réunions demandaient en murmurant

combien de temps il faudrait tenir. Peu à peu, les mineurs reprenaient le travail, sauf dans les régions les plus militantes. La prime de licenciement économique trop tentante pour certaines familles au bord de l'indigence.

Noël approchait, et seuls le directeur des Charbonnages, Ian MacGregor, et ses amis engraisaient, toujours selon les mots de Peter Waites.

Edna avait proposé que le groupe de soutien des épouses de mineurs organise une grande fête et prévoie des cadeaux pour les enfants. Un jouet et une dinde pour chaque famille en grève, c'était le but. Une promesse difficile à faire, difficile à tenir. Mais on prétendait qu'un camion plein de jouets envoyé par la vallée de la Ruhr en Allemagne était déjà en route. Et bientôt, il y en aurait d'autres.

« J'en sais rien, avait dit l'une des femmes lors d'une réunion. Ça me met pas trop à l'aise. Accepter la charité. J'ai l'impression d'être à deux doigts de l'assistance publique.

– C'est parce que tu y es, parce que nous y sommes tous, avait rétorqué une autre.

– Essaie de voir les choses différemment, avait renchéri Edna. Si c'étaient des mineurs à l'étranger qui étaient en grève – des mineurs français, allemands, russes, ce que tu veux – qui luttaienent pour leurs droits, leur gagne-pain, est-ce qu'on ne ferait pas notre possible pour les aider ?

– Dit comme ça... », avait admis la sceptique.

Jenny voulait croire que c'était vrai. Un pour tous et tous pour un. Elle ne s'intéressait pas trop à la politique avant les événements et maintenant elle ne pensait plus qu'à ça. Des idées qui s'agitaient en tout sens dans sa tête comme des petits spermatozoïdes, qui cherchaient quelque chose à fertiliser.

Ça non plus, elle n'y pensait pas trop jusqu'à récemment.

Les images d'elle et Danny l'assaillaient moins souvent, mais elles ne s'étaient pas effacées non plus. Et elle ne voulait pas qu'elles s'effacent, même si elle se rendait compte que ce n'était pas raisonnable.

Elle est en train de bavarder avec Linda un après-midi, tandis que leurs deux garçons jouent avec des pièces de Lego, qu'ils emboîtent et déboîtent, lorsqu'on frappe à la porte de la cuisine.

Jenny pense aussitôt à Danny et se demande ce qu'elle va raconter à Linda. Elle espère que celle-ci ne s'est pas rendu compte qu'elle est devenue toute rouge.

« Oui, oui, j'arrive ! »

Elle ouvre fiévreusement, le cœur battant à cent à l'heure, mais c'est Jill qui se tient devant elle, solennelle, l'air presque contrit.

« Entre », dit Jenny en reculant.

Jill regarde autour d'elle comme si elle venait ici pour la première fois, ce qui n'est pas loin de la vérité.

« Linda, je te présente Jill, ma sœur aînée. Jill, Linda. Son petit gars va à la maternelle avec Brian. »

Linda sourit, prend ses affaires.

« Allez, c'est l'heure, on y va », crie-t-elle dans la pièce à côté.

Cinq minutes plus tard, les deux sœurs sont assises face à face, à la table de la cuisine. Jenny a fait du thé et déniché assez de biscuits pour couvrir la surface d'une petite assiette, bien qu'elles ne semblent affamées ni l'une ni l'autre.

« L'autre jour..., commence Jill.

– Tu n'as pas à te justifier.

– L'autre jour, quand tu es passée...

– Je te dis que tu n'as pas à te justifier.

– Je ne veux pas que tu penses... »

Jenny la regarde attentivement et un sourire se dessine sur son visage.

« Que je pense quoi ?

– Tu sais.

– Que vous tiriez un coup en plein milieu de la matinée ?

– Ne dis pas ça.

– C'est pas ce que vous faisiez ?

– Ce n'est pas ce que je veux dire.

– Quoi, alors ?

– N'emploie pas ce mot.

– Tirer un coup ? demande Jenny en riant.

– On dirait que c'est... »

Elle n'est pas sûre de ce qu'elle veut dire.

« Sale ? suggère Jenny.

– Oui.

– Furtif ? Soudain ? Le flic du village passe en agitant son gros

bâton et hop, tu te jettes sur lui, tu lui arraches son uniforme...

– Arrête !

– Tu l'entraînes au premier étage, jusqu'à la chambre...

– Arrête ! Tu ne peux pas te taire ? »

Elle a les larmes aux yeux et son visage est blême de colère.

« Tu ne prends rien au sérieux et tu as toujours été comme ça. Tout est sujet à plaisanterie. L'école. Tout. Sauf si ça concerne mademoiselle, alors, là, bien sûr, tout le monde a intérêt à se rendre compte que c'est très important. Ton mariage. Tes gosses. Et maintenant ta fichue grève. »

Les larmes ont disparu.

En face de sa sœur, Jenny tremble, pour de vrai. Elle ne l'a pas vue dans cet état depuis leur adolescence. Un soir, Jill avait pété les plombs pour une brouille, une paire de chaussures empruntée, un gilet, un rouge à lèvres.

Mais là, c'est différent.

« Pardon. Je ne voulais pas... »

Jenny s'interrompt, consciente que si, elle voulait. Elle change de tactique.

« Depuis combien de temps... Keith, depuis combien de temps est-ce que tu le vois ?

– Un mois, environ.

– Et puis ? C'est sérieux ?

– Oui. Je crois, oui. »

Jenny recule sur sa chaise, prend sa tasse mais ne boit pas.

« Tu n'en as jamais parlé.

– Maintenant, tu comprends pourquoi.

– Jill, je m'excuse, dit-elle en tendant une main que sa sœur ne prend pas. C'était pour rire.

– Mais je ne ris pas.

– Je le sais. Je le sais, à présent.

– Et je ne veux pas que tu ailles raconter à tout le monde...

– Je n'ai rien dit, Jill. Ça ne me viendrait pas à l'idée...

– En ce moment, avec tout ça, la grève, nous avons décidé que c'était mieux de rester discrets. Sinon, c'est le bazar, et Keith... il a déjà assez de problèmes comme ça. »

Jenny hoche la tête, même si, à son humble avis, Keith l'a bien cherché. Il a un côté cruel. En tout cas, c'est ce qu'elle a entendu. Le

genre de type qui n'hésite pas à profiter de la faiblesse des autres.

« Tu en as parlé à papa et maman ?

– On y va le week-end prochain.

– Keith et toi ? »

Jill la regarde, comme pour dire : qui d'autre ?

Si leur père se retrouve avec un gendre policier – car c'est ce que tout ça doit signifier –, il va en faire une attaque, songe Jenny.

Jill finit son thé et se lève. À côté, Brian se met à pleurer et, avec un soupir, Jenny va voir ce qui se passe. Lorsqu'elle revient avec l'enfant dans ses bras, qui suce son pouce, Jill est à la porte, pressée de partir.

« Quand tu verras les parents, fais-leur une bise de ma part. Dis-leur que je viendrai avec les gosses dès que je pourrai. »

Autrefois, elles se seraient étreintes rapidement, se seraient embrassées sur la joue. Mais là, Jill lui adresse un bref hochement de tête et s'en va. Jenny pose Brian, qui fait la tête, et entreprend de débarrasser. Jill et Keith Haines, pour une surprise, c'est une sacrée surprise.

La maison de Linda Stoneman se trouvait dans un nouveau lotissement proche de la rocade, à deux pas de l'ancien terrain de rugby : « Vendu aux promoteurs, avait-elle dit au téléphone, bavardant avec Catherine de tout et de rien comme si elles se connaissaient depuis toujours. Ils construisent neuf cents logements. Neuf cents. Comment la ville compte gérer tout ça, aucune idée. Le cabinet médical a déjà déménagé dans des locaux plus grands. »

Le GPS s'entêtant à les envoyer dans la mauvaise direction au nouveau rond-point, Catherine avait appelé Linda pour qu'elle les guide et à présent elle les attendait au portail. Une femme plantureuse vêtue d'une robe à fleurs, un gilet sur les épaules, les bras nus. Elle les avait accueillis jovialement, s'excusant d'habiter un endroit qui ne se trouvait pas encore sur Google Maps, et les avait invités à entrer.

Catherine s'était chargée des présentations, puis ils l'avaient suivie le long de l'allée goudronnée jusqu'à la maison qui brillait comme un sou neuf, l'odeur persistante du désodorisant citronné se mêlant à celle du désinfectant au pin.

« Depuis combien de temps vivez-vous ici ? s'enquit Catherine.

– Cela fera six semaines demain. Il y a des jours où j'ai le sentiment que c'est six mois. D'autres que je suis arrivée avant-hier. Mais je vous en prie, asseyez-vous. J'ai mis l'eau à chauffer quand vous avez appelé. Thé pour tout le monde ? »

Ils hochèrent la tête de concert.

Les joies des visites à domicile... À force, Resnick avait parfois l'impression d'être l'un des chimpanzés du zoo de Twycross qui faisaient la publicité pour le thé PG Tips à la télé.

« J'habitais à Melton, expliqua Linda lorsqu'elle revint. Puis, après le décès de ma mère, j'ai décidé de déménager ici. Je travaillais déjà à Lands' End à l'époque, et ça faisait une bonne demi-heure de trajet en



moins à l'aller comme au retour. Sans parler de l'odeur de l'usine de nourriture pour chien quand le vent soufflait dans la mauvaise direction... »

Elle agita sa main devant son nez.

« J'avais un joli petit appartement, puis quand Gerry et moi on s'est mis ensemble, quand c'est devenu sérieux, on s'est dit qu'on avait besoin d'un logement plus grand – il a des petits-enfants, Gerry – et on s'est lancés. Pas facile, surtout qu'on n'est pas des perdreaux de l'année et qu'on a été mariés tous les deux, deux fois en ce qui me concerne. On se traînait quelques casseroles, enfin, vous voyez le genre. Mais Gerry m'a fait visiter la maison, il a fait les comptes et il a conclu que si on ne faisait pas de folies – des folies, à notre âge ! – on devrait pouvoir payer les mensualités, alors je me suis dit : pourquoi pas ? Tant qu'à faire quelque chose, autant ne pas le faire à moitié. Gerry avait mis de côté un petit pécule pour sa retraite. Il a quand même dû reprendre un temps partiel. Lands' End, comme moi. Il y a qu'une chose : il peut dire ce qu'il veut, mais pas question, je ne changerai pas de nom. J'en ai assez. Stoneman je suis, Stoneman je resterai. Et voilà. »

Le tout débité d'une traite, sans s'interrompre ou presque pour reprendre son souffle.

« Et vous faites quoi à Lands' End ? demanda Resnick, plus par politesse que par réelle curiosité.

– Moi ? Tests qualité. Je vérifie qu'il ne manque pas de boutons. Que la fermeture Éclair n'est pas cousue sur l'envers ou dans le mauvais sens. Vous imaginez pas ce qu'on voit. »

Elle servit le thé.

« Mais assez parlé de moi. Vous n'êtes pas venus pour que je vous raconte ma vie. Pauvre Jenny, ajouta-t-elle en secouant la tête. Moi qui pensais, ou qui avais envie de croire qu'elle était partie quelque part, dans un coin agréable, avec une nouvelle famille peut-être, un nouveau départ. J'espérais qu'elle avait rencontré l'homme de ses rêves, à Londres ou ailleurs...

– À Londres ? Pourquoi Londres ?

– Oh ! c'est qu'elle y allait assez souvent. Cet hiver-là. Pour le syndicat. Je ne sais pas ce qu'elle y faisait au juste. C'était en rapport avec la grève, en tout cas.

– Pour faire des discours, vous voulez dire ? s'enquit Resnick. Les

meetings, ce genre de choses ?

– J'en sais trop rien, franchement. Tout ce que je peux affirmer, c'est qu'en général elle passait à la dernière minute pour me demander si je pouvais venir chez elle garder les enfants. Alors, je prenais mon gosse et on campait tous dans le salon. Les petits adoraient ça, vous pensez.

– Et c'est arrivé souvent ?

– Oh ! deux ou trois fois. En novembre, en décembre. Peut-être un peu plus. Parfois aussi, elle rentrait tard.

– Et Jenny n'a jamais mentionné quelqu'un qu'elle aurait rencontré là-bas ? Un homme ? »

Linda sourit.

« Un mystérieux inconnu ? Un bel Apollon ? Non, c'était moi qui me faisais des films, qui me laissais emporter par mon imagination. Trop de romans Harlequin.

– Son mari, intervint Catherine. Qu'est-ce qu'il en pensait, à votre avis, de tous ces voyages à Londres ? »

Linda réfléchit avant de répondre.

« Il faut que vous compreniez qu'il y avait plein de choses dont ils ne parlaient jamais, à ce moment-là, en tout cas. Vivre sous le même toit, c'était déjà énorme. Je n'ai jamais entendu Barry faire la moindre remarque à Jenny au sujet de la grève. Elle faisait son truc et lui le sien.

– Ils ne se disputaient pas, alors ? C'est ce que vous dites ? »

Linda reposa sa tasse sur la soucoupe.

« Ce que je dis, c'est qu'ils ne se disputaient pas à propos de ça.

– À propos de quoi, dans ce cas ?

– Oh ! les histoires habituelles. Des chamailleries surtout. Les gosses. Les travaux ménagers qu'il estimait qu'elle devait faire. Repasser ses chemises, lui préparer son dîner après le boulot. Et elle : t'as qu'à repasser tes chemises toi-même, ton dîner tu peux te le mettre là où je pense, ce genre de choses. Et de temps en temps, une assiette volait.

– Il avait mauvais caractère, alors ?

– Tous les deux. Mais Barry était pire, c'est vrai. Il ne s'énervait pas souvent. Il perdait rarement son sang-froid. Mais quand ça arrivait...

– Vous vous souvenez d'une occasion en particulier ?

– Oui, en fait. Ce devait être en novembre. Fin novembre. Je ne sais pas ce qui avait tout déclenché. J'étais juste passée voir si Jenny voulait que je prenne Brian le lendemain et j'ai eu l'impression de me retrouver au milieu d'une tempête. Tous les deux, à se crier dessus et à s'injurier. J'ai eu peur, j'ai pas honte de le dire. Et Barry s'est mis à hurler : "Je vais te tuer, putain, je vais te tuer !" Il avait le poing levé et je les regardais en pensant : il va le faire, il va le faire. Alors, il s'est retourné et il a flanqué un coup dans la cloison. Et je me suis rendu compte que je criais moi aussi. Je ne sais même pas quoi, juste des mots. Quant à Jenny, elle avait pas bougé. Elle le dévisageait. Avec un air de défi, vous savez. Le genre essaie voir. Essaie un peu, qu'on rigole. Mais Barry, il est sorti. Il s'est bandé la main avec un torchon et il est sorti. Et une minute plus tard, Jenny me parlait comme si de rien n'était. Je me rappelle avoir pensé : je pourrais pas vivre comme ça, ah ça ! jamais. »

Catherine avait baissé la tête et elle regardait par terre.

« La fois d'après, quand je suis passée, le mur avait été réparé et repeint. Tout beau, tout neuf. Faut reconnaître qu'il était doué pour ça, Barry. Le bricolage, c'était son truc. Il était vachement débrouillard. Une fois, on avait des problèmes avec les toilettes. C'était bouché, rien à faire. Je voulais appeler les Charbonnages pour qu'ils envoient quelqu'un, mais Barry m'a dit de pas m'embêter avec ça, qu'il pouvait s'en charger. Et il l'a fait. Il avait de l'or dans les mains, ça c'est sûr. C'était peut-être à force de travailler à la mine. »

Sur la route en direction de l'A1, Catherine alluma la radio : encore des mauvaises nouvelles sur l'économie en Espagne, ou était-ce au Portugal ? Une horrible tragédie quelque part, une usine qui s'était effondrée sur des gens. En Chine ? En Inde ? Elle savait que ça aurait dû la toucher, et d'une certaine manière ça la touchait, mais de loin. Avant, elle se sentait plus concernée. Elle envoyait de l'argent, signait des pétitions. Que s'était-il passé ?

« Vous écoutez ? demanda-t-elle.

– Pas vraiment. »

Elle changea de station, une radio locale, et baissa le son.

« Un bricoleur, dit-elle. Hardwick. De l'or dans les mains. »

Resnick hocha la tête.

« Assez doué pour faire un trou dans le mur et le reboucher, ni vu

ni connu.

– Qu'en pensez-vous, Charlie ? On a assez d'éléments pour le convoquer ?

– Ça dépend. Si on l'entend en tant que témoin, partie concernée, oui, bien sûr. En revanche, pour l'inculper, j'en suis moins sûr. On peut le faire, bien sûr, si vous le décidez. Et je pense que beaucoup le feraient à votre place, surtout de nos jours. Le problème, vous le savez comme moi, c'est que si on s'embarque là-dedans, il y a des chances qu'il appelle aussitôt un avocat. L'avocat lui conseille de se taire : pas de commentaire, pas de commentaire, pas de commentaire à l'infini et nous on est coincés, on ne peut rien faire.

– Et un simple interrogatoire ? Sans l'arrêter ?

– Alors, il faudra qu'on lui dise qu'il peut partir quand il veut et on se retrouvera encore le bec dans l'eau.

– Mais s'il décide de rester ?

– Dans ce cas, il y a des chances qu'il soit prêt à parler.

– Et s'il part ?

– C'est qu'il n'aime pas notre compagnie.

– Ou qu'il a quelque chose à cacher. »

Catherine repéra un trou dans la procession de voitures, mit son clignotant et changea de voie. Peu après, elle remonta le son de la radio. Une vieille chanson soul des années 1970. Le genre de morceau sur lequel Jenny avait peut-être dansé à son mariage. Pour le meilleur et pour le pire. Jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Barry Hardwick s'était coupé en se rasant et le petit bout de papier-toilette dont il s'était servi pour arrêter le sang collait encore à son menton. Après un jour ou deux plus cléments et des températures d'une douceur réjouissante, le mauvais temps était revenu en force, comme pour s'excuser de cette interruption momentanée. Hardwick était arrivé au poste avec la veste fermée jusqu'au dernier bouton, une écharpe autour du cou et la casquette vissée sur la tête.

Le sergent à l'accueil avait mis à leur disposition une salle d'interrogatoire : l'habituel anonymat confiné, la désormais habituelle technologie. Magnéto en marche, présentations enregistrées, une copie de la bande disponible à l'issue de l'entretien.

« Qu'est-ce qui se passe, alors ? avait demandé Hardwick avant même de s'asseoir. Il y a du neuf ?

– Nous souhaitons seulement discuter avec vous du meurtre de votre femme, vous mettre au courant de la progression de l'enquête. Je tiens à préciser que vous n'êtes pas en état d'arrestation et que vous pouvez partir quand vous le voulez. C'est clair ?

– Oui.

– Et vous acceptez de nous parler en l'absence d'un avocat ?

– Oui.

– Très bien. »

Catherine exposa en termes généraux leurs avancées, les pistes qu'ils exploraient, sans ajouter grand-chose à la conversation qu'ils avaient eue au téléphone, lorsqu'il avait appris la rumeur concernant Michael Swann.

« Ça n'a rien à voir avec ce tordu, vous en êtes certains ?

– Étant donné les circonstances, ce serait très improbable.

– C'est toujours ça. Parce que ça m'a bien fait gamberger, j'aime autant vous le dire.

– Nous nous demandions si depuis l’enterrement vous aviez repensé à un détail susceptible de nous aider, quelque chose dont vous vous seriez souvenu et qui pourrait nous intéresser.

– Quel genre de détail ?

– N’importe quoi. Tout ce qui pourrait vous sembler pertinent. »

On voyait Hardwick se creuser les méninges, remuer ses pensées comme de la terre lourde.

« Non, je vois rien.

– Il y a une chose dont on nous a parlé, intervint Resnick qui n’avait pas prononcé un mot jusque là. Jenny aurait fait un ou deux séjours à Londres...

– À Londres ?

– Vers la fin de l’année...

– Elle a... laissez-moi réfléchir... elle était toujours par monts et par vaux. Alors oui, Londres, c’est bien possible. »

Il fit la grimace.

« Faut dire qu’elle me tenait pas au jus de son agenda mondain, la Jenny.

– Elle a pu rencontrer des gens là-bas. Elle n’aurait pas mentionné de nom devant vous ?

– Non. Non, mais c’est pas très étonnant. Elle se doutait bien que ça m’intéressait pas. Le comité de grève, c’est à eux qui faudrait vous adresser. »

Resnick hocha la tête.

« Nous leur avons parlé et nous allons leur reparler. Mais, comme vous le savez, celui qui aurait pu nous renseigner...

– Peter Waites.

– Précisément. Peter Waites. Hélas, il n’est plus des nôtres. »

Catherine lança un bref regard à Resnick avant de revenir à Hardwick.

« Nous aimerions vous interroger au sujet d’un incident qui aurait eu lieu fin novembre, une dispute entre Jenny et vous où vous auriez dit... »

Catherine jeta un coup d’œil aux papiers sur le bureau.

« Où vous auriez dit à votre femme : “Je vais te tuer.”

– J’ai jamais dit une chose pareille.

– “Putain, je vais te tuer.”

– Jamais de la vie. Ni à Jenny ni à personne. Et si quelqu’un

prétend le contraire, il ment.

– Vous n’avez pas hurlé à la figure de votre femme, vous ne l’avez pas menacée, et dans un mouvement de colère donné un coup de poing dans le mur ? »

Soudain, il renversa la tête en arrière et éclata de rire.

« C’est de ça que vous parliez ? Cet incident, comme vous dites ? Parce que, dans ce cas, oui, je m’en souviens, et même si Jenny était là, ça n’avait rien à voir avec elle.

– De quoi s’agissait-il, alors ?

– Eh bien, je vais vous raconter, moi. Je venais de rentrer, je rentrais de la mine et j’étais fou furieux. Ces gars, les gars du Yorkshire, de Barnsley, les gars de Scargill, disons les choses comme elles sont, qu’arrêtaient pas de me chercher. Jaune, jaune, jaune, vous connaissez ça... Enfin, vous, vous devez vous rappeler, ajouta-t-il à l’intention de Resnick. La plupart du temps, je les ignorais, ça entrait par une oreille et ça sortait par l’autre, sauf que cette fois, je sais pas pourquoi, mais ce type, un grand échalas qu’avait le visage rouge et les oreilles décollées, il a réussi à m’énerver et j’ai failli... »

Il secoua la tête.

« Je sais pas comment j’ai fait pour me retenir de lui taper dessus. »

Il prit une longue inspiration et poursuivit.

« Donc, je suis rentré à la maison et je devais vraiment avoir une sale mine, parce que, pour une fois, Jenny elle a remarqué et elle m’a demandé ce qui n’allait pas. J’ai commencé à lui raconter et quand j’en suis arrivé au passage où j’expliquais que j’avais eu envie de le frapper, je me suis laissé emporté par mon élan et j’ai fait un trou dans cette cochonnerie de mur. »

Il se rassit, l’air satisfait de s’être souvenu de l’épisode avec autant de précision.

« Et c’est tout ? demanda Catherine.

– Ben oui.

– À aucun moment, vous n’avez dit : “Je vais te tuer” ou quelque chose de ce genre ?

– Non. Je me rappellerais.

– Vous en êtes sûr ?

– Aussi sûr que je suis assis devant vous. »

Catherine baissa les yeux sur ses papiers une fois de plus.

« Nous avons une déposition d'un témoin qui se souvient de la scène différemment.

– Un témoin ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je vois pas qui... Oh ! bon sang, mais c'est bien sûr, Linda, c'est elle, hein ? Elle devait être là. Sûrement qu'elle était là. Elle était toujours fourrée à la maison, alors, à force, elle faisait partie des meubles. Elle était brave, je dis pas le contraire, mais qu'est-ce qu'elle aimait le son de sa propre voix, celle-là... Elle est prête à inventer n'importe quoi juste pour pouvoir parler.

– Vous affirmez donc que le jour où vous avez donné un coup de poing dans le mur, vous n'avez pas menacé votre femme des mots : “Je vais te tuer. Putain, je vais te tuer”, répéta Catherine, les yeux toujours sur la page devant elle.

– Oui.

– Vous n'avez jamais dit cela ?

– À Jenny ? Non, ni ce jour-là ni un autre.

– Le témoin se trompe ?

– Oui, vous m'avez pas entendu ? Linda, si c'est elle, une fois qu'elle est lancée, elle est prête à raconter n'importe quoi pour continuer. Elle se laisse entraîner par son imagination, on peut dire ça comme ça. Tous ces romans. Elle avait toujours le nez dedans quand elle bavassait pas. Elle en apportait à la maison pour Jenny. Mais, à mon avis, elle les ouvrait même pas. Des trucs de bonnes femmes, vous savez ? Des romans à l'eau de rose. »

On avait l'impression qu'il parlait d'une maladie honteuse.

Catherine prit une feuille en dessous et la posa par-dessus la première.

« Nous avons deux personnes affirmant avoir vu votre femme avec un œil au beurre noir.

– Ah ouais ! un beau coquart !

– Vous vous en souvenez, alors ?

– C'était pendant un piquet de grève, non ? Une vraie mêlée de rugby, parfois. Quelqu'un qu'à dû lui foutre le coude dans l'œil. Ou bien elle s'est pris un projectile dans la figure.

– Pour revenir à ce dont nous parlions il y a un instant. Ce trou dans le mur, qu'est-ce qui est arrivé après ?

– Arrivé ? Comment ça ?

– Vous avez fait appel à un artisan pour le réparer ? »



Hardwick secoua la tête.

« Bien sûr que non. Je m'en suis chargé, c'était pas bien compliqué. »

Resnick sourit.

« La seule fois où j'ai installé des étagères, tout s'est cassé la figure quand j'ai voulu poser quelque chose dessus, et pourtant ce n'était rien de très lourd. Si je devais réparer un mur, c'est toute la maison qui s'écroulerait. »

Hardwick haussa les épaules.

« Il faut savoir ce qu'on fait, c'est tout. Et avoir un peu de jugeote.

– Et vous savez ?

– Pardon ?

– Vous savez ce que vous faites ?

– Oui, plutôt.

– J'imagine que ce n'étaient pas les occasions d'utiliser vos talents qui manquaient, au village. Quand on a la réputation d'être bricoleur, les gens ont toujours besoin de vous.

– Ça m'est arrivé de dépanner des voisins, oui. »

Il commençait à avoir l'air inquiet, se demandant où Resnick voulait en venir.

« Les Peterson, vous ne leur avez pas donné un coup de main pour construire leur extension, par hasard ?

– Non, jamais.

– Il y a un paquet de monde qui a défilé chez eux pour les aider, à ce que j'ai cru comprendre. Une heure par-ci, une demi-journée par là.

– Et vous pensez... »

Hardwick se pencha en avant, les poings serrés sur la table.

« Vous pensez que c'est moi qui ai mis ma femme dans sa tombe ? C'est ça que vous êtes en train d'insinuer ? C'est de ça que vous m'accusez ?

– Je n'insinue rien du tout, répondit Resnick, imperturbable. Je vous pose une simple question. Est-ce que vous avez ou non travaillé chez les Peterson ? »

La colère déformait le visage de Hardwick.

« Vous disiez que je pouvais partir ? Quand je veux ? Personne pour m'en empêcher ?

– En effet. »

Il se leva et pivota. Quatre mètres à peine le séparaient de la porte.

Catherine jeta un coup d'œil à Resnick. Fallait-il l'arrêter ou non ?

La porte de la salle d'interrogatoire s'ouvrit et se referma aussitôt.

On entendit le bruit de ses pas décroître dans le couloir.

« Ne vous inquiétez pas, dit Resnick. Il n'ira pas loin.

– Espérons-le. »

Elle imaginait l'expression sur le visage de Martin Picard. *Vous le teniez et vous l'avez laissé filé ?*

Jenny voyait à la tête de Peter Waites que les choses allaient mal, mais pas à quel point elles allaient mal. Toutes sortes de rumeurs couraient sur les mineurs qui reprenaient le travail, et force était de constater que le nombre d'hommes qui franchissaient les portails augmentait, lentement mais sûrement. Les primes de Noël qu'on leur faisait miroiter n'y étaient certainement pas pour rien. Même dans les mines les plus militantes du Yorkshire, il était question de reprise. Ça concernait très peu de monde, heureusement. Malgré tout, Jenny avait entendu qu'ils avaient réussi à faire rentrer un jaune par les douches, pendant que les grévistes manifestaient dehors.

Chaque nouvelle de ce genre servait de prétexte au gouvernement et à la direction des Charbonnages pour se féliciter. Du pain bénit pour ces salopards de la presse à Londres qui veulent notre perte, disait Waites. Maxwell, ce salaud de Maxwell.

Mais ils ne capituleraient pas, pas devant ces gens-là. Jamais.

*Vive les mineurs. Le charbon, pas le chômage.*

Pour la première fois, elle doutait, se demandait combien de temps encore ils pourraient tenir, entendait les premiers accents d'incertitude dans sa propre voix quand elle parlait.

Mais tout était en place pour Noël et la fête se concrétisait. Deux énormes paquets de jouets étaient arrivés de France et on en attendait d'autres. Une collecte de fonds était prévue le week-end suivant : une soirée disco avec un bar, 50 pence l'entrée et la première consommation gratuite pour tous les grévistes, un seau qu'on ferait circuler à la fin, toutes les contributions bienvenues.

*Vive le vent, vive le vent*

*Vive le vent d'hiver*

*À Noël je préfère faire le piquet*

Ses enfants étaient surexcités. Ils comptaient les jours, les chantonnaient au petit déjeuner. Dix-sept, seize, quinze... À force de chercher dans tous les recoins de la maison, ils avaient fini par dénicher les chaussons de Noël achetés à Woolworth l'année précédente et Mary avait déjà accroché le sien au pied de son lit.

La mère de Jenny avait appelé pour savoir quand ils pourraient venir à Bledwell Vale, pas le 25, mais le lendemain peut-être ? Jenny y avait tout de suite mis le holà, craignant les complications.

« C'est nous qui viendrons vous voir. Pour le Nouvel An. Ce sera plus simple.

– Qu'est-ce que tu penses de cette histoire avec Keith, alors ? avait demandé sa mère. Jill semble s'être amourachée de lui. Ça reste entre nous, hein, mais je ne sais pas ce qu'elle lui trouve. Et ton père encore moins. »

Par loyauté envers sa sœur, Jenny avait répliqué qu'elle n'avait rien à reprocher à Keith, même si cela lui brûlait les lèvres d'abonder dans le sens de ses parents. De toute manière, si Jill était heureuse, c'était la seule chose qui comptait.

Cette conversation lui avait donné à réfléchir.

Barry et elle, ils avaient été heureux à une époque.

Certainement.

Ça la travaille encore sur le chemin du retour, quand elle repère une camionnette blanche – enfin, blanche sous la couche de poussière – qui s'arrête un peu plus loin, de l'autre côté de la rue.

Jenny ralentit, puis accélère l'allure.

Deux hommes sautent du véhicule.

Elle se crispe, se détend, se crispe de nouveau.

« Hé ! lance Danny. On avait peur de t'avoir ratée. »

On ?

Le type avec lui, le conducteur, a environ le même âge que Danny, peut-être un peu plus jeune. Le visage maigre, le nez proéminent, gringalet ; les cheveux coiffés en arrière sous un bonnet de laine piqué de badges ; les yeux gris clair.

« C'est Steve. »

Celui-ci incline la tête sur le côté, lui adresse un clin d'œil.

« On te cherchait partout. On a essayé le centre social, mais t'étais

déjà partie. »

Il a coupé ses cheveux très court – il l’a fait lui-même apparemment, ou a demandé à un copain de s’en charger – et soit il se laisse pousser la barbe, soit il a besoin d’un sérieux coup de rasoir. Jenny ne peut pas s’empêcher d’imaginer le contact rugueux de son visage contre sa peau.

Étant donné l’état de leurs vêtements, ces deux-là arrivent directement d’un piquet de grève. Et Danny prend un risque rien qu’en étant là, elle le sait.

« On pensait que tu voudrais peut-être venir faire un tour », lance-t-il en indiquant la camionnette.

Steve se marre. Il regarde Jenny et, lentement, délibérément, passe sa langue sur ses lèvres.

« Espèce de porc ! »

La jeune femme les bouscule pour se glisser entre eux et s’éloigne. Steve rit encore plus fort, un rire gras, sale. Danny lui ordonne de fermer sa gueule et s’élance à la poursuite de Jenny.

« Attends, Jenny ! Attends. »

Il l’attrape par le bras, elle se dégage.

« Jenny...

– Quoi ?

– Pars pas comme ça.

– Ah non ? »

Mais elle s’est arrêtée.

« Fais pas attention à lui, il dit n’importe quoi.

– Tu parles ! »

Elle s’approche, baisse la voix.

« Tu lui as tout raconté, c’est ça ?

– Bien sûr que non !

– Espèce de menteur ! Bien sûr que oui. Lui et combien d’autres ? Je suis la risée des houillères, maintenant. Ça va, vous vous marrez bien ?

– Non, non. »

Il referme ses doigts sur son poignet et cette fois elle le laisse faire.

« Il fallait que je dise quelque chose, sinon il m’aurait pas amené jusqu’ici. »

D’un air désespéré, il regarde derrière lui. Steve n’a pas bougé. Il roule une cigarette en sifflotant.

« Écoute, on va juste boire une bière, Steve et moi. Je suis obligé, maintenant qu'il est là. Puis je repasserai. Ton mari, il est de nuit, cette semaine ? »

Comment le sait-il ? se demande Jenny.

« Je te rejoindrai plus tard.

– Non.

– T'inquiète pas. Je serai prudent. Personne me verra.

– Danny, non. »

Il se penche vers elle pour l'embrasser, mais elle se détourne et il manque ses lèvres de peu.

Un instant après, il grimpe dans la camionnette, tandis que Steve passe la tête par la fenêtre et lui adresse un autre clin d'œil appuyé avant de démarrer.

Elle tremble et prie pour que personne n'ait rien remarqué. Mais il n'y a personne. Personne en vue.

À la maison, elle s'assure que les enfants sont endormis, retire le pouce de la bouche de Brian, enfile sa chemise de nuit, mais, au lieu d'aller au lit, elle se pelotonne sur le canapé au rez-de-chaussée, guettant un bruit à la porte. Il ne vient pas.

Après le départ de Barry Hardwick, Catherine avait décrété qu'elle avait besoin de prendre l'air pour se vider la tête. Resnick en avait déduit qu'elle avait besoin d'une cigarette. Achetant un café au passage, il s'était dirigé avec elle vers le carré de verdure où ils s'étaient déjà assis, près du canal.

La température avait grimpé d'un degré ou deux dans la matinée, mais il faisait toujours assez froid pour que leur souffle blanchisse l'air quand ils parlaient. Lorsqu'il souleva le couvercle de son gobelet, un nuage de fumée s'en échappa. Au bout des arbres, on distinguait la minoterie dans la brume.

« Les séjours de Jenny à Londres, vous pensez que c'est une piste sérieuse ?

– Difficile à dire. Mais en tout cas, elle devait avoir une bonne raison d'y aller.

– Une réunion, alors ? Un meeting ?

– Sans doute. Mais d'après Linda les choses s'organisaient un peu à la dernière minute.

– Elle remplaçait peut-être un autre orateur ?

– Ce n'est pas impossible.

– Mais ce n'est pas ce que vous croyez.

– Difficile de savoir avec certitude, là aussi, mais je me demande si ça pourrait être lié à des mouvements de fonds. Des valises de billets. J'aurais dû y penser avant », ajouta-t-il, irrité.

Un chien passa devant eux, un croisement entre un border collie et un berger allemand qui traînait son maître derrière lui, une branche presque trois fois plus grosse que lui dans la gueule.

« Expliquez, dit Catherine.

– C'est tout simple. Peu après le début de la grève, les fonds de la NUM ont été gelés. Elle s'est retrouvée très dépendante des aides

financières. Des autres syndicats, et pas seulement nationaux. Français, russes... L'argent venait de partout. Clandestinement. De leur point de vue, ils n'avaient pas le choix. Tout ça secret, bien entendu. Aussi secret que possible. Réunions occultes, rendez-vous nocturnes, billets cachés dans le double fond d'une mallette. Des trucs tout droit sortis d'un bouquin de... comment s'appelle-t-il, le type qui a écrit *La Taupe* ?

– John Le Carré ?

– C'est ça, Le Carré. Et bien sûr les rumeurs allaient bon train. Mes hommes entendaient des choses. Il y avait une part de désinformation, évidemment. Pour nous égarer. Mais pas toujours. Il fallait savoir filtrer. Keith Haines, je me souviens, il était sur le coup aussi et il nous a filé un ou deux tuyaux intéressants.

« Une fois, on a obtenu un renseignement, c'était peut-être bien lui, je ne me rappelle plus. Toujours est-il qu'on a fait des recherches. De l'argent qui devait être convoyé en ferry du continent à Harwich, puis acheminé jusqu'à la section locale du Yorkshire. On a suivi le messenger et on l'a intercepté à la sortie de Newark. Six mille livres sous une couverture à l'arrière d'une Ford Granada. Et ce n'était qu'une livraison parmi d'autres, une livraison sur laquelle nous avions des infos sûres. Si seulement la moitié des histoires qui nous sont parvenues étaient fondées, il y avait de l'argent qui circulaient en permanence, ce genre de somme, plus encore. Beaucoup plus. Allez savoir ce qu'il est advenu de tout ça.

– Alors, c'est ce que vous pensez ? Les voyages de Jenny à Londres ? Elle transportait du fric ? »

Resnick haussa les épaules.

« C'est envisageable. Il faudrait que j'en touche un mot à Edna Johnson. Peter Waites et elle étaient proches, elle aura peut-être une idée. Sinon, il y a quelqu'un que je connaissais assez bien à l'époque, il a travaillé quelque temps pour le NRC. Il pourrait nous éclairer un peu sur le contexte, faute de mieux. »

Catherine écrasa sa seconde cigarette.

« Occupez-vous-en, Charlie. Je vais voir où on en est, à Potter Street. »

À Potter Street, l'excitation était à son comble. Rob Cresswell, qui était revenu depuis peu des urgences avec un bandage autour de son



crâne rasé, trônait sur la chaise la plus confortable, goûtant l'admiration inconditionnelle, et sans doute provisoire, de Vanessa et Gloria – la seconde surtout –, qui ne le quittaient pas des yeux, au cas où une rechute soudaine nécessiterait leurs soins attentionnés. Les recherches sur les suspects écartés dans le dossier Donna Crowder suspendues jusqu'à nouvel ordre.

Pendant ce temps, Alex Sandford racontait les événements de la matinée à John McBride et à une brochette de policiers d'autres services.

Catherine s'approcha pour écouter. Apparemment, après s'être cassé le nez à deux reprises devant la porte de Joe Willis – un des hommes interrogés dans le cadre de l'affaire Swann –, chaque fois avec une escorte locale en uniforme, Sandford et Cresswell avaient décidé sur un coup de tête de retenter leur chance ce matin-là, dans l'espoir de le cueillir au saut du lit, seuls, et ce malgré les instructions de McBride. Ils l'avaient effectivement réveillé, après avoir frappé et sonné au premier étage avec insistance. Un Willis à la mine fripée leur avait ouvert, vêtu d'un sweat-shirt de Leeds United et d'un caleçon qui pendouillait.

Dès qu'il s'était rendu compte qu'il s'agissait de la police, Willis avait essayé de leur refermer la porte au nez, mais Sandford avait réussi à la bloquer avec son brodequin.

Willis s'était emparé d'un pantalon sur le lit et, moitié courant, moitié sautillant, s'était rué vers la sortie, se déplaçant avec une agilité surprenante pour un homme de son âge. Cresswell l'avait rattrapé sur le palier. Willis lui avait balancé un coup de pied et il était tombé à la renverse, dégringolant les marches avant de se fracasser la tête dans le mur.

Pendant que Sandford se portait au secours de son partenaire, Willis avait gravi l'escalier quatre à quatre. Sortant par une fenêtre au troisième, il avait grimpé sur le toit. Peu après, Sandford le repérait en train de dévaler un escalier de secours rouillé, dans une étroite ruelle entre deux immeubles.

Tant qu'il ne le perdait pas de vue, Sandford était presque sûr de le rattraper. Tout ce temps passé à s'entraîner pour le marathon devait quand même servir à quelque chose.

Lorsqu'il l'avait enfin rejoint, là où la ruelle débouchait sur une artère plus large, Willis ne courait plus, il trottnait littéralement sur

place, les épaules et la poitrine agités de soubresauts, haletant et suffoquant, la bouche ouverte. Au bord de la crise cardiaque, estima le policier.

Il entendit une voiture de police et en conclut que son partenaire avait réussi à appeler des renforts. Ils auraient peut-être dû réclamer une ambulance en prime.

« Tout ce qu'on voulait, c'était vous poser quelques questions, dit-il à Willis.

– Le cambriolage... la poste... Basford... oui, je sais.

– Ah non ! Pas du tout. À propos d'une affaire qui remonte à trente ans. »

Willis, qui s'efforçait toujours de reprendre son souffle, l'avait regardé avec un mélange de consternation et d'incrédulité. Lorsqu'on l'avait interrogé par la suite, il était apparu clairement qu'il ne savait rien sur le meurtre de Jenny Hardwick.

Entre-temps, on avait découvert la caisse de la poste chez Willis et on avait appréhendé son complice présumé. Ils avaient dévalisé le bureau armés d'un faux pistolet et d'un marteau.

« Beau travail, dit Catherine. Mais estimez-vous heureux de n'avoir récolté qu'une tête bandée à vous deux. »

Une fois l'euphorie retombée, elle les prendrait à part et leur rappellerait ce qui était arrivé il n'y avait pas si longtemps à deux policières, attirées dans un piège par un criminel recherché qui les avait abattues de sang-froid. Ce jour-là, tout semblait indiquer qu'il s'agissait d'une opération de routine, inutile à leurs yeux de réclamer des renforts. Contrairement à Sandford et Cresswell, qui avaient reçu l'ordre explicite de ne pas s'approcher de Joe Willis sans assistance.

Aujourd'hui, ils avaient eu de la chance.

Catherine leur ferait bien comprendre que la prochaine fois, ils avaient intérêt à obéir à la lettre s'ils voulaient éviter une conclusion tragique.

Edna Johnson habitait un petit appartement en rez-de-chaussée, dans un foyer logement. LES FEMMES CONTRE LA FERMETURE DES MINES, clamait une bannière – lettres blanches sur fond bordeaux – appuyée contre un mur. Des photographies ici et là : des enfants qui disputaient l'espace à des femmes en colère, défilant, chantant, se tenant par le bras ou se donnant la main.

« Alors, que me vaut cet honneur ? demanda Edna quand ils furent installés.

– Jenny Hardwick. Je m'efforce de remplir quelques blancs, de boucher les trous.

– Je ferai de mon mieux.

– La dernière fois que nous avons parlé, à l'enterrement, vous avez mentionné des voyages que Jenny aurait faits à Londres.

– A faits. Londres, Cardiff. Quelques autres, je pense. Des réunions, des affaires pour le syndicat. Ça ne fait jamais de mal d'avoir une jolie femme sur l'estrade.

– Et c'est tout ? »

Elle le regarda sans un mot.

« Est-ce qu'elle aurait pu aussi transporter des valises ? Récupérer des sommes d'argent à livrer ici dans les Midlands ? Ou plus au nord, dans le Yorkshire ? »

Edna prit son temps pour répondre.

« C'est possible.

– Possible ou probable ?

– Comme je viens de le dire, c'est possible. L'argent arrivait, et certainement pas par la poste. Ni par la banque. Pas sur les comptes officiels, c'est sûr.

– Peter Waites, vous étiez proches ?

– Oui.

– Est-ce qu'il faisait suffisamment confiance à Jenny pour lui donner ce genre de mission, vu les sommes en jeu ? »

Elle secoua la tête.

« Si vous aviez connu Jenny, vous ne poseriez même pas la question.

– Ça signifie oui ?

– Oui. Ce qui ne veut pas dire qu'il l'ait fait. En tout cas, je n'en ai jamais rien su. Et si c'est arrivé, Peter ne devait pas savoir grand-chose non plus. Tout était très cloisonné, si on transmettait des informations à Jenny, elles n'étaient destinées qu'à elle. À ma connaissance, les choses se passaient ainsi. »

L'air résigné, Resnick la remercia d'un hochement de tête.

« Je suis navrée, inspecteur...

– Charlie.

– Je suis navrée, Charlie, mais je ne peux pas vous en dire plus. »

Il la remercia encore, décidé à rester une trentaine de minutes à bavarder avec elle. Il ignorait si Edna voyait beaucoup de monde, maintenant qu'elle se déplaçait difficilement, mais il supposait que le nombre de ses visiteurs se réduisait comme peau de chagrin. Les trente minutes devinrent rapidement quarante, puis soixante. À un moment donné, Edna s'était rendue dans la cuisine et avait rapporté deux verres de porto avec du citron.

« Vous n'essayez pas de me détourner du droit chemin, Edna ? »

Elle rit.

« Je ne me gênerais pas si je pensais que vous vous laisseriez faire. »

Comme il allait partir, elle posa la main sur son épaule.

« Le meurtrier, vous avez une piste ?

– Je ne sais pas.

– Et cette histoire de fric, vous croyez que c'est lié ?

– Ça se pourrait.

– Vous ne lâchez pas grand-chose, hein ? »

Il planta un bref baiser sur sa joue.

« Prenez soin de vous, Edna.

– Vous aussi, Charlie. Vous êtes pas un mauvais gars, pour un flic, ajouta-t-elle en lui serrant la main. Je l'ai toujours dit. »

Resnick, qui avait un peu plus d'une heure à perdre avant son rendez-vous, traversa Euston Road en sortant de la gare, emprunta Judd Street jusqu'à Russell Square, laissant derrière lui le British Museum pour se diriger vers Soho. Il tombait une pluie fine et légère.

Le col remonté, il s'engouffra dans Frith Street par le nord. Le Ronnie Scott se trouvait presque à l'autre bout de la rue, sur la droite. Le Ronnie. C'était là qu'il avait vu Dizzy Gillespie et avait failli voir Thelonious Monk. La plupart des noms sur l'affiche aujourd'hui ne lui disaient rien et peu nombreux étaient ceux qu'il aurait spontanément associés au mot « jazz ».

En face, le bar Italia était toujours là. On y buvait le meilleur cappuccino de Soho avant que le café devienne tendance, et c'était peut-être encore le cas. Il fit un signe à la personne derrière le comptoir et s'assit en terrasse.

La dernière fois qu'il était allé au Ronnie, c'était il y avait plus de vingt ans ; un de ses saxophonistes ténors préférés, Spike Robinson, chétif, les épaules voûtées, qui faisait des trucs incroyables avec la musique de George Gershwin, Irving Berlin, Jerome Kern. Robinson avait clos le concert en dédiant un morceau à un autre saxophoniste, l'alto Ed Silver, mort un peu plus tôt dans la semaine.

*SILVER, Edward, Victor. Décédé subitement à son domicile, le 16 février 1993. Célèbre musicien de jazz des années be-bop. Service funéraire et commémoration vendredi 19 février au crématorium Golders Green, 13 h 45.*

Silver et Resnick avaient été amis, avant que le saxophoniste sombre dans l'alcoolisme et aussi après, alors qu'il était incapable de tenir debout, de jouer, menaçant de mettre fin à sa vie si son foie ne

s'en chargeait pas le premier. À présent, Spike Robinson était mort également, et d'autres : Ronnie, bien sûr, Max Roach, Stan Getz, Tony Burns.

Il se souvenait d'Ed Silver dans sa cuisine, le soir où il avait dû le convaincre de ne pas se couper le pied avec un hachoir, regardant d'un air morose autour de lui, tandis qu'ils écoutaient le défunt Clifford Brown.

« *Ils sont tous morts, Charlie.*

– *Qui ?*

– *Tous les grands ! »*

Et bien sûr, il avait raison.

Un frisson involontaire parcourut Resnick.

« *Now's the Time* » : c'est le moment. Le titre du dernier morceau interprété par Spike Robinson.

Sauf qu'on le savait rarement.

Il termina son café et continua vers le sud jusqu'à Shaftesbury Avenue. Un taxi en direction de Victoria et tant pis pour la dépense.

On ne vit qu'une fois.

L'hôtel se trouvait dans une des rues peu fréquentées derrière la cathédrale catholique. Pierres anciennes en façade et faux marbre à l'intérieur. Matthew Prior était assis dans un box entre le restaurant et le bar. Au premier abord, il semblait avoir à peine vieilli, mais, lorsqu'il lui serra la main, Resnick remarqua les rides autour des yeux, la peau flasque sous le menton. Il avait néanmoins encore tous ses cheveux et devait connaître une formule magique pour combattre le gris.

« Charlie, ça fait un bail. »

La poigne toujours ferme. Le regard toujours vif. Le costume sur mesure anthracite avec des rayures plus claires et la cravate sombre indiquaient une carrière réussie à la City. La banque ? Un gestionnaire de fonds spéculatifs, peut-être.

Resnick savait que, depuis une vingtaine d'années, il était en fait officier de haut rang dans les services secrets britanniques. Le MI5.

« Tu as fait bon voyage ?

– Oui.

– Pas trop compliqué de venir jusqu'ici ? Je suis débordé en ce moment et c'était l'occasion de me dégourdir les jambes. Si j'avais pu,

je t'aurais proposé un déjeuner.

– C'est très bien comme ça, je te remercie de m'accorder un peu de temps. »

Un serveur attendait près du box.

Prior posa la main sur le verre devant lui, eau pétillante, glaçons, citron.

« Charlie ? »

Celui-ci secoua la tête.

Le serveur les laissa.

« Alors, la grève des mineurs. Son financement. Il y a un roman à écrire, Charlie.

– Je me contenterai des grandes lignes.

– Je ferai de mon mieux. »

Un groupe de six clients qui se dirigeaient vers le restaurant passèrent devant eux en bavardant fort, indifférents aux autres.

Par réflexe, Prior les laissa s'éloigner.

« Les éléments de base, tu les connais déjà. Je peux te donner quelques précisions. En septembre 1984, en réponse à une action en justice intentée par deux mineurs non grévistes, un juge de la Haute Cour a déclaré la grève illégale. Pour M. Scargill, cela revenait à agiter un chiffon rouge devant un taureau. Une attaque contre les droits démocratiques et tout le toutim. Il n'a sans doute pas eu de mal à convaincre son bureau exécutif. Scargill devait comparaître et il a refusé. Pour finir, la NUM a écopé d'une amende de deux cent mille livres. Le 25 octobre, la somme n'ayant pas été réglée, le juge Nicholls de la Haute Cour a ordonné la saisie des avoirs du syndicat. Capital, propriétés, tout. Autrement dit, plus aucune entrée ni sortie d'argent. Tout devait se dérouler sous le contrôle légal d'un administrateur judiciaire nommé par la cour. »

Prior s'interrompt, but une gorgée d'eau.

D'autres clients désireux de déjeuner avant la cohue passèrent à côté d'eux.

« Le syndicat avait commencé à déplacer ses fonds – l'île de Man, Dublin, Jersey, la Suisse, le Luxembourg –, mais une fois hors du pays, sans la complicité des banques, pas moyen de les rapatrier sans que l'administrateur mette la main dessus. Pareil pour les dons récoltés par les sympathisants à l'étranger. Notamment en URSS, où, en déduisant un jour de paie de tous ses mineurs en activité, le Comité central du

parti communiste avait réuni un magot de un million de roubles, l'équivalent de un million et demi de livres, dont la NUM risquait de ne jamais voir la couleur.

– Alors, que s'est-il passé ? »

Prior esquissa un sourire.

« Va savoir. Une partie de cet argent est peut-être arrivée jusqu'ici, ou peut-être pas. Une chose est sûre, le gouvernement a remué ciel et terre pour qu'il reste là où il était. Le ministère des Affaires étrangères a fait pression sur l'ambassade soviétique, remontant jusqu'à Gorbatchev par l'intermédiaire des plus hautes instances.

« Et bien sûr, il y avait le fiasco libyen, sur lequel on préférerait ne pas s'attarder.

– Mais il y avait de l'argent qui arrivait, intervint Resnick. Même si c'était au compte-gouttes. On entendait continuellement des rumeurs à ce sujet, sur place.

– Quand on veut, on peut, Charlie. Il y a toujours des gens disposés à regarder ailleurs pour une raison ou une autre. Donc, oui, bien sûr, il y avait de l'argent qui passait. Soixante mille livres en espèces, notamment, qui venaient de Bulgarie et de Tchécoslovaquie. Nous savons que la dernière étape du voyage s'est faite en train, jusqu'au siège de la NUM à Sheffield. Et pendant un certain temps, des membres de la CGT, un gros syndicat français, se rendaient régulièrement à Folkestone en ferry, avec le maximum de devises autorisé. Ils les remettaient à un intermédiaire avant de retraverser la Manche en sens inverse, sur le même bateau.

– Et vous, vous les regardiez faire ? »

L'autre secoua brièvement la tête.

« Nous transmettions toutes les informations que nous récoltions. Noms, lieux. Dates et heures quand nous les avons, ce qui était plus rare. Nous avons des taupes, mais les syndicalistes sont devenus plus méfiants, ce qui ne nous facilitait pas la tâche. Sans compter que la NUM disposait d'un vivier inépuisable de volontaires. Des gens qui se retrouvaient parfois à transporter des valises et des cartons contenant plus d'argent qu'ils ne pourraient jamais en gagner au cours de leur vie entière. Ces chargements sont-ils tous arrivés à destination ? Qui peut le dire ? Personne ne tenait des comptes très précis, et tous ces billets qui se baladaient... Ma foi, je te laisse imaginer le reste. »

Il consulta sa montre.



« C'est ce que tu fais, Charlie ? Tu suis la trace de l'argent ?

– Pas exactement. »

Il lui expliqua qu'ils soupçonnaient Jenny Hardwick d'avoir convoyé des dons pour le syndicat, les récupérant à Londres et les acheminant jusque dans le nord du Nottinghamshire, où elle devait sans doute le remettre à une troisième personne qui assurait la dernière étape du voyage.

« Éminemment possible, Charlie. Probable, même. Faire le trajet en seconde classe avec dix mille livres dans une valise qui sert d'habitude à faire une excursion à Skegness.

– Et si le pognon n'arrivait jamais...

– Qui allait se plaindre ? compléta Prior, haussant ses sourcils bien dessinés. Si l'argent disparaissait en route, ils ne risquaient pas d'aller trouver la police. »

De retour chez lui, Resnick se prépara un sandwich, fit du café, nourrit le chat et se mit en quête du CD de Spike Robinson interprétant Gershwin, qu'il écouta confortablement assis dans son fauteuil. Quand il avait appelé Catherine du train, la ligne était occupée. Il avait réessayé de la maison, deux fois, mais il était tombé sur sa boîte vocale. Elle avait manifestement envie qu'on la laisse tranquille. Peu importe, cela attendrait demain matin.

Pendant « Somebody Loves Me », ses paupières se fermèrent. À la fin de « How Long Has This Been Going On », alors que l'*obbligato* léger du saxophoniste glissait sur la partition des cordes, il dormait à poings fermés malgré le café.

Lorsqu'il rouvrit l'œil, tout était silencieux, hormis le faible ronflement de Dizzy. Veillant aux articulations arthritiques du chat, il le souleva de ses genoux où il était installé pour le reposer délicatement sur le fauteuil, éteignit le lecteur et alla se coucher. Inutile de lutter contre l'inévitable.

À 3 heures du matin – 3 h 5 affichait le cadran à côté de son lit –, il se réveilla en sursaut.

Les pétarades d'une voiture ?

Le même rêve.

Un cauchemar.

Il entendait sa respiration bruyante dans la chambre. Bourré d'adrénaline. Le visage et les épaules poisseux de sueur.

Combien de temps cela durerait-il ?

Pieds nus, il se rendit à la fenêtre.

Dehors, il faisait aussi noir que possible en plein centre-ville. Quelque chose traversa l'ombre du réverbère ; un renard sur le trottoir d'en face, sa queue touffue dressée, indifférent aux éventuels regards.

Resnick laissa retomber le rideau.

Il se recoucha.

Au bout de trente minutes à se retourner dans son lit, il se leva et descendit, jeta le reste de café et en refit. Lorsqu'il avait pris sa retraite, on lui avait offert un épais album de photographies de William Claxton, *Jazzlife*. Il le posa sur ses genoux pour le feuilleter. Gerry Mulligan au piano, dans l'ombre, la lumière tombant sur son saxophone baryton abandonné un instant. Donald Byrd sur la ligne A, en direction de Harlem, portant sa trompette à ses lèvres, tandis que derrière lui un quinquagénaire blanc coiffé d'un chapeau orné d'un large ruban imprimé se tourne pour le regarder.

S'étaient-ils totalement fourvoyés, Catherine et lui ? Ils s'étaient persuadés que le mobile du meurtre était d'ordre passionnel, un accès de colère, le désir, l'amour. Mais ce n'était peut-être pas ça du tout. Jenny Hardwick avait pu être assassinée par quelqu'un de plus froid, de plus calculateur.

Qu'avait dit Matthew Prior ? *Plus d'argent qu'ils ne pourraient jamais en gagner au cours de leur vie entière.*

*C'est ce que tu fais, Charlie ? Tu suis la trace de l'argent ?* Il avait dit cela également.

Ils ne s'en étaient pas occupés, pas sérieusement, mais peut-être était-il temps de s'y mettre.

Comptes en banque, relevés de cartes de crédit vieux de trente ans. Y avait-il encore moyen de les consulter ? Peu probable, et, même si c'était possible, il faudrait passer plus d'un ou deux coups de fil pour y avoir accès, il le savait trop bien. Rien de simple et carré, toute une procédure à respecter, mais le jeu en valait sans doute la chandelle.

C'était ce qui lui manquait jusque-là, l'odeur d'un étincelle, une idée, une nouvelle piste.

Incapable de tenir en place, il se doucha, s'habilla et attendit le matin en faisant les cent pas.

Aux premières lueurs du jour, il sortit.

McBride était déjà là.

« La soirée a été bonne, annonça-t-il.

– Laissez-moi deviner. Les Jags ont marqué le but gagnant à la deuxième minute des prolongations ?

– Geoff Cartwright : la police canadienne a fini par retrouver sa trace. Dans un bled qui s'appelle Humboldt. Près de Saskatoon ou un truc comme ça. Il vient de prendre sa retraite. Il travaillait pour le

programme de collecte des déchets organiques de la ville. Le collègue à qui j'ai parlé m'a demandé de lui envoyer par mail une liste de questions. Ils l'ont convoqué au poste le plus proche et on fera ça par Skype. Il y a plus qu'à fixer une heure. Dès cet après-midi, si on veut.

– Cet après-midi pour eux ou pour nous ?

– Pour eux. Ce soir pour nous. Sacrés Canadiens, ajouta-t-il en adressant un de ses sourires tordus à Resnick. Ils finissent toujours par mettre la main sur leur bonhomme, hein ?

– On dirait. »

Resnick avait connu un inspecteur du Nottinghamshire qui avait émigré au Canada et s'était engagé dans la police montée, là-bas. Un bon flic, un bon enquêteur. Resnick l'aimait bien. Il était prêt à parier quelques billets que lui aussi finissait toujours par mettre la main sur son bonhomme.

Quelques billets...

« John, il y a encore une chose... »

Il rejoignit Catherine sur le parking, où elle fumait une cigarette avant d'entamer sa journée.

« J'ai essayé de vous appeler hier soir...

– Je sais, pardon. Je devais retrouver une amie et on est allées au Sinatra's. On a sans doute bu un peu trop de vin. Je me suis endormie comme une souche à peine rentrée.

– Moi aussi, plus ou moins. Et sans le vin.

– Alors, comment ça s'est passé, avec votre copain barbouze ? »

Resnick lui raconta.

« Intéressant, dit-elle. Ça vaut le coup de creuser, en tout cas. Mais c'est une piste qui éliminerait Barry Hardwick de la liste. Pas vraiment le profil du flambeur.

– Tout dépend de la somme.

– Il faut qu'elle soit suffisante pour pousser au meurtre, c'est certain.

– Dix mille livres sterling, supposons que ce soit ce que Jenny transportait. Aujourd'hui, ce serait l'équivalent de, je ne sais pas, deux fois et demi, peut-être trois fois plus. Trente mille livres, on peut prendre quelques risques pour un magot pareil. À l'époque encore plus.

– Mais tuer ?

– J’ai vu des gens mourir pour beaucoup moins, et vous aussi. Une bouteille de cidre ou le prix d’une dose de crack.

– Derek Harmer, dit Catherine en s’écartant de la voiture. De l’enquête sur Swann, le type de Hull. Il était à Full Sutton entre 1983 et 1989. On peut donc l’éliminer. Sur la liste des suspects dans l’affaire Donna Crowder, il ne nous en reste que quatre. Si Cartwright pouvait nous donner un nom correspondant à l’un d’eux, ce serait parfait, mais je n’y crois pas trop.

– Depuis le temps, il n’aura peut-être aucun nom à nous donner. »

Catherine sourit.

« Merci, Charlie. Vous voyez toujours le bon côté des choses. C’est ce que j’aime chez vous.

– Je savais qu’il devait y avoir un truc en moi qui vous plaisait. »

Elle lui flanqua un petit coup de poing amical sur l’épaule, et, ensemble, ils pénétrèrent dans le bâtiment.

Geoff Cartwright avait bien vieilli ; peut-être était-ce le climat ou le mode de vie canadien, en tout cas, malgré la mauvaise qualité de l’image, il semblait en pleine forme et paraissait moins que son âge. Quand il parlait, son accent d’origine ressurgissait parfois sous celui de son pays d’adoption.

À la suite de l’email de McBride, il avait déjà fourni une liste de personnes qui l’avaient aidé au 20 Church Street. Cinq noms : après toutes ces années, c’étaient les seuls qu’il se rappelait, tout ce qu’il avait pu arracher à un passé depuis longtemps oublié.

« Quand on quitte tout, c’est pour recommencer une nouvelle vie. C’est pour ça qu’on vient ici. Si on essaie de se raccrocher à ses souvenirs, alors, on se sent abandonné, au bout du monde. J’en ai rencontré des types comme ça, là-bas, des Anglais, quelques-uns. Dans les limbes. C’était peut-être plus facile pour moi. Pas de proches parents, tous morts, jamais marié, pas d’enfant. Les amis, quelques-uns, bien sûr, et ils m’ont manqué, au début du moins. Howard, par exemple, vous lui donnerez mon bonjour ? Howard et Megan, c’est ça ? Mais les amis, on s’en fait d’autres. Voilà tout. »

Ils étaient assis tous les trois face à l’écran : Catherine, Resnick, McBride.

Catherine l’interrogea sur les noms qu’il avait fournis, des noms déjà passés à la moulinette, comparés aux fichiers de la base de

données centralisée. Cartwright avait donné tous les détails dont il se souvenait, ce qui n'était pas grand-chose.

« Barry Hardwick, ajouta-t-elle. Vous le connaissiez, je présume ?

– Barry, oui. De la mine. Le mari de Jenny. Ça m'a fichu un coup quand j'ai appris ce qui lui était arrivé. Une chouette fille. Et les circonstances... Bien sûr, je n'étais pas au courant, la presse n'en a pas parlé ici, c'est le sergent qui m'a annoncé la nouvelle. Ça m'a fait froid dans le dos, j'aime autant vous le dire, de songer qu'elle était en dessous alors que je coulais le béton. Bon Dieu ! Mieux vaut pas y penser.

– Barry, justement, il ne vous a jamais filé un coup de main ? Pour les travaux ?

– À Church Street ? Non. Jamais.

– Et vous ne vous souvenez pas de l'avoir vu traîner autour de la maison ?

– Non. Eh, attendez, vous ne croyez pas...

– Howard et lui, ils n'étaient pas particulièrement amis ?

– Non, autant que je sache. »

Quelqu'un derrière lui prononça quelques mots et il tourna la tête pour répondre.

« Geoff, intervint Resnick. Il y a une question que j'aimerais vous poser.

– Je vous écoute.

– Quand j'ai parlé à Howard, il m'a dit que toute la famille s'était absentée pendant les fêtes. C'est vrai ? C'est ce dont vous vous souvenez, vous aussi ?

– Oui, oui. Chez les parents de Megan, je crois. Quelque chose comme ça.

– Et vous n'avez pas bougé de Bledwell Vale ? Vous avez travaillé sur le chantier ?

– La plupart du temps, oui.

– La plupart du temps.

– Je suis allé voir mon père. Je devais y aller pour la journée. Ma mère, elle était déjà morte. Il habitait à Seaton Carew, après Hartlepool. Finalement, je suis resté dormir là-bas. J'ai dû rentrer le 24.

– Vous en êtes sûr ? Ça fait un bout de temps.

– Oh oui. C'est le dernier Noël que j'ai passé avec mon père. Je

risque pas d'oublier.

– Et à Church Street, les travaux étaient finis quand vous êtes allé chez votre père ?

– Pas tout à fait. J'avais promis de terminer et de nettoyer avant de partir, mais j'avais été un peu optimiste. La couche de fondation, c'était bon, l'isolant aussi, c'est tout. J'ai posé des planches sur le trou et je me suis dit que je coulerais le béton à mon retour, le lendemain. Ce que j'ai fait.

– Et rien n'avait bougé en votre absence ?

– Je n'ai rien remarqué, en tout cas.

– Mais on aurait pu faire quelque chose ?

– Comment ça ?

– Eh bien, est-ce que quelqu'un aurait pu retirer l'isolant, par exemple ? Creuser la couche de fondation et tout remettre de façon à ce que vous ne vous rendiez compte de rien ? »

Cartwright fit la moue.

« Oui, sans doute. Si ce quelqu'un savait ce qu'il faisait. Rien de très technique, après tout. Quand on y pense... Mais mieux vaut pas y penser, hein ? » fit-il en secouant la tête.

Catherine attendit un peu.

« Une dernière chose, Geoff, et merci pour votre patience. Nous avons une liste de noms que nous aimerions vous soumettre. Très courte, ne vous inquiétez pas. Est-ce que vous pourriez y jeter un coup d'œil et nous dire si l'un de ces noms vous rappelle quelque chose ?

– En lien avec les travaux ?

– Oui, plus particulièrement. »

Elle tapa les noms, appuya sur Entrée et ils apparurent dans le cadre en bas de l'écran de Geoff Cartwright.

Ils examinèrent son expression pendant qu'il parcourait la liste, puis revenait sur chaque nom, réfléchissant avant de passer au suivant. Il réfléchit encore, pas tout à fait décidé, les étudia de nouveau.

« Celui, tout en bas. Steven Rowland. Il y a un Steve qui m'a aidé une ou deux fois. J'avais totalement oublié.

– Et vous pensez que ça pourrait être lui ? Rowland ?

– Possible. Je n'ai sans doute jamais connu son nom de famille. C'était un des grévistes, il avait besoin d'un peu de fric, vous savez ce que c'est.

– Et il était d'où ? Du village ? »

Cartwright secoua la tête.

« De Bledwell Vale ? Non, de Sheffield, plutôt. Il venait du Yorkshire, en tout cas. Avec les piquets volants. Il était toujours fourré avec un rouquin. Mais pas moyen de me souvenir de comment il s'appelait.

– Et ce rouquin, il vous a aidé aussi ? demanda Catherine, s'efforçant de ne pas s'emballer.

– Peut-être. C'est bien possible. Je me rappelle qu'il traînait par là, mais à part ça... C'était il y a très longtemps », conclut-il avec un sourire.

Un rouquin qui venait de Sheffield ou des environs : ils avaient un nom, même si Cartwright l'avait oublié. Danny Ireland, cela ne pouvait être que lui. Combien de mineurs roux du Yorkshire pouvait-il y avoir en même temps à Bledwell Vale ? Danny Ireland qui, selon les mots d'Edna Johnson, collait au train de Jenny comme un chien affamé.

Danny et Steve.

Catherine s'autorisa un sourire.

Steve Rowland avait été interrogé après la mort de Donna Crowder, car il avait été vu en compagnie du petit ami de celle-ci, Wayne Cameron, conduisant la voiture dans laquelle il se trouvait le soir où elle avait été tuée. Quand on avait su qu'il était sorti avec la jeune fille avant son ami et qu'une ancienne petite amie l'avait accusé de l'avoir agressée, on l'avait considéré comme un éventuel suspect. Mais il n'y avait aucun élément médico-légal, rien le reliant au meurtre, aucune preuve que sa voiture avait été réutilisée au cours de la soirée, sans compter un alibi apparemment solide : il était resté jusqu'au petit jour dans un pub qui continuait à servir après la fermeture du rideau.

Il était peut-être temps de s'intéresser à lui de nouveau.

En quelques minutes, Vanessa dénicha une adresse. Il avait déménagé, mais pas très loin. La vallée de Rivelin, dans la région de Sheffield. McBride passa un bref coup de fil à la police locale : ils souhaitaient parler à quelqu'un qui habitait leur secteur, dans le cadre d'une enquête pour meurtre. Une trentaine de minutes par l'A57.



Deux fois par semaine, ils offrent un déjeuner aux personnes âgées, et Jenny donne un coup de main quand elle peut. Aujourd'hui, elle doit filer en vitesse récupérer Brian chez Linda et, si elle a le temps, elle fera une lessive avant le retour de Colin et Mary ; Mary sans doute avec Nicky. Puis il sera l'heure de réfléchir au dîner, et elle devra jauger l'humeur de Barry avant de lui annoncer qu'il y a une réunion au centre social ce soir : est-ce qu'il pourrait surveiller les gosses ? Il aura sans doute le temps d'aller boire une bière après. Elle rentrera le plus vite possible.

En fait, tout se passe bien. Comme sur des roulettes.

Mary a eu un bon point pour un dessin de chat qu'elle a fait en classe : un gros chat noir, bien colorié, si beau que Jenny a du mal à croire que sa fille l'ait réalisé seule, bien qu'elle jure que si. Croix de bois, croix de fer. Et si Colin a réellement marqué dans la cour de récréation ne serait-ce que la moitié des buts qu'il revendique, alors les recruteurs de Leeds United ne tarderont pas à venir frapper à leur porte.

Une fois n'est pas coutume, même Barry est de bonne humeur. Il parle d'une prime de Noël qui n'existe peut-être que dans ses rêves, mais sait-on jamais. Ils l'ont bien mérité, pense-t-il, avec tous les embêtements qu'ils ont, tous les jours, depuis des semaines, des mois maintenant. Encore que lui, ça va, grâce à Jenny, il est le premier à l'admettre. En revanche, certains de ses collègues rigolent moins : pneus crevés, pavés à travers les vitres, œufs pourris et pire dans la boîte aux lettres. Et il s'est fait traiter de jaune si souvent qu'il a parfois l'impression que c'est son deuxième nom.

« Vas-y, chérie. Allez, va sauver le monde. »

Elle ne se le fait pas dire deux fois.

À la réunion, Jenny trouve que la discussion tourne en rond, qu'on

coupe les cheveux en quatre. Pour ce qui est des points principaux, tout est clair, et ça l'est depuis un moment. La fête des enfants se tiendra le samedi après-midi, le 22, à partir de 15 h 30. Peter Waites a accepté de se costumer en père Noël, l'un des hommes du comité a promis d'emprunter le déshabillé de sa femme pour se déguiser en magicien oriental – avec des tours pires que ceux de Tommy Cooper –, et deux des jeunes gars s'occuperont de la soirée disco. Puis ce sera le repas de Noël ici, au centre social.

Grâce à la générosité presque embarrassante de tous ceux qui les soutiennent, il y aura assez à manger et des cadeaux pour tous.

Danny se trouve sur le trottoir d'en face lorsqu'elle sort, le col de son duffel-coat remonté, une cigarette à la main, la braise protégée au creux de sa paume. Ses cheveux brillent à lumière du réverbère.

Jenny hésite un instant avant de lui tourner le dos et de s'éloigner. Il traverse pour la rattraper et l'appelle. Pas fort. Mais assez fort.

Elle allonge le pas.

« Jenny, attends, bon sang... »

Entre deux maisons, il y a une ruelle qui mène à un terrain vague, un mélange d'herbe et de cendres, où les grévistes désœuvrés jouent parfois au foot et où jusqu'à récemment Sam Palmer laissait un poney hirsute et loqueteux. Lorsqu'il avait disparu du jour au lendemain, les gens avaient dit en riant qu'il l'avait abattu et l'avait vendu au village voisin, en le faisant passer pour du bœuf de premier choix. Tellement vraisemblable qu'on ne peut pas s'empêcher d'y croire un peu.

Juste avant de déboucher sur le terrain, elle s'arrête et s'appuie contre le mur.

Il est un peu hors d'haleine lorsqu'il la rattrape.

« Pourquoi tu cours ?

– Je ne cours pas. »

Il l'embrasse et elle lui rend son baiser. Son souffle a l'arôme amer et tiède du tabac. Il prend son sein au creux de sa paume.

Elle sent sur sa peau le goût de la terre et du charbon. Elle dénude sa poitrine pour lui et arque le dos, son téton dur dans sa bouche.

Elle glisse sa main entre les jambes de Danny.

Il mordille son sein.

En l'aidant à défaire son jean, elle se coince le petit doigt dans la fermeture et il étouffe son cri avec la partie tendre de son bras, puis il

lèche le sang, une goutte à peine.

En dépit du froid, elle ne porte qu'un slip minuscule sous sa robe.

Elle veut qu'il la touche et voyant qu'il ne se décide pas, elle prend sa main et la met entre ses cuisses.

Elle mouille.

Il glisse les paumes sous ses fesses pour la soulever et elle le guide.

Quelques minutes plus tard, c'est terminé.

Tandis qu'il s'essuie, elle se laisse aller contre le mur. Elle a l'impression que le bâtiment tremble, mais c'est elle, bien sûr.

Elle tend le bras vers lui, l'embrasse, les mains sur son cou, quand soudain elle a envie de lui faire mal, sans raison, et elle enfonce ses ongles dans la peau.

« Garce ! » dit-il, les yeux brillants, pesant de tout son poids sur elle et l'embrassant avec passion.

Et, presque aussi vite que ça a commencé, c'est fini.

Il referme sa braguette, rajuste ses vêtements, tandis qu'elle tire sur sa robe, ramasse son manteau par terre et l'époussette, se recoiffe avec les doigts.

La lune sort de derrière les nuages et elle voit son sourire de petit garçon. Un sourire repu.

« Il faut que j'y aille, dit-elle.

– Attends, je te raccompagne.

– Non, pas ensemble, au cas où.

– D'accord. Je pars par là », ajoute-t-il en indiquant le champ.

Il s'approche pour un dernier baiser, mais elle s'éloigne déjà.

Lorsqu'elle quitte les ténèbres de la ruelle, elle aperçoit quelque chose à droite, juste à l'extérieur du halo du réverbère, quelqu'un qui regarde. Mais quand elle tourne la tête de nouveau, il n'y a personne, pas le moindre mouvement.

Ce doit être un tour de son imagination...

Elle consulte sa montre et se rend compte qu'elle devrait être rentrée depuis une demi-heure. Il faut qu'elle se dépêche.

Steve Rowland, comme la plupart des mineurs qui avaient soutenu la grève, n'avait pas eu d'emploi régulier depuis que le puits avait fermé, mettant au chômage des centaines de personnes, ainsi que l'avait prédit Arthur Scargill. Il avait fait un peu de peinture et de décoration, trimballant dans sa camionnette un fourbi d'escabeaux, de housses de protection, de pinceaux, de pots de peinture. Laveur de vitres également, des petits déménagements et, le pire, six mois dans un abattoir à Nottingham, de l'autre côté du stade de Meadow Lane.

« C'est là qu'on envoie les vieux buteurs, une fois leur date limite dépassée. »

Supporter des Doncaster Rovers depuis qu'il était même, il trouvait ça hilarant. Mais on lui avait aussitôt signifié d'un coup de poing qu'il valait mieux éviter de faire le malin près du fief de Notts County.

Après dix-huit mois de chômage presque continu, il avait finalement accepté un emploi de magasinier dans un supermarché à l'autre bout de la ville. À temps partiel. Il avait toujours une camionnette, un Transit déglingué bon pour la casse qui refusait de démarrer quand il faisait froid, l'obligeant à prendre deux bus différents pour aller travailler, cinquante minutes de trajet dans un sens puis dans l'autre. Sans compter qu'avec de tels horaires, surtout lorsqu'il était du matin, il pouvait dire adieu à toute vie personnelle. Même si, Steve était le premier à l'admettre, cela ne changeait pas grand-chose pour lui.

Jamais marié, rien d'approchant ; sa dernière relation sexuelle, il l'avait payée, regrettant déjà la chose à peine terminée, alors que la pute s'essuyait entre les jambes avec son slip tout en allumant une cigarette.

Il y avait bien quelques visages qu'il connaissait au pub à côté de chez lui, des gens avec qui il faisait passer le temps devant une pinte,

se plaignant de la météo, de ces putains de lois sur l'immigration qui ne servaient à rien, des enfoirés de Manchester United, du pays qui partait à vau-l'eau. Mais personne qu'il pouvait appeler un ami, un pote.

Pas depuis Danny, pas depuis Wayne. Et c'était il y a très longtemps.

Wayne, le pauvre vieux, qui avait fini à travers un pare-brise sur l'autoroute. Et Danny... Danny, il n'avait pas eu de nouvelles depuis une carte postale d'Inverness, ça devait bien remonter à quinze ans. Elle devait traîner quelque part, cornée et moisie au fond d'un tiroir.

Ils s'étaient bien éclatés tous les deux, pendant la grève, lorsqu'ils cavalaient dans les ruelles, la police à leurs trousses, ou devant la mine, quand ils faisaient des bras d'honneur aux flics, ces salauds de Londres qui leur agitaient des billets de vingt livres sous le nez, se vantant des heures sup qu'on leur payait. Une fois, il avait fait voler le casque d'un poulet avec un pavé, en plein dans le mille, comme le jour où il avait gagné une noix de coco au jeu de massacre, à la fête foraine de Nottingham : il était rentré avec Danny au petit jour, à moitié bourré, heureux, veillant à ne pas dépasser la vitesse autorisée, galérant plus pour rouler droit que s'il avait dû enfiler une aiguille.

Ce con, il lui manquait.

Il avait pensé à lui il n'y avait pas si longtemps, quand on avait déterré le corps de cette femme, Jenny, à Bledwell Vale. Il était raide dingue de cette nana. Lui, il avait jamais bien compris pourquoi. Mariée, trois gosses. Qui en voudrait après ça ? Il avait bien essayé de lui tirer les vers du nez, vous savez, quoi : qu'il lui dise si elle était bonne, mais pas moyen de lui arracher quoi que ce soit.

Il le taquinait : « Alors, c'est le grand amour ? » et Danny lui rétorquait d'aller se faire foutre et lui flanquait une tape sur l'arrière du crâne.

Mais c'était peut-être bien ça.

Tout ce qu'il en savait, lui, du grand amour, c'était ce qu'il voyait à la télé, des mecs qui se comportaient comme des gonzesses et se ridiculisaient. Il ne connaissait pas et ne voulait pas connaître. Merci bien, ce genre de conneries, c'était juste bon à vous bousiller la tête. Il n'y avait qu'à voir Wayne, les emmerdes que ça lui avait valu... Mais il avait pas envie de penser à ça non plus.

Il se tenait à côté du camion, le carburateur démonté sur un vieux

torchon, lorsque la voiture se gara et que la conductrice descendit, noire comme la suie et super grande. L'homme qui l'accompagnait, costaud, corpulent. Ils avaient foncé droit sur lui. La femme, il n'en aurait pas juré, mais le type, c'était un flic. Ça se voyait rien qu'à sa façon de marcher.

Une autre bagnole à présent, au bout de la rue : les carrés bleus et jaunes de la police du South Yorkshire.

« Steven Rowland ? »

Elle ouvrit le petit porte-cartes qu'elle tenait à la main.

« Inspectrice Catherine Njoroge, police du Nottinghamshire.

– Du Nottinghamshire ? Qu'est-ce que... »

Il vit la femme jeter un coup d'œil à la camionnette.

« C'est pour l'assurance ? Vous n'êtes quand même pas venus de là-bas pour... »

Mais il lisait la réponse dans son regard. Dans celui de l'homme aussi.

« Nous souhaiterions vous poser quelques questions... »

Il entendit à peine la suite. Deux policiers en uniforme s'approchaient lentement sur le trottoir d'en face, prenant leur temps.

Il avait la nausée.

« C'est à cause d'elle, c'est ça ? Bien sûr.

– Elle ? demanda Catherine.

– Donna. Donna Crowder. Qui d'autre ? »

On leur fournit une salle d'interrogatoire au commissariat de Snig Hill. Un membre de l'équipe du South Yorkshire était là en spectateur. C'était leur affaire, mais, pour l'instant, ils voulaient bien laisser Catherine mener la danse, sachant que de toute manière ils récolteraient les lauriers au bout du compte. On lui avait à peine lu ses droits que Rowland déballait tout. Combien de fois avait-il répété cette histoire au cours des ans ? Dans son sommeil ou éveillé, les yeux grand ouverts dans le noir, avec l'impression d'être seul au monde ? Les mots se bouscuaient, une digue rompue.

« Lentement, lentement, dit Catherine. Reprenons depuis le début. »

Pour la seconde fois depuis son arrestation, elle lui demanda s'il souhaitait qu'un avocat soit présent. Lorsqu'elle ajouta qu'il avait droit à un coup de téléphone, il posa sur elle un regard vide, l'air de ne pas

comprendre. Qui voulait-elle qu'il appelle ?

« On avait picolé tous les deux. Le soir où c'est arrivé. Ils s'étaient engueulés avant, Wayne et Donna. Parce qu'elle voulait aller en boîte à Sheffield avec ses copines. Quand on s'est retrouvés, j'ai bien vu qu'il avait les boules. Il a failli se battre avec un mec pour une connerie, au pub. Le type, je le connaissais, il a laissé pisser. Wayne s'est un peu calmé, après. On est allés ailleurs, puis encore ailleurs. Mais lorsque je l'ai déposé chez son père, c'était reparti. Pour qui elle se prenait ? Et elle allait voir ce qu'elle allait voir... Il voulait que je l'emmène en voiture, qu'on la cherche, les attendre, elle et ses copines, à la descente du dernier bus. Ou carrément aller à Sheffield. Laisse tomber, je lui ai dit, tu la trouveras jamais. Bien sûr, maintenant, quand j'y repense, je regrette. Je regrette de pas l'avoir emmené. Ça ne se serait peut-être pas fini de cette manière.

– Et après, que s'est-il passé ? demanda Catherine. Quand vous l'avez déposé ?

– Je suis rentré et j'étais prêt à me coucher, mais j'arrêtais pas d'y penser. Le délire de Wayne, à moitié bourré, furieux. Je l'avais déjà vu comme ça une ou deux fois. Je me suis rhabillé et j'y suis retourné. Quand je l'avais laissé, la voiture de son père était garée devant la maison. Elle avait disparu. L'idiot, je me suis dit. J'ai tourné un peu, je suis allé voir s'il était pas au terminus du bus, puis j'ai pris la route de Sheffield. »

Il s'interrompt, frotta son poing droit sur la table.

« Je l'ai repéré trop tard. De l'autre côté de la chaussée, le long du canal. Je suis passé devant lui et j'ai fait demi-tour dès que j'ai pu. Il était là, immobile. D'abord j'ai cru qu'il était seul, puis je l'ai vue. Près de l'eau, sur le chemin de halage. Étendue par terre. Il y avait du sang qui coulait à l'arrière de son crâne. Rien qu'à sa position, ça se voyait tout de suite... ça se voyait que... vous savez... »

Il cligna des yeux.

« Il y avait un morceau de bois au pied de Wayne, une rame ou je ne sais quoi. Du sang au bout. Noir. Putain, Wayne, je lui ai fait, et je me suis aperçu qu'il pleurait. Sans bruit, comme un gosse. Il avait la trouille, je suppose. Je lui ai dit d'aller s'asseoir dans la voiture. J'ai vérifié qu'elle respirait plus, Donna, et je l'ai couverte comme j'ai pu. J'ai attendu que Wayne soit en état de conduire et je lui ai dit de me suivre. Le morceau de bois, je l'ai pris et je l'ai brûlé à la maison. Pas

un mot, à personne, je lui ai fait. Il m'en a jamais reparlé, pas une fois. »



« Ça vous arrive d'avoir un air qui vous trotte dans la tête, un truc qui vous obsède et vous ne savez pas comment ni pourquoi il s'est fourré là ?

– Tout le temps », répondit Catherine avec un léger sourire.

Il l'avait dans la tête au réveil et pas moyen de s'en débarrasser : « I Can't Get Started ». Mingus au piano, pas son instrument habituel, hésitant et trébuchant, comme quelqu'un qui cherche la porte dans une pièce plongée dans le noir. Il connaissait ce sentiment. Des formes qui apparaissaient et s'évanouissaient soudain.

Charlie Mingus, New York, juillet 1963. Le mois où on avait appris que Philby était le troisième homme. Des bribes d'informations inutiles qui encombraient son esprit.

Ils se trouvaient dans un établissement au rez-de-chaussée d'un ancien bâtiment industriel de St James's Street : hauts plafonds, murs blancs et cuisine végétarienne, même si aucun des deux n'avait faim. Ils voulaient juste prendre un café, de l'espace, changer de décor.

Ils avaient interrogé Steve Rowland sur ses relations avec Danny Ireland pendant la grève, des journées qui démarraient tôt, souvent avant l'aube : ils partaient du Yorkshire dans la camionnette de Steve, Danny et une demi-douzaine d'autres à l'arrière, en général pour rejoindre le piquet de grève à Silverhill, Manton ou Clipstone. Ils l'avaient questionné au sujet des quelques après-midi où Danny et lui avaient travaillé au 20 Church Street, creusé autour des nouvelles canalisations, les dégageant pour poser les fondations, couler le béton. Ils voulaient savoir si c'était longtemps avant Noël, longtemps avant la disparition de Jenny Hardwick, quand, exactement ?

Lorsqu'on l'avait interrogé sur les relations de Danny et Jenny, Rowland avait déclaré que ça se passait surtout dans sa tête, à son avis. S'étaient-ils jamais disputés, à sa connaissance ? Une seule fois,

s'il se souvenait bien : un accrochage dans la rue, rien d'important, a priori.

La question cruciale : si Danny s'était retrouvé dans la même situation que Wayne Cameron, Rowland l'aurait-il aidé aussi ?

Il n'avait pas eu besoin de réfléchir longtemps.

« Oui, il y a des chances. Mais bon, c'est quoi déjà le mot ? C'est hypo, hypo-quelque chose.

– Hypothétique ? suggéra Resnick.

– Oui, hypothétique. Parce qu'il a rien fait, à ce que je sache. »

Il avait alors demandé un autre Pepsi ; parler, ça donnait soif.

L'avaient-ils cru ? Eh bien, oui, même s'ils auraient préféré le contraire.

Catherine termina son café.

« Je vais aux toilettes et on peut y aller. »

Resnick sortit l'attendre sur le trottoir. Le temps se couvrait. L'équipe chargée de l'affaire Donna Crowder interrogerait Rowland à son tour et prendrait sa déposition finale avant de se concerter avec le procureur pour décider des chefs d'accusation. Entrave à l'exercice de la justice ? Complicité de meurtre ?

« “Sky Is Falling”, dit Catherine lorsqu'elle le rejoignit. C'est la chanson qui me trotte dans la tête. Depuis que je suis sortie de la douche. Nathalie Duncan. Vous connaissez ? »

Resnick fit signe que non.

« Vous devriez. Elle est de Nottingham. Une voix sublime. Ça devrait vous plaire. »

Lorsqu'ils regagnèrent Snig Hill, un message de John McBride les attendait. On avait retrouvé le corps de Danny Ireland dans une zone isolée des West Highlands.

« Des randonneurs sont tombés dessus, leur expliqua McBride. Il était là depuis plusieurs jours, apparemment. À moins de cinq cents mètres d'un refuge. Une simple cabane. Il y avait du brouillard, sans doute qu'il ne l'a pas vu. Il ne devait même pas savoir qu'il existait un abri. Ou alors, l'épuisement. Il y aura une autopsie, mais à première vue, il est mort d'hypothermie.

– Et nous, on en est où ? demanda Catherine en secouant la tête. Aussi perdus que ce pauvre bougre ? »

Resnick se détourna.

*Ils meurent tous, Charlie.*

Un écho, lointain, sous la mélodie au piano qui s'égrenait toujours quelque part dans son esprit.

Jenny avait rendez-vous au pub à côté de la gare. On l'avait prévenue comme elle s'apprêtait à quitter le centre social, une mission de dernière minute. Peter Waites n'était pas au courant. Il ne voulait plus savoir. Les instructions sur une simple feuille de papier, les billets de train, un peu d'argent à n'utiliser qu'en cas d'urgence. Où aller et quand. Que faire s'il y avait un contretemps. Jenny avait brûlé la note et l'enveloppe avant de courir chez Mme Jepson pour lui demander de surveiller les enfants jusqu'au retour de Barry.

L'homme avec qui elle a rendez-vous, le même que la dernière fois. La trentaine, des lunettes, il transpire un peu, le col de sa chemise ouvert sous sa cravate. Une alliance terne, oubliée. Elle n'aime pas se trouver là, seule, si près de King's Cross, les gens risquent d'imaginer des choses. Penser qu'elle racole. Mais le bar est bondé, l'air dense de fumée.

« Prenez quelque chose », dit-il.

L'accent est plat, normal, pas d'accent, en fait.

« Je préfère pas. »

Il écarte le poignet de sa chemise pour jeter un coup d'œil à sa montre.

« Votre train n'est pas pour tout de suite.

– Non, merci. »

La valise est par terre, à ses pieds. Marron foncé, avec une sangle autour.

« Comme vous voulez. »

La poignée est lisse, usée, encore tiède.

« Vous savez quoi faire ? »

Mais déjà elle s'éloigne. Mal à l'aise, s'efforçant de se convaincre que personne ne lui prêterait attention : une femme relativement jeune qui rentre chez elle, écharpe fine et manteau boutonné pour affronter

le froid.

À la gare, elle achète une barre chocolatée, un Aero à la menthe. Un journal pour s'occuper.

Elle franchit le portillon, monte dans le train.

Elle ne veut pas laisser la valise avec les autres bagages à l'entrée du wagon. Le passager en face d'elle lui propose de la hisser sur la galerie au-dessus, mais elle ne rentre pas.

« Ça ne fait rien, dit-elle. Je vais la garder à mes pieds. »

À Nottingham, la gare semble sombre, comme si les lumières fonctionnaient mal. Après la ruée habituelle – les voyageurs qui ont peur de rater leur bus ou ne veulent pas faire la queue pour un taxi –, elle se retrouve en compagnie des derniers traîneurs : une femme avec des enfants, dont un, presque un bébé, n'arrête pas de pleurer, et un homme en fauteuil roulant qu'un employé de la gare pousse vers l'ascenseur. Restez sur le quai, quelqu'un viendra vous voir. Il prononcera votre nom, Jenny Hardwick. Donnez-lui la valise, puis vous n'aurez qu'à grimper dans le train suivant. On lui a laissé de l'argent pour prendre le taxi jusqu'à chez elle.

Elle examine le quai. Va jusqu'à l'escalier et attend. Revient. Un homme sort des toilettes, serrant la ceinture de son imperméable. Elle le regarde, pleine d'espoir, mais il la dépasse et monte les marches.

Depuis combien de temps est-elle là ?

Cinq minutes ?

Une éternité, lui semble-t-il.

Elle pourrait aller chercher un thé au buffet, mais il est fermé.

Elle fait les cent pas, s'assoit, se lève. La valise est lourde mais elle ne veut pas la lâcher.

Un employé s'approche.

« Tout va bien, mademoiselle ?

– Oui, oui, merci. J'attends quelqu'un. »

Il hoche la tête et s'éloigne.

Elle a la gorge sèche. Elle est sûre qu'il ne viendra pas, à présent. Il est arrivé quelque chose. Un empêchement. Un imprévu. Elle pose la valise, baisse la tête, porte les mains à son visage. Les instructions sont claires, dans cette situation. Ne surtout pas attirer l'attention, prendre la correspondance, puis un taxi pour Bledwell Vale et se rendre à une adresse qu'on lui a donnée.

Elle consulte l'écran en hauteur.

Quai 5.

Encore quelques minutes, se dit-elle. Quelques personnes émergent de l'escalier, seules ou ensemble. Une femme de son âge, les cheveux teints en bleu, qui rit bruyamment sans raison particulière. Deux hommes plus vieux avec des mallettes qui discutent, l'air sérieux.

Elle se glisse entre eux, monte l'escalier, emprunte le couloir et descend sur l'autre quai quelques instants avant que le train entre en gare ; elle trouve un siège dans le dernier wagon et ferme les yeux. Elle tremble intérieurement.

Lorsque le taxi s'arrête devant le 20 Church Street, elle doit se forcer à descendre. Elle n'a qu'à se pencher en avant et s'excuser, prétendre qu'elle s'est trompée et donner sa véritable adresse à la place.

Mais elle pose la valise par terre et elle sort.

La clé se trouve là où on lui a dit qu'elle serait, sous une plante en pot, à droite de la porte. Bien qu'il soit tard, la lumière filtre derrière plusieurs fenêtres aux rideaux tirés. La maison des Peterson, en revanche, est plongée dans le noir. Ils sont allés passer quelques jours dans leur famille, ils ne risquent pas de revenir tout de suite. Entrez et attendez.

Combien de temps ? se demande-t-elle.

Pas longtemps, lui a-t-on assuré.

Il fait froid à l'intérieur, on dirait qu'ils sont partis depuis déjà plusieurs jours. Ne voulant pas allumer les lumières – la maison est censée être inhabitée, après tout –, Jenny circule avec prudence, passant d'une pièce à l'autre. Dans la cuisine, elle ouvre plusieurs tiroirs avant de trouver une boîte d'allumettes, puis, un instant plus tard, une lampe de poche. Elle la braque vers le sol, à côté d'elle, le long des murs. À la place de la porte du jardin, on a fixé un épais rideau de polyéthylène. Manifestement, les travaux de Howard et Megan Peterson ne sont pas terminés.

Il y a un téléphone gris d'un modèle ancien dans l'entrée.

Mais elle ne sait pas qui appeler, à qui s'adresser.

Elle va devoir attendre.

Si elle ne voit personne d'ici une demi-heure, une heure... eh bien, quoi ?

Chaque chose en son temps, se dit-elle, éteignant la lampe pour ne pas user les piles.

Elle s'assoit sur une chaise contre le mur, l'obscurité dense autour d'elle, la valise là où elle l'a laissée, à côté de la table.

Elle croit entendre des pas approcher, mais ils s'évanouissent déjà. Une voiture passe lentement dans la rue derrière. Puis, plus rien. Elle ne peut pas détacher les yeux de la valise, saisie d'un soudain désir de savoir.

Cette histoire qu'elle a apprise à l'école...

Pandore ?

Seulement un mythe.

Elle finit par prendre la valise, autant pour faire quelque chose que par curiosité, et la pose sur la table au milieu de la pièce.

Je l'ouvre, je ne l'ouvre pas ?

Elle défait la boucle de la sangle. Elle soulève les fermoirs de métal, les doigts maladroits. Ce n'est pas facile dans le noir, et elle se rend compte qu'ils sont verrouillés, bien sûr, j'aurais dû m'en douter, mais il y a une clé – deux, en fait, petites, dorées – attachée à la poignée. La lampe dans une main, elle l'ouvre de l'autre.

Mon Dieu ! Elle est remplie à ras bord de billets de toutes sortes. De vingt livres, en rouleaux serrés entourés d'un élastique. D'autres devises, aussi. De l'argent allemand ? Français ? De toutes les tailles, toutes les couleurs. Une telle quantité, elle n'en revient pas. Elle éteint et laisse la valise se refermer.

« Dans les quarante mille, je dirais. »

Elle étouffe un cri. Essaie de rallumer sa lampe et la fait tomber.

À l'autre bout de la pièce, dans l'encadrement de la porte, une silhouette se détache des ténèbres.

Jenny s'efforce de contrôler sa respiration, de ne pas céder au désir de s'enfuir en courant.

« J'ai cru que j'allais mourir de peur.

– Pardon. »

Est-ce qu'elle connaît cette voix ? Lorsqu'il s'avance, elle se baisse pour ramasser la lampe et la braque sur son visage souriant.

« Je me disais, un petit coup vite fait avant de passer aux choses sérieuses. Debout contre le mur. C'est ce qui te plaît, non ? »

Il se penche sur le côté en riant, évitant la lampe qu'elle lui a lancée dessus. Lorsqu'il l'attrape par le bras, elle se débat, essaie de se

dégager, mais il est trop fort.

Elle hurle mais personne ne risque de l'entendre.



La voiture de Resnick refusait de démarrer. Il n'y avait qu'à retourner au poste et emprunter des câbles de démarrage, mais c'était encore plus simple de rentrer à Nottingham avec Catherine, comme elle le lui proposait. Une soirée maussade. L'averse qui menaçait depuis une heure avait fini par éclater. Un déluge. Sur l'autoroute, les camions projetaient des gerbes d'eau qui éclaboussaient le pare-brise, les essuie-glace s'activant sans répit. Catherine se concentrait sur la conduite, la conversation réduite au minimum.

Sans trop savoir pourquoi, Resnick pensa à Danny Ireland. Un homme qu'il n'avait jamais connu, ne connaîtrait jamais. Un parcours chaotique qui l'avait mené de Doncaster à Leeds, de Goole à Aberdeen ; les plateformes pétrolières, les ferries et, à leur connaissance, pas d'emploi régulier jusqu'à ce qu'il réapparaisse dans un haut-fourneau au nord de Fort William, louant une chambre avec un lit mais préférant dormir par terre.

Que représentait ce bref retour au travail ? Une ultime tentative de renouer avec la civilisation ? Où était-ce ainsi qu'il avait vécu au cours des dix dernières années ? Des petits boulots à droite et à gauche, de quoi financer son prochain retrait du monde ? Et comment en était-il arrivé là ? Pour qu'il en vienne à éviter ses semblables, comme s'ils étaient atteints d'une maladie contagieuse ? *Je fuis les mecs dans ton genre*. Avait-il commis un acte si abominable qu'il évitait tout ce qui risquait de l'obliger à affronter la vérité ? Le monde – ou quelqu'un en particulier – lui avait-il infligé une blessure irréparable ?

Certains se réfugiaient dans un monastère, se retiraient du monde ainsi, faisaient vœu de silence, ne parlaient plus qu'à leur dieu ; d'autres se tiraient une balle dans la tête, se jetaient sous un train, choisissaient ce que les moralisateurs appelaient la voie de la facilité, même si Resnick savait que ce n'était pas si simple ; d'autres portaient

et marchaient – se tenaient à l'écart – jusqu'au moment où ils ne pouvaient plus avancer. Alors, ils s'allongeaient et attendaient que la neige, le brouillard ou la terre les recouvrent, les rendent invisibles, les effacent des mémoires.

À la mort de Lynn, il avait parfois envisagé la deuxième solution, aspiré à la troisième. Sans jamais passer à l'acte. Freiné par la certitude qu'elle lui aurait dit d'arrêter ses conneries.

Ils quittèrent l'autoroute et rejoignirent la file régulière de voitures se dirigeant vers le centre-ville.

« Un verre, ça ne vous tente pas ? »

Ça le tentait.

Elle se gara dans Ropewalk et ils firent à pied le court trajet les séparant de l'Old Market Square. Resnick avait un faible pour le Bell, surtout parce que, de l'autre côté de la porte étroite, rien n'avait changé depuis vingt ou trente ans. Catherine n'y voyait pas d'inconvénient.

Ils trouvèrent des places dans la salle du fond. Resnick commanda une pinte de Green King IPA, Catherine un verre de vin blanc sec, du sauvignon de Nouvelle-Zélande. Les conversations fusaient dans tous les sens autour d'eux, des clients entraient et sortaient, un certain nombre – un nombre certain – saluant Resnick d'un hochement de tête. De temps en temps, un haussement de sourcils : l'enfoiré, que faisait-il avec une aussi jolie femme ?

Catherine devait faire son rapport à Martin Picard le lendemain matin. Un peu plus de trois semaines d'enquête, et qu'avait-elle à lui présenter ? L'un de leurs témoins les plus importants avait été retrouvé mort dans les Highlands. Pas grand-chose de plus.

Elle voyait d'ici Picard la toiser avec une expression de mépris à peine dissimulé.

« Allons, il n'y a pas de quoi se laisser abattre, lui lança Resnick.

– Vous rigolez ?

– Regardez les choses sous un autre angle, de son point de vue à lui, à Picard. Il voulait une enquête discrète sur un meurtre remontant à trente ans. Surtout pas de vagues. Rien qui risque de contrarier qui que ce soit. Bon, c'est vrai qu'il y a eu le bordel avec Fleetwood et Michael Swann, mais, de nos jours, tout ce qui fait la une est oublié en vingt-quatre heures.

– Je n'en sais rien, Charlie.

– Si l'affaire reste non élucidée au bout de quelques semaines, personne n'en fera une maladie.

– Il a dit ça ?

– Plus ou moins.

– Alors, pourquoi je me mets dans un tel état ?

– Parce qu'en dépit de tout ce que peuvent dire Picard et consorts, c'est votre enquête. Et vous voulez un résultat. »

Catherine s'appuya contre son dossier. Elle avait envie d'une cigarette, mais pas assez pour sortir et s'abriter de la pluie dans le renfoncement de la porte d'un magasin.

« Ils servent à manger, ici ?

– Si ça n'a pas changé, oui.

– Parce que je prendrais bien un autre verre, mais si je n'avale rien de solide, l'alcool va me monter direct à la tête.

– Je vais chercher des menus », proposa Resnick, reculant sa chaise.

Catherine commanda un club sandwich, Resnick une tourte à la viande et à la bière. Pour changer de sujet, elle l'interrogea sur sa famille et il lui raconta ce qu'il savait de l'histoire de ses parents, qui avaient débarqué en Angleterre à la fin de l'été 1939, fuyant l'invasion nazie comme d'innombrables Polonais.

« Nous ne sommes pas si différents, vous et moi, Charlie. Des exilés dans l'âme. »

Un enterrement de vie de jeune fille fit irruption dans le bar, chapeaux pointus, serpentins, sifflets, slogans, jupes remontées sur les fesses. De l'autre côté de la rue, un groupe d'hommes, entre vingt et quarante ans – crâne rasé, chemise hors du pantalon, plus d'un tatouage –, venait de sortir du Yates' Wine Lodge et chantait la sérénade à la voiture de police garée au bout de Market Street.

Resnick et Catherine prirent St James's Street et dépassèrent le Malt Cross, un ancien music-hall converti en bar, en direction du château. Un peu plus loin dans Ropewalk, Catherine trébucha et dut s'accrocher au bras de Resnick.

« Pardon, Charlie, je dois être plus soûle que je le croyais.

– Ce sont des choses qui arrivent. »

Devant l'immeuble, elle sortit ses clés de son sac.

« Vous voulez monter un instant boire un café ? »

Le voyant hésiter, elle sourit.

« Inutile de stresser, Charlie. Quand je dis café, ça veut dire café, c'est tout.

– D'accord », répondit-il avec un sourire contraint.

L'appartement était un peu impersonnel, pensa-t-il, ce qui pour lui signifiait probablement qu'il n'était pas encombré de souvenirs. Propre. Net. Moderne. Pas trop son genre, mais était-ce vraiment surprenant ?

« Noir ou avec du lait ? cria Catherine de la cuisine.

– Noir, ça vaut mieux. »

Des taches qu'on avait nettoyées sans réussir à les faire disparaître éclaboussaient le mur, comme si quelqu'un avait jeté un verre de vin dans un mouvement de colère. Il pensa de nouveau à l'hématome sur le visage de Catherine, à l'homme qui l'avait interpellée dans la rue.

« Ce type, commença-t-il lorsqu'elle apporta le café.

– Abbas ?

– Oui. Vous l'avez revu dernièrement ? »

Elle secoua la tête.

« Il doit avoir regagné la City. En train d'organiser un ou deux rachats d'entreprise.

– C'est ce qu'il fait ?

– Capital risque, c'est le terme, je crois. »

Elle alluma la chaîne. Guitare, basse, un tempo paresseux, des notes égrenées au piano, une voix de femme.

« C'est la chanteuse dont vous m'avez parlé, Nathalie Machin ?

– Nathalie Duncan. Non, c'en est une autre. »

Elle s'assit à côté de lui sur le canapé. Attentive. Elle frôla son bras une fois pour prendre sa tasse. Par erreur. Il lui posa une ou deux questions à propos de l'appartement, si elle louait, ce genre de choses.

Elle mentionna Lynn. Cela le sauva. Les sauva tous les deux.

« Vous allez rentrer en taxi ou...

– Il ne pleut plus. Je vais sans doute marcher.

– Je peux en appeler un si...

– C'est bon. Il y en a toujours un ou deux près de la place, au cas où je changerais d'avis. »

Prenant ses cigarettes et un briquet, elle descendit avec lui. Dehors, les trottoirs étaient encore humides, légèrement assombris par la pluie. Sinon, la nuit était claire, fraîche mais pas trop.

« Je ferais mieux d'y aller.

- À demain.
- Bonne chance avec Picard.
- Merci. Vous voulez que je vous emmène, après ?
- Pas la peine, j'irai en train. »

Le regardant s'éloigner, elle alluma une cigarette et inhala profondément, avalant la fumée. Au-dessus du château, les nuages s'amoncelaient autour de la lune. Une lumière s'éteignit en face. Puis une autre. Un rire étouffé. Elle resta là le temps de finir sa cigarette, songeant à ce qui venait de se passer, à ce qui ne s'était pas passé, à toutes les choses idiotes qu'elle avait faites au cours de sa vie, les erreurs qu'elle avait évitées de peu, celles qu'elle n'avait pas évitées.

Elle rentra.

Il l'attendait sur le palier. Il s'abattit sur elle au moment où elle mettait la clé dans la serrure.

Le choc la projeta en avant. Elle battit des bras, déséquilibrée, et percuta le bord de la porte avant de s'étaler de tout son long. Il l'écrasait de son poids, l'empêchant presque de respirer, quelque chose de pointu entre ses omoplates et aussi contre ses reins, sans doute un coude et un genou. Puis, sans lui laisser relever la tête, il la saisit par les chevilles et la traîna à travers le salon et jusqu'au canapé, la balançant sans ménagement sur le sol, heurtant les meubles et les murs au passage.

Pour l'abandonner là. Abasourdie.

Elle se leva avec précaution, lentement, s'appuyant sur un bras. Elle cligna les paupières pour chasser le sang.

Son œil gauche.

La porte claqua.

Abbas avait disparu.

Il était parti.

Tout doucement, elle se rallongea, ferma les deux yeux et un instant plus tard, tremblante, se mit à pleurer.

« Catherine ? »

Elle sursauta au son de sa voix, étouffa un cri.

« Catherine, dit-il d'un ton soucieux. Je crois que tu saignes.

– Pourquoi est-ce que tu...

– Fais ça ? »

Un sourire.

« Tu ne mérites pas mieux. Te taper un vieillard !

– Il n'est pas... »

Articuler était douloureux.

« Pas quoi ?

– Pas vieux.

– Mauvaise réponse. »

Il la gifla violemment.

« Il fallait dire : il n'est pas mon amant. Salope.

– Il n'est pas... »

La main sur sa gorge. Il serrait fort, si fort qu'elle ne pouvait plus parler, plus respirer.

« Tu ne peux pas t'en empêcher, c'est ça ? Comme les bêtes dans les champs. Sale pute. Sale pute noire ! Tu m'as largué pour ça ? Ça ! »

Se redressant soudain, il la lâcha et elle roula sur le côté, haletante, le souffle laborieux. Lorsqu'elle se laissa retomber sur le dos, il se tenait au-dessus d'elle et la toisait, impassible. Elle vit la colère et la haine qui bouillonnaient encore dans ses yeux et elle comprit que ce n'était pas fini.

Ça ne faisait que commencer.

Sentant sa peur, il éclata de rire.

« Quoi ? Tu imagines que je vais te violer ? C'est ça ? C'est ça qui t'effraie ? »

Il se pencha, son visage tout proche du sien. Sa voix, un murmure.

« Tu crois vraiment que je vais me salir là-dedans ? »

Avec une expression de dégoût, il arqua le dos et cracha.

« Abbas, s'il te plaît... »

Sans prévenir, il lui donna un coup de poing dans la poitrine. Encore. Encore. Le ventre, la tête, les seins. Il continua après qu'elle eut perdu connaissance. Il continua jusqu'à ce qu'il soit épuisé, les articulations des doigts enflées, avec dessus son propre sang.

Des yeux comme des têtes d'épingle qui brillaient dans le noir.

Oh ! Catherine...

Il y avait quelque chose dans la façon dont elle gisait là, la tête sur le côté, un bras tendu et l'autre replié sur son sein, qu'il trouvait assez beau.

Enjambant les meubles cassés, il se rendit à la cuisine et alluma une cigarette.

Lentement, Catherine ouvrit les yeux. Pardon : un œil. Le gauche était collé. Elle se tourna précautionneusement sur le flanc, centimètre par centimètre. Puis sur le ventre. Rien que ça, elle avait envie de hurler. Réunissant le peu de forces qu'il lui restait, elle rampa.

Entre les lamelles des stores, le fantôme terne de la ville se découpait sur le ciel.

Il y avait quelque chose qui clochait avec un côté de son visage, avec sa mâchoire.

Pas seulement le sang, autre chose.

Son sac était coincé entre une chaise renversée et le mur.

Elle fit un effort pour le retourner et verser son contenu par terre.

Trois heures cinquante-sept : l'heure qu'affichait son téléphone.

Elle se rendit compte que son œil valide s'était refermé et qu'elle devait lutter pour rester éveillée. Les doigts fébriles, gauches, patauds. Le mobile lui échappa et elle le rapprocha d'elle, le calant contre le mur. Son souffle tantôt imperceptible, tantôt rauque, chaque respiration comme un coup de scie dans sa poitrine.

À grand-peine elle plaça son oreille contre le téléphone et entendit sonner, sonner.

Un « Allô » désorienté, fatigué.

« Charlie... »

À l'arrivée de Resnick, l'ambulance qu'il avait appelée était déjà en bas, les auxiliaires médicaux dans l'escalier. Lorsqu'il posa les yeux sur elle, il dut se détourner.

Rapidement, mais sans précipitation, ils vérifièrent son pouls, prirent sa tension, la hissèrent sur un brancard et l'attachèrent. Resnick serra doucement sa main et approcha son visage du sien pour distinguer ce qu'elle disait.

« Je suis une catastrophe ambulante, Charlie.

– L'huile d'olive, un vrai fléau. »

Sourire faisait un mal de chien.

« Pas cette fois. »

Même s'il savait, il voulait en être sûr, entendre de sa bouche le nom du responsable.

Lorsqu'il se redressa et s'écarta, il y avait des gouttelettes de sang sur son oreille.

« On peut y aller ? demanda l'auxiliaire médical.

– C'est bon. »

Andy Dawson n'aimait pas qu'on le réveille à l'aube.

« Charlie, j'espère que c'est important.

– Un certain Abbas Rashidi. Il a dû descendre dans un des meilleurs hôtels de la ville. Ce sera plus facile pour toi de te renseigner.



– Et pourquoi il t'intéresse, ce type ? »

Resnick lui expliqua.

« Je m'en occupe. »

Il fallut un peu de temps. M. Rashidi avait appelé un taxi qui devait le prendre à l'hôtel à 5 heures tapantes pour le conduire à l'aéroport. Il était le quart lorsque Andy Dawson passa récupérer Resnick devant le Queen's Medical Centre.

« Comment va-t-elle ?

– Mal.

– Mais elle n'est pas... »

Resnick secoua la tête.

« Ça va aller. Mais elle va en avoir pour un moment. »

Il y avait trois vols avant 7 heures : Dublin à 6 h 30, Berlin à 6 h 45, Paris à 6 h 50. Lorsque Dawson avait vérifié, aucun des trois n'était complet.

Quand ils quittèrent la rocade, une seconde voiture les rejoignit.

« Au cas où, expliqua Dawson. Deux gars qui ne se laissent pas impressionner par les grands costauds. »

Resnick avait les poings fermés pressés contre ses genoux. Il ne voyait pas le paysage de l'autre côté de la vitre. Il essayait d'oublier le visage de Catherine.

Alors qu'ils approchaient de l'aéroport, il songea que rien ne lui ferait plus plaisir que d'obliger Abbas à descendre de l'avion, de l'interpeller dans la file des passagers qui s'apprêtaient à embarquer. Mais il se trouvait dans le salon de la classe affaires, devant un expresso, ses longs doigts habiles déchiquetant un croissant aux amandes. À la vue des deux hommes, il se raidit imperceptiblement, puis, reconnaissant, Resnick, il se détendit.

Avec les deux armoires à glace en civil qui attendaient de l'autre côté de la porte, Resnick priait pour qu'Abbas tente de s'enfuir.

Pas de chance.

« Abbas Rashidi, annonça Dawson. Je vous arrête pour coups et blessures volontaires, au nom de la loi sur l'atteinte à la personne de 1861. Vous avez le droit de garder le silence, mais cela pourra nuire à votre défense si vous taisez une information dont vous vous servez ensuite au tribunal. Tout ce que vous direz pourra être utilisé contre vous. »

Un sourire moqueur passa sur le visage d'Abbas.

« Elle ne portera pas plainte, affirma-t-il tranquillement. Vous le savez, n'est-ce pas ? Cela n'ira jamais jusqu'au procès. »

Pour ne pas lui flanquer un coup de poing, pour ne pas le frapper de toutes ses forces, Resnick dut s'éloigner.

Hormis des contusions multiples, Catherine avait la mâchoire démise, sept côtes cassées et une rupture de la rate. En outre, il était de plus en plus probable qu'elle perde l'œil gauche. Il avait fallu vingt-sept points de suture pour recoudre l'entaille au visage, dix-sept pour la blessure au crâne. On lui avait rasé la moitié des cheveux. Ça lui donnait un certain look, mais elle doutait qu'il fasse beaucoup d'émules... Ou alors, à peine lancée, la mode était déjà passée.

Elle resta quarante-huit heures en réanimation, avant de rejoindre le commun des mortels et une chambre à deux lits dans un autre service.

Ses parents se précipitèrent à son chevet, sidérés et choqués. Lorsque son père s'emporta contre le travail policier et ses dangers, elle le remit à sa place poliment. Son métier n'avait rien à voir avec ce qui lui était arrivé, et c'était grâce à la police qu'elle était encore en vie. Ils partirent peu après.

« “Sky is falling”, vous vous souvenez ? dit-elle quand Resnick vint lui rendre visite. Eh bien, cette fois, j'ai l'impression que c'est sur ma tête qu'il est tombé, le ciel.

– Martin Picard vous salue et vous envoie ses vœux de prompt rétablissement.

– Là, vous blaguez. »

Il sourit.

Catherine se redressa un peu dans le lit. Si un jour elle arrivait à bouger sans avoir mal à cinq ou six endroits différents, alors elle saurait qu'elle était en bonne voie.

« Où en est l'enquête ?

– C'est McBride qui assure l'intérim pour l'instant. Picard a bien parlé de prendre les choses en main personnellement, mais on l'attend toujours.

– Ils vont l'enterrer, n'est-ce pas ?

– Sans doute. L'enquête restera ouverte, en théorie. Et au suivant.

– Nous aurions dû faire mieux.

– Nous avons fait ce que nous avons pu.

– Vous croyez ?

– S'ils avaient décidé de mettre le paquet, de nous donner les moyens, les choses auraient peut-être été différentes. Et même... Trente ans, c'est long. Vous avez fait tout ce qui était possible.

– Mais ce n'était pas assez. »

Il se dressait entre eux, le fantôme de l'échec, et il s'attarda après le départ de Resnick.

McBride passa le lendemain, tenant gauchement une boîte de chocolats emballée à la va-vite.

À la vue de son visage, il pleura, la première fois depuis des années.

« Le salaud. Laissez-moi cinq minutes seul avec lui. »

Lorsqu'elle se réveilla d'un sommeil léger plus tard dans l'après-midi, Catherine eut la surprise de trouver Jill Haines assise très droite à côté du lit, vêtue de sa plus belle robe et de son meilleur manteau, un bouquet de fleurs de son jardin sur les genoux.

« C'était dans le journal. Et aux informations.

– C'est vraiment gentil à vous. C'est gentil de passer. »

Elle se rendait compte que l'autre femme se tortillait sur son siège, mal à l'aise.

« J'aurais dû venir avant, dit enfin Jill.

– Ça ne fait que quelques jours.

– Non. Avant. Avant tout ça. »

Dans le cerveau de Catherine, des rouages se mirent en branle.

Une journée de printemps idéale. Estivale, presque. La campagne à perte de vue, sillonnée de canaux. Deux champs plus loin, une vingtaine d'hommes en rang avançaient pliés en deux au-dessus du sol, ramassant quelque chose qu'il aurait été bien en peine d'identifier. Il ne manquait qu'un contremaître à cheval, un chien ou deux, des chaînes, songea Resnick.

Il roula au pas jusqu'au bout du chemin, la vitre baissée. Sa voiture d'emprunt fonctionnait de nouveau, pour l'instant du moins, croisons les doigts.

Les deux labradors noirs arrivèrent en trotinant et reniflèrent sa main.

Keith Haines se trouvait dans la serre la plus proche, une expression un peu perplexe sur le visage.

« Quand Jill s'absente, je pense toujours qu'il y a des choses que je devrais faire pour que tout ne parte pas à vau-l'eau, mais dès que je veux m'y mettre, je ne sais pas par quel bout commencer.

– Elle est où ? demanda Resnick.

– Un stage de trois jours. Quelque part dans le Sussex. Le paysage, je suppose. Comme d'habitude. Si ça lui fait plaisir... »

Il tourna la tête vers la vitre ; pas grand-chose à voir hormis son propre reflet, légèrement déformé.

« Rentrons », proposa-t-il.

Resnick nota l'épaule qui s'affaissait un peu d'un côté, la jambe qui traînait presque.

« J'ai eu une petite attaque, dit Haines, suivant son regard. Il y a quelques années. Ça aurait pu être pire, je pourrais être un légume aujourd'hui. »

Sans lui demander s'il en voulait une, il sortit deux bières du frigo. Les versa dans des verres.

« De la Bass. Une bière ambrée. Toujours brassée à Burton, croyez-le ou non. Un miracle que ce ne soit pas en Chine, comme tout le reste. »

Il s'assit, secouant lentement la tête.

« On vieillit, Charlie. On devient vieux et grincheux. Vous comme moi. Quelqu'un nous rendra service un jour s'il met un terme à nos souffrances. Mais ne nous laissons pas abattre. Santé, ajouta-t-il en levant son verre.

– Santé.

– La première fois que Jill a vu ça, elle était dans tous ses états, reprit Haines, désignant l'étiquette sur la bouteille. Ça vient d'un tableau, apparemment. Célèbre. Les Folies Bergère, quelque chose dans ce goût-là. Celui qui l'a fait – Monet, Manet ? – a foutu une bouteille de Bass au premier plan. Le placement de produit, c'est comme ça qu'on dit maintenant ? On a sans doute filé quelques francs au gars pendant qu'il installait son chevalet. »

Resnick but une autre gorgée. Il avait tout son temps. Si Haines avait envie de bavarder, pas de problème.

« Un détail au sujet de la grève, fit enfin Haines. C'est ce que vous avez dit au téléphone. Un détail que vous vouliez vérifier. Au cas où je me rappellerais. Ma mémoire, c'est une vraie passoire, ajouta-t-il en tapant sur sa tempe. À votre place, je n'aurais pas trop d'espoir.

– Vous vous en souviendrez, affirma Resnick.

– Ah ?

– Une grosse somme, en espèces. Qui venait de l'étranger.

– Newark, lança Haines avec un sourire. En octobre ? J'avais entendu des bruits au sujet d'un magot qui devait arriver. De Rotterdam, je crois. En ferry, c'est sûr. C'était peut-être rien du tout. Des bobards. Les rumeurs, à l'époque, il y en avait plus que des puces sur le dos d'un chien. Mais je vous en avais parlé. Celle-là devait avoir l'air un peu plus sérieuse que les autres. Et en remerciement, on m'a autorisé à accompagner les cadors. J'étais là quand on a intercepté l'argent. Sur la rocade de Newark. Je vois encore la tronche du gars. Excusez-moi, monsieur, mais nous souhaiterions jeter un coup d'œil à l'intérieur de votre véhicule. Combien déjà ? Six mille en jolies petites liasses. Partout sur le siège arrière. Incroyable.

– Il y a eu d'autres fois, bien sûr.

– Comment ça ?

– Vous le disiez vous-mêmes. Les rumeurs sans arrêt. Les cargaisons de billets. Un raz-de-marée. »

Haines hocha la tête.

« Vous connaissez cette histoire ? Je ne sais pas si elle est véridique ou pas. Scargill et deux camarades. Des tas de biffetons sur la table. Des dons. Un truc énorme. Combien ? Vingt mille ? Plus, peut-être. Réunis par de pauvres diables en Ukraine ou je ne sais où. Voilà, dit Scargill, et il divise l'argent en trois piles. Prenez-le. Mettez-le à l'abri. Et le syndicat n'en a jamais vu la couleur. Il y en a un au moins qui s'en est servi pour rembourser son emprunt. Vous y croyez, vous ?

– Non, pas vraiment.

– Moi non plus. Mais c'est une bonne histoire. »

Resnick posa son verre.

« Il y a eu une autre livraison, Keith. Juste avant Noël. Bledwell Vale. Une autre rumeur.

– Eh bien ?

– Je me demandais à quel moment vous avez décidé de ne pas nous transmettre l'information. De la garder pour vous. »

Haines regarda derrière Resnick, comme s'il s'attendait à voir quelqu'un entrer.

Mais il n'y avait personne.

« Comme vous le disiez, Charlie, on entendait un tas d'histoires. Souvent exagérées. À Noël, en particulier. C'est la période de l'année qui veut ça. L'encens et la myrrhe, ajouta-t-il avec un rire bref.

– Elles ne sont pas toutes fausses. »

Haines but une longue gorgée, prenant son temps. La savourant. Houblonnée. Rafraîchissante. Quel que soit son vœu, à présent, il ne risquait pas de se réaliser.

« Douze mille, dit-il enfin. Douze mille soixante-douze livres sterling. C'est ce qu'il y avait dans la valise. J'ai divisé l'argent et je l'ai enterré dans trois endroits différents. Je l'ai dépensé petit à petit, aussi prudemment que possible. »

Il fit un bruit discret, moitié soupir, moitié autre chose.

« Ça a permis d'acheter cette maison. L'apport et un peu plus. Jill a payé le reste.

– Et Jenny ?

– À ses yeux, j'étais celui à qui elle était censée remettre la valise.

Un intermédiaire au-dessus de tout soupçon. Le flic du village.

– Et puis ? Elle vous a donné la valise et c'est tout ?

– Bien sûr. Un peu surprise, évidemment. Mais quand je lui ai expliqué... »

Il haussa les épaules, l'une plus haute que l'autre.

« Vous l'avez laissée là ? »

Haines hocha la tête.

« Vivante ?

– Vivante ? Bien entendu, vivante ! Bon sang, quand même ! Charlie ! Ce qui lui est arrivé après, je l'ai jamais su. Pas avant...

– Vous pensiez qu'elle s'était enfuie. C'est ce que vous avez écrit dans votre rapport.

– Oui. Je me suis dit qu'elle s'était peut-être déjà servie dans la valise. J'y ai songé. Qu'elle avait pris sa part. De toute manière, on ne pouvait pas savoir combien il y avait à l'origine. Je n'en ai pas parlé, à l'époque. Pas après ce que j'avais fait. Mais je vous jure, Charlie, quand j'ai quitté la maison de Church Street, Jenny était tout ce qu'il y a de plus vivante. »

Resnick se carra dans son fauteuil. Depuis son arrivée, Haines semblait curieusement agité, curieusement en verve.

« Ça vient tout seul, je suppose, au bout d'un moment, dit-il enfin. Ou plus facilement, au moins.

– Quoi ?

– Les mensonges. D'abord on se les raconte à soi-même, dans sa tête, puis à haute voix. On les essaie sur les autres. Sur sa femme, par exemple. Et pendant qu'on parle, on s'efforce de déchiffrer son expression, pour voir si elle y croit. Exactement comme vous faisiez avec moi il y a quelques instants. Mais elle n'a jamais marché, n'est-ce pas ? Jill. Au fond d'elle-même, elle savait.

– D'où est-ce que vous sortez ces conneries ? »

Il fit mine de se lever. Resnick tendit la main, la mit sur son bras.

« Elle est venue nous voir. Jill. Elle a fait une déposition. Des informations susceptibles de nous intéresser, selon elle. Il y a eu des plaintes, apparemment, avant votre rencontre, et après aussi.

– Des plaintes ? Qu'est-ce que c'est que ces salades ?

– On en a vérifié quelques-unes, quand c'était possible. Des jeunes femmes, en général mariées...

– Vous êtes cinglé !



– Affirmant que vous faisiez pression sur elles...

– Pression, comment ça pression ?

– Pour obtenir des faveurs sexuelles. Le mari qui conduisait une voiture sans assurance. Qui travaillait alors qu'il touchait le chômage. Qui avait enfreint les règles de sa mise en liberté conditionnelle. Sois gentille et personne n'aura d'ennuis.

– C'est ridicule. Un tissu de mensonges.

– Vous avez peut-être tenté votre chance avec Jenny. Pour qu'elle obéisse, qu'elle fasse ce que vous vouliez. Danny Ireland, par exemple, dénoncé pour ne pas avoir respecté sa probation.

– N'importe quoi !

– Que s'est-il passé, Keith ? Est-ce qu'elle se moquait de ce qui pouvait arriver à Danny ? Ou ne s'en souciait pas assez pour se mettre à genoux ? Une petite branlette ? Ou est-ce que vous la dégoûtiez trop ? Le fiancé de sa sœur. »

Haines était livide. Il ferma les paupières ; lorsqu'il les rouvrit, Resnick n'avait pas bougé.

« Au début, elle a ri, dit-il enfin, parlant lentement, sans regarder Resnick, les yeux fixés sur un point par terre. Elle m'a ri à la figure. Et quand j'ai essayé de... de lui faire changer d'avis, elle s'est jetée sur moi. Elle griffait et elle frappait, alors je l'ai poussée, rien de plus, je l'ai poussée contre ce plastique, ce morceau de plastique à la place de la porte. Elle est passée à travers et elle s'est fracassé la tête en tombant... Sur les dalles qui étaient là, qui attendaient... elle a heurté l'angle. Elle n'a pas crié, rien, elle était étendue et elle ne bougeait plus. J'ai paniqué, je le reconnais... je me suis enfui aussi vite que j'ai pu... »

Les yeux fixés sur Resnick à présent, la voix implorante.

« J'y suis retourné. Ce devait être, je ne sais pas, une heure plus tard.

– Pour l'argent.

– Pour voir comment elle allait. Je me disais que peut-être...

– Vous y êtes retourné pour l'argent. »

Haines avait la bouche sèche, les mots collés dans la gorge.

« Cette fois, elle était morte, ça ne faisait aucun doute. Elle n'avait pas bougé, pas d'un centimètre. Je pense qu'elle a été tuée sur le coup. J'en sais rien, mais c'est ce que... c'est ce que je préfère croire. »

Il s'essuya les lèvres avec la main, prit une gorgée de bière, la fit

tourner dans sa bouche et la recracha dans le verre.

« Il y avait comme une tranchée à côté de l'endroit où elle était tombée. Avec une couche de remblai, couverte d'un genre d'isolant. »

Il parut manquer d'air.

« J'ai creusé et... »

Il ne put pas en dire plus. Il eut une convulsion et il serra ses bras contre sa poitrine. Tremblant, il s'accrocha aux bords de sa chaise.

Resnick avança la main, puis se ravisa. Restait là à le regarder. Il avait pitié de lui ; il n'éprouvait aucune pitié.

« Et maintenant ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Je ne vous ai pas lu vos droits. Rien de ce que vous m'avez dit ne serait recevable devant un tribunal. Je pourrais vous proposer de le coucher par écrit, mais, même signé et daté, avec seulement nous deux ici, un avocat un peu malin n'aurait aucun mal à faire annuler ces aveux. Alors, ce qui se passe, ce qui se passe maintenant, c'est à vous de décider. Vous pouvez m'accompagner au poste et faire une déposition. Ce serait sans doute la meilleure solution. »

Haines ne répondit pas, pas immédiatement, au point où Resnick commençait à se demander s'il avait bien compris ce qu'il lui avait dit.

« Je pense que oui, je vais venir avec vous, c'est ça... Je préfère encore que ce soit vous.

– Ça me va. »

Haines se leva, chancelant.

« Il faut que j'aille aux gogues d'abord... C'est un miracle que je me sois pas chié dessus. Et je prendrai un manteau.

– Keith ?

– Oui ?

– Vous n'allez pas faire de bêtise ?

– Tenter de m'enfuir, par exemple ? Vous croyez que j'irais loin, dans mon état ? Vous pouvez monter la garde devant la porte, si ça vous rassure », ajouta-t-il en souriant.

Resnick secoua la tête.

« Ne soyez pas trop long. »

Le fusil se trouvait dans la première des deux cabanes au fond du jardin : un seul canon, calibre 12. Au cas où un renard ou une belette viendrait s'égarer par là, n'importe quel animal qui réussirait à creuser sous la clôture. L'un des chiens l'avait suivi et il le repoussa du genou avant de fermer la porte. La boîte de cartouches était sur l'étagère au-

dessus.

Il inspira profondément.

Quoi qu'il arrive, Jill s'occuperait des chiens.

Il était en train d'insérer maladroitement une cartouche lorsque la porte s'ouvrit brutalement.

« Un lapin ou deux, Keith ? C'était à ça que vous pensiez ? »

McBride tendit le bras et prit l'arme des mains tremblantes de Haines.

« Une autre fois, peut-être ? »

Resnick attendait dans la voiture. Celle de McBride et un deuxième véhicule garés un peu plus loin dans le chemin, hors de vue.

Pendant quelques instants, Haines regarda fixement Resnick, puis il détourna les yeux.

Seule sa respiration rauque et saccadée troublait l'air immobile.

Six semaines s'étaient écoulées. Resnick décrocha le téléphone. C'était Catherine Njoroge. Pouvait-il abandonner le travail, sans aucun doute primordial, qui l'occupait pour venir la retrouver ? Un café, c'était sa tournée.

Il répondit qu'il arrivait.

Son quotidien n'avait pas beaucoup changé. Un citoyen réserviste chargé de tâches de routine, même si à présent il disposait d'un bureau à l'étage. Quand le temps était dégagé, il voyait au-delà du dôme de la mairie et pouvait imaginer les champs au loin.

Keith Haines avait été placé en détention provisoire, la date de son procès encore à déterminer.

Aiguillonné par sa participation à l'arrestation d'Abbas Rashidi, Andy Dawson avait demandé à rempiler pour une année de plus, ce qui lui avait été accordé. Le jeune homme dont les blessures les avaient tant inquiétées, Resnick et lui, s'était rétabli au-delà de toute espérance. Il était en convalescence, mais prêt à reprendre ses études dans un avenir proche. Rashidi attendait son procès, entouré d'une équipe d'avocats coûteuse et prestigieuse, qui a priori se préparait à plaider non coupable.

Resnick venait de dénicher un banc libre au bord de la place lorsqu'il vit Catherine longer le lion de pierre qui montait la garde en permanence devant l'hôtel de ville, un gobelet dans chaque main.

S'il n'avait pas su que sa démarche naturelle était plus assurée, plus déterminée, il n'aurait peut-être pas remarqué le moindre changement. Le même tailleur-pantalon noir, un ruban argenté plutôt que violet dans les cheveux. Et elle portait son bandeau sur l'œil comme un accessoire du dernier chic.

« Un *macchiato*, j'espère que ça vous va ?

– Parfait. »

Ils restèrent assis un moment en silence, à l'aise en dépit de tout ce qui s'était passé entre eux, observant les braves gens de Nottingham vaquer à leurs occupations quotidiennes.

« J'ai donné ma démission hier. »

Resnick marqua un temps avant de répondre.

« La police va perdre un bon flic, c'est dommage.

– Allons, Charlie. Vous connaissez beaucoup de flics borgnes ?

– Ça dépend de la qualité de l'autre œil.

– Non, je retourne à la fac. Je me suis inscrite en droit. C'est sans doute ce que j'aurais dû faire depuis le début. Inutile de préciser que mon père ne se tient plus de joie. Je suis la brebis égarée qui a retrouvé le troupeau.

– Vous allez étudier ici ou...

– À Manchester. »

Il hocha la tête. Esquissa un sourire.

« Je vous vois déjà au tribunal, vous allez faire un tabac. La robe noire et le bandeau. Faits l'un pour l'autre, si vous voulez mon avis.

– Vous êtes un type bien, Charlie. Un véritable ami.

– J'aime à le penser. »

Ils continuèrent à bavarder de choses et d'autres, des menus propos.

« Je viens de m'en rendre compte. Ce qui a changé.

– Comment ça ?

– Depuis qu'on est là, vous n'avez pas fumé une seule cigarette.

– J'ai arrêté.

– Une nouvelle vie.

– Quelque chose comme ça. »

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge de la mairie et se leva.

« Vous rentrez ? lui demanda-t-elle.

– Je vais rester un peu. Le temps de finir mon café.

– D'accord.

– Vous donnerez des nouvelles ?

– Bien sûr. »

Il ne la regarda pas s'éloigner.

Il irait peut-être faire un tour au Music Inn. Il avait vu une publicité pour un nouvel album de Monk. Les concerts à Paris et à Milan. « Off Minor », « Straight No Chaser », ce genre de choses.

Pourquoi jouer juste...  
Vous connaissez la suite.

## Postface

Ainsi s'achève la dernière enquête de Resnick. Quand, en 1998, mon défunt ami Dulan Barber et moi nous assîmes à une table pour créer le personnage de Charlie, jamais nous n'aurions imaginé, l'un comme l'autre, qu'il serait encore là vingt-cinq ans plus tard. Il a pris du plomb dans l'aile, certes. Mais, après douze romans, quelque seize nouvelles, deux adaptations télévisées et quatre pièces radiophoniques, sans parler de tous les livres électroniques et les versions audio, il est toujours debout. Ou, pour être plus précis, assis sur un banc, ce qui lui convient mieux, face à l'Old Market Square de Nottingham.

Et c'est là que je me propose de le laisser, buvant un café dans un gobelet et rêvant d'un nouveau disque de Thelonious Monk. Dans une version précédente, j'ai fait ce que je suppose était le plus logique, ce que beaucoup de lecteurs attendaient peut-être : je l'ai tué. Pas de chutes de Reichenbach<sup>1</sup>. Pas de retour. Mais cela ne sonnait pas juste.

C'est pourquoi, à la fin, il est toujours en vie. Cependant, bien qu'il occupe un rôle central dans ce roman, il est plutôt un témoin, un homme qui observe plus qu'il n'influence l'action, un homme qui comprend peut-être de moins en moins le monde qui change trop vite autour de lui. En cela, je suppose que nous sommes pareils, Charlie et moi. Les écrivains sont des témoins, après tout, et, en vieillissant, malgré tous nos efforts, notre vue se trouble.

À la publication de ce livre, je ne serai plus très loin des quatre-

vintgts ans. Et il y a encore des choses que je souhaite faire. Des choses où Charlie ne semble avoir aucune place.

Je ne m'inquiète pas pour lui. Il a un café et une énième version de « Blue Monk » pour lui tenir chaud.

Pour écrire ce roman, et notamment les passages sur la grève des mineurs, je me suis appuyé sur les commentaires et les observations de diverses personnes ayant vécu ces événements de près ou de loin. Je remercie tout particulièrement Sylvia et Gordon Abbott, Peter Coles, Peter Jarvis et John Morgan. Merci également à Graham Nicholls pour sa relecture clairvoyante.

Dans les ouvrages suivants, j'ai trouvé une introduction générale à la grève, resituée dans son contexte politique et social : *Marching to the Fault Line, The Miners' Strike and the Battle for Industrial Britain*, de Francis Beckett et David Hencke (Constable, 2009) ; *The Enemy Within, The Secret War Against the Miners*, de Seumas Milne (Verso, 2004) et *Strike, 358 Days that Shook the Nation*, un livre du *Sunday Times*, de Peter Wilsher, Donald Macintyre et Michael Jones (André Deutsch, 1985).

Pour une vision plus personnelle et plus détaillée de la grève, j'ai consulté *The Miners' Strike Day by Day, The Illustrated Diary of Yorkshire Miner Arthur Wakefield*, sous la direction de Brian Elliott (Wharncliffe Books, 2002) et *The 1984-1985 Miners' Strike in Nottinghamshire, « If Spirit Alone Won Battles », The Diary of John Lowe*, sous la direction de Jonathan Symcox (Wharncliffe Books, 2011), ainsi que *Queen Coal, Women of the Miners' Strike*, de Triona Holden (Sutton Publishing, 2005) ; *The Cutting Edge, Women and the Pit Strike*, sous la direction de Vicky Seddon (Lawrence & Wishart, 1986) ; *Never the Same Again, Women and the Miners' Strike*, de Jean Stead (The Women's Press, 1987) et *Hearts and Minds, The Story of the Women of Nottinghamshire in the Miners' Strike, 1984-1985*, de Joan Witham (Canary Press, 1986).

Plusieurs documentaires m'ont m'apporté un éclairage précieux sur l'époque : *The Battle of Orgreave* (Artangel Media), une reconstitution de Jeremy Deller filmée par Mike Figgis ; *The Miners' Campaign Tapes* (BFI) et *Dole Not Coal, The 1984-85 Miners' Strike, The Striker's Story* (Compress Media).

J'ai consciencieusement évité de lire des romans utilisant la grève



comme décor ou comme sujet principal – bien que j'avoue ne pas avoir pu m'empêcher de glisser un œil dans l'inégalable *GB84* de David Peace (Rivages, 2009), quand l'inspiration mollissait. C'est après avoir discuté avec David à Quais du Polar, le festival du roman policier à Lyon, que je me suis laissé convaincre de m'atteler à ce projet, et je tiens à lui exprimer ma gratitude.

Sans les éditeurs et les directeurs de collection, il n'y aurait ni Charlie Resnick ni livres. Tony Lacey de Viking Penguin est le premier à avoir dit oui à Charlie et à lui avoir donné sa chance. Aux États-Unis, Marian Wood, alors éditrice chez Henry Holt, l'a accompagné dans ses dix premières aventures avec sagacité et enthousiasme. En France, François Guérif de Rivages m'a apporté un soutien actif et indéfectible. Les écrivains ont également besoin d'agents. Grâce à Carole Blake, et plus récemment Sarah Lutyens, j'ai bénéficié de la meilleure combinaison possible entre professionnalisme et passion.

Enfin, je remercie tout le monde à Random House – aux ventes, au marketing, à la fabrication comme au service éditorial –, tous ceux qui ont travaillé dur pour que ce roman et les précédents rencontrent le succès. Merci en particulier à Mary Chamberlain, dont les relectures minutieuses, livre après livre, m'ont permis d'éviter les pires erreurs de dates et de ponctuation.

Tous ceux qui connaissent un peu le milieu de l'édition sont conscients de la chance que j'ai eue de travailler avec Susan Sandon sur mes neuf derniers romans. C'est elle qui jusqu'à la fin nous a tenu la main, à Charlie et à moi, prodiguant les encouragements et les cajoleries dont nous avons besoin, tout en sachant être ferme quand nécessaire. Susan, merci !

---

1. Lieu où Conan Doyle a fait mourir Sherlock Holmes (avant de le ressusciter quelques années plus tard).

# De John Harvey aux éditions Rivages

## Cycle Charlie Resnick

*Cœurs solitaires*

*Les Étrangers dans la maison*

*Scalpel*

*Off Minor*

*Les Années perdues*

*Lumière froide*

*Preuve vivante*

*Proie facile*

*Now's the Time*

*Derniers sacrements*

*Cold in Hand*

*Ténèbres, ténèbres*

## Cycle Frank Elder

*De chair et de sang*

*De cendre et d'os*

*D'ombre et de lumière*

## Anthologies

*Demain ce seront des hommes*

*Bleu noir*

## Cycle Will Grayson et Helen Walker

*Traquer les ombres*

*Le Deuil et l'oubli*

## Autres

*Couleur franche*

*Lignes de fuite*

## À propos de cette édition

Cette édition électronique du livre *Ténèbres, ténèbres* de John Harvey a été réalisée le 20 octobre 2015 par les éditions Rivages.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-7436-3410-0).

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.